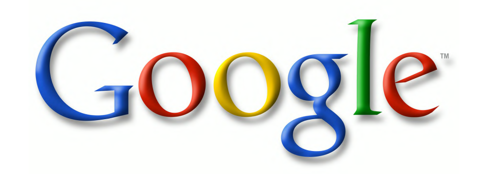
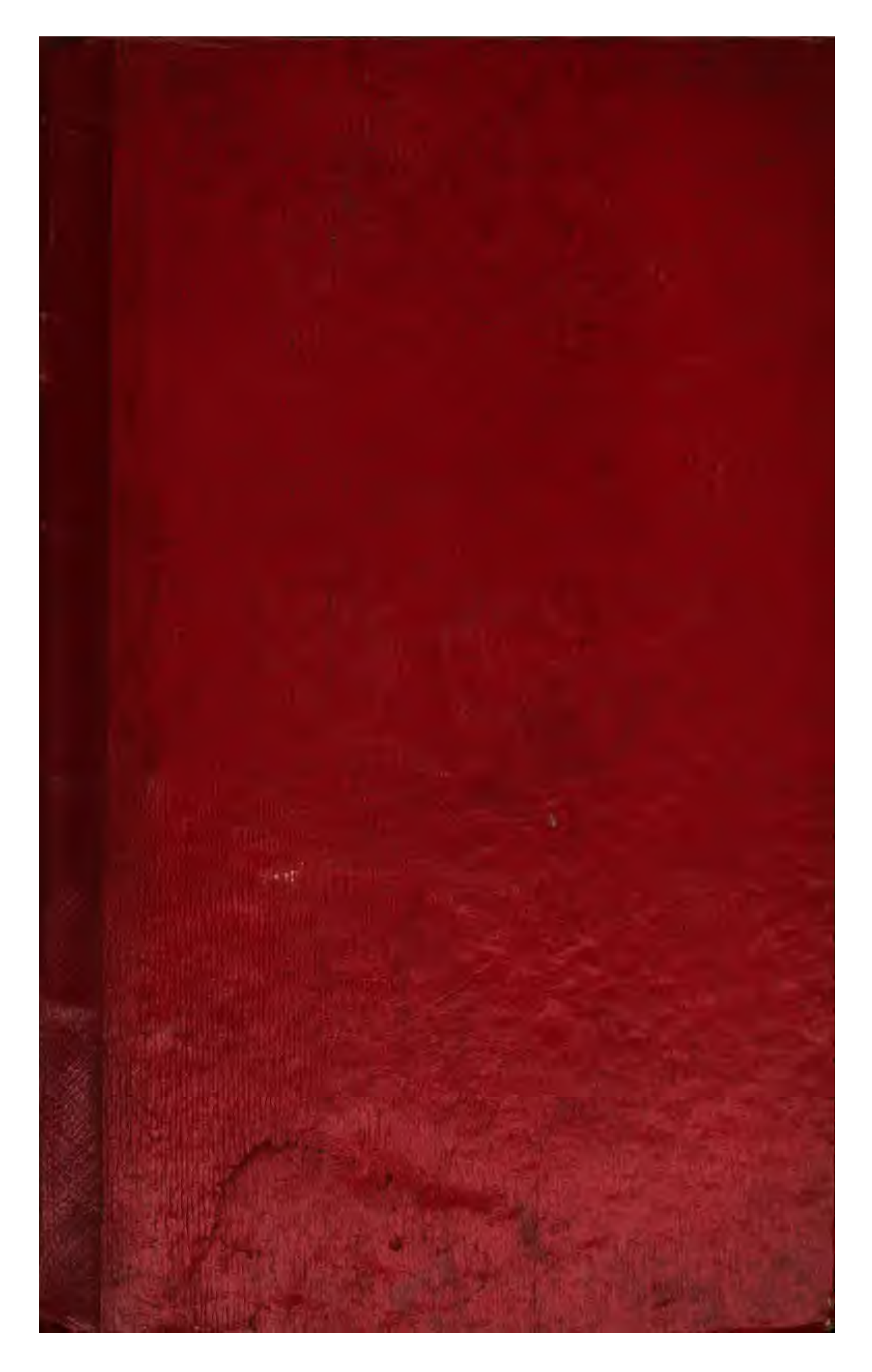






Vet. Fr. III B. 2806
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
ZAHAROFF FUND



Bought from Blackwell's

2 vols

£16

ŒUVRES DE BERNARD,

SEULE ÉDITION COMPLÈTE.

T. I.

ŒUVRES
DE BERNARD,

SEULE ÉDITION COMPLÈTE,

ET la première faite sur les Manuscrits Autographes de l'Auteur, la plupart Inédits.

Ma main te grave en traits de feu
L'Amour que j'ai senti de même.

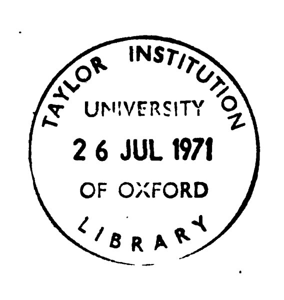
ÉPÎTRE A GALATÉE.

TOME PREMIER.

À PARIS,

Chez F. BUISSON, Imprimeur-Lib. rue Hautefeuille, Nº. 20.

AN XI. (1803.)



AVIS DES ÉDITEURS.

TOUT le monde se rappelle cette époque de la Révolution, où l'on avait déchaîné le Peuple, sous prétexte de le rendre libre. C'est alors que les Pièces inédites de Bernard sont tombées entre nos mains. Elles étaient renfermées dans un Porte-feuille de la Maison de Coigny; et peu s'en est fallu qu'elles aient été la proie des flammes. Un grand nombre de Lettres du Président Hénault, de Bernard, de madame de Pompadour, et généralement tout ce qui était en Prose a péri : l'ignorance féroce y soupçonnait des projets de contre-révolution : on n'a obtenu grace pour les Poésies, qu'à force de répéter que ce n'étaient que *des Chansons*.

Les Ouvrages inédits sont énoncés dans l'*Essai sur la Vie de l'Auteur*, qu'on va lire ; ils consistent principalement dans

les Poëmes des *Campagnes d'Italie* et de l'*Art d'Aimer*, ce dernier considérablement changé et augmenté; dans les *Dialogues Orientaux* et *Aminte et Médor*, qui, réunis, forment ce que les Gens de lettres appelaient le *Poëme d'Azor*; un Opéra en cinq actes; trois Entrées de Ballet; une Comédie en cinq actes, qui fut présentée, sous le voile de l'anonyme, en l'an IX, au Théâtre français, et qui est précédée de l'Examen qui en fut fait par le Comité de ce Théâtre; enfin, de plusieurs *Épîtres*, *Odes* et *Pièces fugitives*, toutes supérieures à celles déjà imprimées, si l'on en excepte l'*Epître à Claudine*, chef-d'œuvre en ce genre.

F. Buisson, Imprimeur et Propriétaire de cet Ouvrage, est dépositaire des Manuscrits.

ESSAI

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE BERNARD.

> Que nous importe un renom suborneur ?
> Le repos suit l'obscurité du Sage.
>
> ÉPÎTRE Ire. à Mme. DE POMPADOUR.

Ce Poète, que Voltaire a doté du nom de Gentil-Bernard, naquit en 1708 à Grenoble, patrie du Chevalier Bayard, du Connétable de Lesdiguières et du Machiniste Vaucanson *. Il fit ses études à Lyon, chez les Jésuites, cette corporation, utile aux Lettres, fatale à la Raison, dangereuse au Pouvoir, et qui, devenue *un État dans*

* Il y a près de trois ans, les habitans de Grenoble ouvrirent une Souscription destinée à payer le prix des bustes de ces quatre hommes célèbres, et fournirent par-là des moyens d'existence à des Artistes italiens, que les malheurs de la guerre avaient forcés de se réfugier dans leurs murs.

l'État, avait préparé elle-même les causes de sa ruine.

Au sortir du Collége, Bernard fut envoyé à Paris, pour être Clerc chez un Procureur. On le surprit plusieurs fois griffonnant des vers sur du papier timbré. Après deux ans, le Clerc n'en savait guères plus que le premier jour : il n'avait fait de progrès que dans l'Art des vers, et dans un genre de poésie où la grâce française a surpassé l'atticisme grec et l'urbanité romaine. Son talent lui procura bientôt la connaissance de quelques hommes de Lettres, et entr'autres de Pezay, auquel il dut l'origine de sa fortune.

Pezay, jeté dans la carrière de l'ambition, proposa à Bernard de l'accompagner dans les guerres d'Italie, en 1733 et 34, sous les ordres des Maréchaux de Maillebois et de Coigny. Bernard y consentit; et bien différent d'Horace, à la journée de Philippes *, il se battit en guerrier dans ces deux campagnes qu'il devait chanter en poète.

Il fut présenté par Pezay au Maréchal de Coigny, qui le nomma son secrétaire. Mais ce Maréchal n'avait aucun égard pour son protégé, et lui défendait même de faire des vers. Bernard suivait donc sa vocation en secret; il ne confiait la lecture de ses Poésies qu'à des amis et à des

* *Relictâ non benè parmulâ*, dit Horace lui-même.

femmes, pour qui souvent elles étaient composées. C'est ainsi qu'il obtint dans le monde la réputation de Poète aimable, et d'*homme à bonnes fortunes*.

Voltaire, en chantant la bataille de Fontenoy, fut le seul français qui la perdit; je laisse à décider si Bernard a été plus heureux dans son poëme des Campagnes d'Italie.

Toutefois il est permis de remarquer que c'était le premier Ouvrage en ce genre qui offrît cette variété dans la coupe des vers, et toujours d'une manière aussi heureuse. Sous ce rapport, on peut lui comparer *Amphytrion* et le Conte des *Trois Manières*. Mais je conviens avec quelques critiques, que le passage des tons différens est un peu brusque, et que Bernard soutient mieux son talent dans les morceaux de ce Poëme où il faut de la grâce, que dans ceux où il faut de l'énergie. C'est l'Albane qui ne peut être le Guide qu'un moment.

Laharpe accuse Bernard de sécheresse et de peu de sensibilité. Pour le réfuter, je pourrais citer le premier épilogue des *Campagnes d'Italie*, la peinture de l'humanité qui le précède, et sur-tout son fragment du Poëme de *l'Amitié*. Qu'on en juge par ces vers:

S'il se pouvait qu'au sein de la lumière,
Un Dieu me dît: vois la nature entière.

. . . .

Le voile entier tombera devant toi.
Voi, connais tout; je t'impose une loi:
C'est d'exercer ta science profonde,
Habitant seul dans le centre du monde.
Ah! rendez-moi la terre et les humains,
Dirais-je au Dieu, maître de mes destins;
Je quitterais tous les êtres ensemble,
Pour retrouver l'être qui me ressemble.

Voilà le sublime du sentiment. On ne pouvait s'approprier plus heureusement le tour d'une Ode d'Anacréon.

Bernard, dans les deux vers qui terminent l'*Hymne à l'Amitié*, a prouvé combien il était passionné pour elle:

Et tu serais la volupté,
Si l'homme avait son innocence.

Je sais que Laharpe a combattu le fonds et la forme de cette pensée; mais Bernard pourrait appuyer son opinion sur cet autre fragment du Poëme de *l'Amitié:*

Des passions le tumulte orageux,
Trouble nos cœurs, tyrannise nos vœux:
L'amour trahit, l'ambition dévore,
La grandeur pèse; et ce bien qu'on ignore,
L'amitié seule excite des transports,
Nés sans tourmens, et nourris sans remords.

Pour célébrer l'héroïsme de l'Amitié, Bernard composa l'Opéra de *Castor et Pollux*. Cet Opéra, entièrement refondu après la première représentation, annonça dans le Poète un successeur de Quinault, et dans le Musicien le précurseur de Gluck. C'est une chose remarquable dans l'Histoire des Arts, que le génie musical de Rameau, comme le génie poétique de Milton, ne s'est éveillé qu'à soixante ans *.

L'Opéra de *Castor*, en cinq actes, offre une action languissante, et des personnages inutiles. Le rôle de Phœbé demande sur-tout à être retranché **. En réduisant le Poëme à trois actes, d'après le système de Gluck, on presserait l'action, les contrastes ressortiraient davantage ; et cet Opéra serait un des plus suivis, pourvu qu'on se décidât à rétablir en grande partie la musique de Rameau, que Gluck savait trop admirer pour oser la refaire.

* Une remarque d'une autre espèce, c'est qu'après le succès de *Castor*, Cahusac mourut dans un accès de jalousie contre Bernard; et Mouret, jaloux de Rameau, en perdit la tête, et fut enfermé à Charenton, où il chantait sans cesse le *Chœur de Démons* :

Brisons tous nos fers, etc.

** Voyez le *Cours de Littérature*, sur l'Opéra dans le dix-huitième siècle.

L'Orphée allemand parlait avec le plus grand éloge du chœur *Que tout gémisse*, qui ouvre le second acte de *Castor*, et dont l'expression est à la fois si simple, si pathétique et si vraie.

Un jour, quelqu'un croyant le flatter, lui disait : *Quelle différence de ce chœur avec celui du sacrifice, dans le troisième acte de votre Iphigénie en Aulide! Celui-ci nous transporte dans un temple ; celui de Rameau est de la musique d'église .... — Et c'est ce qu'il doit être*, reprit Gluck : *l'un n'est qu'une cérémonie religieuse, l'autre est un véritable enterrement;* LE CORPS EST PRÉSENT. Cette réponse est bien digne du Compositeur qui a trouvé dans la musique dramatique ce qu'on était loin d'y chercher avant lui. Il est, pour cette musique, ce que Corneille est pour la tragédie : il a commencé la révolution musicale en France; Piccini et Sacchini l'ont achevée. Jusqu'alors, au Théâtre Lyrique, Mercure avait accordé la lyre, mais Apollon ne l'avait pas encore touchée.

Bernard était de cette Société de gens de lettres, fondée par Crébillon le fils, et connue sous le nom du *Caveau*. C'est là, qu'après la première représentation de *Castor et Pollux*, on obligea l'Auteur à refondre son Poëme, et à lui donner la forme où nous le voyons aujourd'hui *.

* On trouvera dans cette Edition *Thessalus*, Opéra en

Il est curieux de jeter un coup-d'œil sur les Sociétés de gens de lettres qui ont brillé parmi nous, à partir du siècle de Louis XIV : ces réunions particulières prennent la teinte des mœurs générales.

Sous Louis XIV, les gens de lettres et les gens du monde ne pouvaient se rapprocher, parce qu'ils parlaient une langue différente. Les Poëtes, les Savans ne quittaient un moment la retraite que pour se lire leurs ouvrages, et se prêter le double secours des conseils et des exemples. On ne peut se rappeler sans attendrissement l'union de Racine, de Boileau, de Molière et de Lafontaine.

Ils cultivaient entr'eux, loin d'un monde frivole,
L'amitié qui conseille, et sur-tout qui console.

Sur la fin du règne de Louis XIV, les grands ayant cherché à communiquer avec les gens de

cinq actes; et *Elmire*, Comédie en cinq actes et en vers. Il faudrait réduire l'Opéra en trois actes. Pour la Comédie, c'est moins un tableau qu'une esquisse. Un Auteur comique achèvera, peut-être, ce que Bernard a commencé. C'est dans cette vue qu'on a imprimé la pièce d'*Elmire*.

On a imprimé aussi trois Opéra-Ballets nouveaux, que nos Compositeurs pourront mettre en musique. Ce genre si négligé aujourd'hui, en suppléant les Ballets d'action, varierait les plaisirs du Public.

lettres, on vit se former, sous les auspices de Ninon, la Société du *Temple*, dont Chaulieu était l'Anacréon, et où Voltaire puisa cette philosophie aimable et cette politesse d'expressions, qui l'ont mis hors de toute comparaison dans ses pièces fugitives.

Ensuite vint la Société du *Caveau*, qui se ressentit des mœurs de la régence. Du moins, la gaieté française y reprit son empire : elle devint naïve et franche comme dans son origine, et donna un libre essor aux saillies et aux bons mots. Les principaux membres de ce Lycée bacchique, étaient Crébillon père et fils, Moncrif, Collé, Saurin et Piron *.

* Saurin en fait ainsi le tableau dans une Epître à Collé, que j'aurai une seconde occasion de citer, pour ce qui concerne Bernard.

Je rappelle souvent à mon esprit charmé
Ce *Caveau*, malgré nous, bientôt trop renommé,
Dont enfin nous chassa la bonne compagnie;
(J'entends celle qui prend ce nom),
Où présidant sans flatterie,
L'amitié nous donnait le ton;
Ou d'un vin champenois, qui croissait dans la Brie,
La verve pétillante échauffant nos propos,
Faisait voler ensemble et bouchons et bons mots;
Où de notre verve allumée
Le feu le plus étincelant,
Tel qu'un artifice brillant,

On lit dans la *Vie de Piron*, par Rigoley de Juvigny, que cette société cessa de se réunir en 1739 *. Depuis cette époque, les gens de lettres

Mêlait l'éclat à la fumée.
Nous possédions le dieu du chant,
Jéliote était notre Orphée;
Et, quand parlant tous à la fois,
Sous un vain bruit de mots la raison étouffée
Ne pouvait réclamer ses droits,
Il chantait; et soudain, à sa douce harmonie,
Plus farouche souvent que les monstres des bois,
L'amour-propre laissait désarmer sa furie,
Et la confusion se taisait à sa voix.
Dans ce *Caveau*, fâcheuse école
Pour les présomptueux talens,
On ne s'érigeait point d'idole.
Sévères dans nos jugemens,
Jamais la perfide hyperbole
Ne prodiguait un faux encens
A celui qu'absent on immole;
Mais en public toujours ardens
A se défendre l'un et l'autre,
L'on ne savait pas à demi
Se déclarer pour un ami,
Et son succès était le nôtre.

* Quelques années après l'extinction du *Caveau*, on vit s'établir la Société des *Dominicaux*, parce qu'elle tenait ses séances le dimanche. On était convenu de n'y point recevoir de femmes. Mademoiselle Arnould, fameuse actrice de l'Opéra, voulut y entrer. Un jour, elle arriva la première, et se tint cachée derrière un paravent, jusqu'à l'entière réunion des convives; alors elle

se répandirent dans les cercles, pour quêter les applaudissemens des gens du monde. De-là ces lectures de salon qu'on a tant multipliées de nos jours.

Bernard, recherché dans les meilleures compagnies, à cause de son aménité, de sa *gentillesse* et de son talent poétique, y récitait ses pièces fugitives, et sur-tout des fragmens de son *Art d'Aimer.*

Le fils du maréchal de Coigny, soigneux de réparer les torts de son père envers Bernard, lui fit obtenir, en 1740, la place de secrétaire-général des dragons. C'est pour le féliciter sur cette nomination que Voltaire écrivit à l'Auteur cette lettre charmante :

« Le secrétaire de l'Amour est donc le secrétaire des Dragons? Votre destinée, mon cher ami, est

se montra, et leur dit en riant : *Messieurs, ne refusez pas un* CONFRÈRE. A la fin du repas, elle tourna son *discours de réception* d'une manière si originale, qu'elle fut reçue avec acclamation. Goldoni, membre de cette Société, en a conservé le souvenir dans ses *Mémoires.*

Un des articles du réglement de cette Société portait que chaque membre ferait un couplet à la louange de Voltaire : Fréron n'y entra qu'à cette condition, et il fit son couplet comme les autres.

plus

plus agréable que celle d'Ovide ; aussi votre *Art d'Aimer* me paraît au-dessus du sien. Je fais mes complimens à M. de Coigny de ce qu'il joint à ses mérites celui de récompenser et d'aimer le vôtre. Vous me dites que sa fortune a des ailes : voilà donc tous les Dieux ailés qui se mettent à vous favoriser.

Vous êtes formés tous les deux
Pour plaire aux héros comme aux belles ;
Mais si sa fortune a des ailes,
Je vois que la vôtre a des yeux.

» On ne l'appellera plus aveugle, puisqu'elle prend tant de soin de vous. Vous serez toujours, des trois Bernard, celui pour qui j'aurai le plus d'attachement, quoique vous ne soyiez encore ni un Crésus, ni un Saint. Vous avez commencé un Ouvrage unique en notre langue, et qui sera aussi aimable que vous. Continuez, et souvenez-vous de moi au milieu de vos lauriers et de vos myrtes ».

L'*Art d'Aimer*, comme on sait, gardé trente ans dans le porte-feuille, jouit trente ans d'une célébrité imprudente. Bernard n'en récitait guère que les épisodes, dont les détails voluptueux devaient sur-tout plaire aux femmes. C'était une faveur de les entendre ; c'était un tribut légitime

de les combler d'éloges. Mais la Critique a bien pris sa revanche, quand le poëme a été imprimé en 1775, peu de temps avant la mort de l'Auteur, qui était tombé, dès 1771, dans une démence complète. L'*Art d'Aimer* fut donc publié sans l'aveu de Bernard. Transcrit par des copistes, d'après des lectures particulières, il s'y est glissé une foule de fautes. Les Lecteurs, pour s'en convaincre, n'ont qu'à comparer la présente Edition à celle de 1775 : non-seulement le plus grand nombre des vers est corrigé, mais les transitions sont plus heureuses, et deux épisodes nouveaux fixeront sur-tout l'attention des Amateurs ; le premier sur les Grâces, et le second sur la manière d'aimer des différens peuples. Je ne puis me refuser au plaisir de citer ce dernier Episode qu'on lit au deuxième Chant :

Mais n'allez pas, Castillan ténébreux,
D'une Isabelle esclave langoureux,
Sous un balcon, fatiguant des cruelles,
Chanter, gémir, et vous battre pour elles.
D'autres climats, d'autres scènes d'amour.
Par cent beautés caressé tour-à-tour,
L'Asiatique en proie à la mollesse,
Dans les excès consume sa jeunesse.
L'enfant du Nord, loin de ces voluptés,
Suit par instinct des plaisirs peu goûtés ;
Il boit, il chasse, et l'ame appesantie,

Comme Aquilon, brusque son Orithye.
L'Ausonien, enflammé de désir,
Dévot profane, amant de tout plaisir,
Enfle un sonnet de tendres hyperboles;
Mais le tyran enchaîne ses idoles.
Ce peuple fier, né pour la liberté,
L'Anglais gémit, captif de la beauté;
Immole tout à son ardeur extrême,
Sent comme il pense, et plein de ce qu'il aime,
Sombre, inquiet, trop sensible aux rigueurs,
Donne à l'amour ses tragiques langueurs.
L'amant français, d'une main plus heureuse,
Sème de fleurs sa carrière amoureuse;
Léger, brillant, plein de grâce et de feu,
On le verra, dans son rapide jeu,
Changer d'objets, prodiguer ses tendresses,
Mourir d'amour aux pieds de dix maîtresses;
On le verra, souple, enjoué, badin,
L'œil enflammé, le champagne à la main,
Par un couplet agaçant une belle,
Chanter gaîment son martyre pour elle.

Ovide a donné à son Poëme le titre *Artis Amatoriæ*, qui signifie l'*Art de faire l'Amour*, ou plutôt l'*Art de se faire Aimer* *. Sous le titre d'*Art d'Aimer*, Bernard ne présente que l'*Art*

* *Amatorium* signifie proprement un *Philtre*, un secret pour *se faire aimer*. Ce mot ne se prend guères qu'en ce sens. L'adjectif *Amatorius*, *amatoria*, est fort rare dans les bons auteurs latins.

de plaire, et sur-tout l'*Art de jouir*. Voilà pourquoi il avait intitulé le troisième Chant, l'*Art des Amans*, comme on le voit dans le Manuscrit.

Ces deux poètes ont suivi à peu près le même plan ; mais, au jugement de Laharpe, celui de Bernard est d'une exécution supérieure, quoiqu'il laisse encore beaucoup à désirer.

Depuis quelques années, on a publié, dans l'*Almanach des Muses*, des Fragmens d'un *Art d'Aimer* de Barthe, qui ne font pas bien augurer du Poëme entier. Je préfère à ces Fragmens quatre vers de Barthe, imités d'Ovide, qu'on regrette de n'y pas trouver : ils décèlent la touche de l'Auteur des *Fausses Infidélités*. C'est un conseil du Poète à l'Amant de Julie :

A vos yeux, sur son sein vole un grain de poussière :
Otez-le promptement, mais d'une main légère.
Je n'oserai jamais, dites-vous. — Quel discours !
— Je n'en aperçois point. — Mais ôtez-le toujours *.

Plusieurs gens de lettres ont mis *Phrosine et Mélidor* au-dessus de l'*Art d'Aimer*. Ce Poëme, commencé sous le nom de *Pauline*, a paru, sans altération, du vivant même de l'Auteur. On peut le regarder comme l'histoire de Héro et Léandre,

* Le vers latin a une grâce intraduisible :

Et si nullus erit pulvis, tamen excute nullum.

plus développée, et offrant des incidens qui la rendent plus dramatique.

Parmi les Poésies diverses, les amateurs ont distingué l'*Epître à Claudine*; c'est un petit chef-d'œuvre en ce genre.

Le joli *Portrait de Doris* et l'*Hymne* charmant *à la Rose*, qui paraissent ici avec des corrections très-heureuses, sont deux morceaux achevés.

Si l'on fait la comparaison des pièces inédites avec celles qui étaient connues, on s'apercevra que dans celles-ci Bernard n'est que poète galant, et que dans les premières il est vraiment passionné. Son style a plus de charme et d'abandon, et le cœur a souvent remplacé l'esprit. La passion seule, dans la dernière *Epître à Églé*, a pu inspirer les vers suivans :

> Ce teint, ces yeux, ces flammes que j'y voi,
> Me sont garans du feu qui te dévore :
> Vois sur ton sein, vois soupirer encore
> Ces deux témoins soulevés contre toi.

Quel poète amoureux a jamais mieux prouvé à une maîtresse qu'il en était aimé, qu'elle avait trahi le secret de son cœur ?

Les vingt Epîtres amoureuses, et presqu'un égal nombre d'Odes anacréontiques, qui ont toutes le cachet de Gentil-Bernard, doivent rendre cette

Edition extrêmement précieuse aux connaisseurs. Les Epîtres et les Odes jointes aux Pièces fugitives, forment la partie la plus brillante de sa gloire. Ces Poésies diverses étaient pour la plupart ignorées; et l'Auteur, sans doute, les réservait pour son testament poétique. Il y suit assez fidèlement le précepte qu'il recommande à ses vers, dans son *Epître à Madame de Pompadour*:

En imitant les maîtres de la lyre,
Craignez, mes vers d'en suivre trop l'ardeur.
J'aime Catulle et son tendre délire,
Mais trop souvent sa Muse sans pudeur,
Donne à l'Amour un masque de Satyre.

Suivez Ovide, osez dicter ses lois;
Mais de son art épurez le système :
Il parle aux sens, et nous redit cent fois
Comme on jouit, et non pas comme on aime.

Tibulle encor, ce Dieu du sentiment,
Des voluptés voila trop peu l'image.
De ces Latins la langue était peu sage,
Galante obscène, et libre impunément,
Elle dit tout : la nôtre un peu sauvage,
Rougit d'un mot; un rien lui fait ombrage :
C'est une prude; on la blesse aisément.

Bernard ne s'est peut-être pas aperçu que la critique de *l'Art d'Aimer* d'Ovide retombait sur le sien :

il va faire sa cour à madame d'Egmont, qui était alors à sa toilette. « Bernard, dit-elle, madame de T*** vient de m'engager à souper, je ne puis accepter l'invitation. Comme ma toilette m'occupe, voudriez-vous lui répondre pour moi ? » Notre bel-esprit paraît embarrassé, ne peut écrire une ligne, et annonce une sorte d'égarement. « Qu'avez-vous donc, Bernard ? comment, vous ne sauriez écrire ce billet ? » — Madame.... madame.... — « Vous m'étonnez ! je n'imagine pas qu'il faille votre talent pour une semblable misère. »

Depuis ce moment, Bernard n'a plus conservé la moindre lueur de raison, et son existence morale s'est anéantie, jusqu'à son amour-propre *. A

* Saurin, dans son Épître à Collé, sur les Sociétaires du *Caveau*, déplore ainsi la mort anticipée de Bernard :

Mais que mon cœur éprouve un sensible tourment,
Quand je me rappelle l'image
De ce Gentil-Bernard que nous pleurons vivant,
Et qui de nous fut le plus sage !
O vain esprit de l'homme ! ô faiblesse ! ô néant !
De l'auteur de Castor, tel est donc le partage !
D'une pitié sterile, objet humiliant,
Victime de l'Amour dont il chanta l'empire,
Ce n'est plus qu'un fantôme errant,
Qu'une vaine ombre qui respire.
Etranger à son mal, moins il le sent hélas !
Plus nous plaignons son infortune;
Notre douleur s'accroît des maux qu'il ne sent pas.

une représentation de *Castor et Pollux*, il démanda quel en était l'auteur. Une autre fois, il demandait à ses voisins qui écoutaient sa pièce: *Le Roi est-il content? madame de Pompadour est-elle contente?* Ce Poète courtisan, dans son délire, se croyait encore à Versailles (*).

Telle fut la fin d'un homme qui s'était donné aux plaisirs, et s'était prêté à la gloire.

F. FAYOLLE.

(*) Un jour il laissa échapper un éclair de raison qui fut suivi de sa folie accoutumée. Il se trouvait placé à l'Opéra auprès de M. Marin son ami: il lui demanda le nom de la pièce qu'on représentait, et celui de l'actrice qui chantait. M. Marin lui répondit: — *Castor* et *Mademoiselle Arnould.* — *Ah!* s'écria-t-il, *ma gloire et mes amours.*

Orientaux, et à l'*Aminte et Médor* du protégé de madame de Pompadour *?

C'est pour la Favorite que Bernard avait fait ces Ouvrages, et dans un autre dessein que celui de la religion. Il traitait des sujets tout-à-fait analogues à son goût; et c'est là qu'il a déployé tout le talent que la nature lui avait donné pour la poésie voluptueuse.

On prétend que les deux *Dialogues Orientaux*, joints au *Tableau nuptial*, furent imprimés dans le tems, et que l'Auteur aurait été mis à la Bastille si la publication n'en avait pas été arrêtée sur-le-champ. On aurait donc surpris le manuscrit de Bernard, pour l'imprimer sans son aveu, comme on imprima depuis son *Art d'Aimer*. En effet, ce poète aimable avait un double motif de garder ses *Dialogues* dans son porte-feuille : d'abord, ceux

* Bernard était alors Secrétaire du Cabinet de Choisy:

C'est là, qu'entouré des Amours,
Dont il fut l'apôtre fidèle,
Le desservant de la chapelle,
Gentil-Bernard, dans ses beaux jours,
Instruisait, dit-on, sa Bergère;
Mettait l'Art d'Ovide en chansons;
Et, le soir, couronné de lierre,
Était payé de ses leçons
Dans les bras de son écolière.

(*Voyage de Bourgogne*, par Bertin.

de Voltaire venaient d'être brûlés; en second lieu, en traitant le même sujet, il se serait déclaré rival d'un homme qui fesait l'aumône de ses louanges aux plus pauvres écrivains, et prodiguait les épigrammes à ceux qui lui portaient ombrage. Bernard était trop jaloux du titre de Gentil-Bernard qu'il tenait de Voltaire, pour le compromettre ainsi. Poète épicurien dans toute la force du terme, l'Auteur de l'*Art d'Aimer* préférait le repos à la gloire, les caresses des femmes à celles des Muses, et n'ambitionnait que la réputation d'homme aimable. Cette réputation ne s'étendait pas loin, mais elle l'entourait; et dans les lectures particulières de ses Ouvrages, confiées à ses amis et à ses maîtresses, il savourait le plaisir de se voir fêté comme poète et comme amant.

Dans le silence du cabinet, il retouchait avec soin le Recueil de ses Œuvres, qu'il destinait, comme je l'ai déjà dit, à être son testament poétique, s'il n'eût pas survécu à lui-même près de cinq ans avant de mourir.

D'Arnaud m'a raconté comment Bernard tomba en enfance en 1771. Parvenu à un âge qui touche à la vieillesse, l'Ovide français se piqua encore de vouloir jouer le rôle d'homme à bonnes fortunes. Il passe la nuit avec une Corinne, et s'en tire avec trop d'honneur. Le lendemain matin,

il va faire sa cour à madame d'Egmont, qui était alors à sa toilette. « Bernard, dit-elle, madame de T*** vient de m'engager à souper, je ne puis accepter l'invitation. Comme ma toilette m'occupe, voudriez-vous lui répondre pour moi. « Notre bel-esprit paraît embarrassé, ne peut écrire une ligne, et annonce une sorte d'égarement. « Qu'avez-vous donc, Bernard? comment, vous ne sauriez écrire ce billet? » — Madame.... madame.... — « Vous m'étonnez ! je n'imagine pas qu'il faille votre talent pour une semblable misère ».

Depuis ce moment, Bernard n'a plus conservé la moindre lueur de raison, et son existence morale s'est anéantie, jusqu'à son amour-propre *. A

* Saurin, dans son Épître à Collé, sur les Sociétaires du *Caveau*, déplore ainsi la mort anticipée de Bernard:

Mais que mon cœur éprouve un sensible tourment,
Quand je me rappelle l'image
De ce Gentil-Bernard que nous pleurons vivant,
Et qui de nous fut le plus sage !
O vain esprit de l'homme ! ô faiblesse ! ô néant !
De l'Auteur de Castor, tel est donc le partage !
D'une pitié stérile, objet humiliant,
Victime de l'Amour, dont il chanta l'empire,
Ce n'est plus qu'un fantôme errant,
Qu'une vaine ombre qui respire.
Etranger à son mal, moins il le sent, hélas !
Plus nous plaignons son infortune;
Notre douleur s'accroît des maux qu'il ne sent pas.

une représentation de *Castor et Pollux*, il demanda quel en était l'Auteur. Une autre fois, il demandait à ses voisins qui écoutaient sa pièce, *Le Roi est-il content? madame de Pompadour est-elle contente?* Ce Poète courtisan, dans son délire, se croyait encore à Versailles.

Telle fut la fin d'un homme qui s'était donné aux plaisirs, et s'était prêté à la gloire.

F. FAYOLLE.

LES TROIS BERNARD.

Dans ce pays trois Bernard sont connus :
L'un est ce saint, ambitieux reclus,
Prêcheur adroit, fabricateur d'oracles.
L'autre Bernard est l'enfant de Plutus,
Bien plus grand saint, fesant plus grands miracles;
Et le troisième est l'enfant de Phébus ;
Gentil-Bernard, dont la Muse féconde,
Doit faire encore les délices du monde,
Quand des premiers on ne parlera plus.

VOLTAIRE.

VERS

A M. S * * *,

En lui envoyant la nouvelle Édition de BERNARD.

J'AI lu les vers désirés
Du gentil rival d'Ovide;
La reine et le dieu de Gnide
Les ont, sans doute, inspirés.

Enfant gâté d'Epicure,
Il ignore, mon Bernard,
Qu'aimer bien n'est point un art,
Mais un don de la nature.

Ce n'est que l'art de jouir,
L'art de tromper qu'il explique;
Ingénieur du plaisir,
Il en donne la tactique.

En nous offrant l'Amour nu,
S'il l'eût fait rougir de l'être,
Le fard de ce petit traître,
M'aurait davantage plu.

Il n'est qu'une jouissance,
Doux objet de tous mes vœux,
C'est l'accord de l'innocence
Et des plaisirs amoureux.

Par un esprit agréable
On peut se laisser charmer;
Mais son règne est peu durable,
S'il ne se fait estimer.

Ainsi le brillant phosphore
Eblouit sans échauffer,
Et l'amant léger de Flore,
Séducteur, sait triompher.

Le cœur honnête et sensible
Est le seul qu'on puisse aimer;
Son attrait irrésistible
Entraîne et doit enflammer.

Il plaît, sans vouloir séduire,
L'amour est son talisman:
C'est le pouvoir de l'aimant
Qui fixe ce qui l'attire.

Ce pouvoir vous fait chérir,
O vous, moitié de moi-même!
Combien il sait embellir
Celle que votre cœur aime!

Oui, c'est là le don puissant
De votre épouse fidelle;
Elle est par cet ascendant,
Touchante autant qu'elle est belle.

Par ses enfans attendri,
Quand son cœur émeut le nôtre;
Ah! qu'il faut être le vôtre,
Pour n'être que son ami.

Par M. B***

ERRATA

DU TOME PREMIER.

PAGE 29, *Vers* 10, Dans mes tableaux, Albane plus fidèle; *lisez :* Dans mes portraits, etc.

Page 43, *vers* 11; *dans quelques exemplaires on a mis :*
Le choix est fait, la conquête est à faire.
lisez : L'objet connu, sa conquête est à faire.

Page 53, *vers* 22, A des raisons pour tenter ses hasards;
lisez : les hasards.

Page 54. *vers* 5, On voit, on aime, l'on plaît et l'on jouit;
lisez : on plaît et l'on jouit.

Page 61, *vers* 8, mais tempérez l'usage,
ôtez la virgule.

Page 71, *vers* 18, Par où l'amour même à son Elysée;
lisez : Par où l'amour mène, etc.

Page 75, *vers* 23, Un salamandre en ses premiers vertiges;
lisez : Qu'un salamandre, etc.

Page 77, *vers* 24, Et loin de nuire à leurs sens alarmés;
lisez : allumés.

Page 102, *vers* 11, Mais un printems suffit à la nature;
lisez : Quand un, etc.

Page 168, au nombre des personnages de Castor, après un Athlète, on a *omis* HÉBÉ.

Page 179, *vers* 12, Non, je ne verrai que vos clartés funèbres;
lisez : Non je ne verrai plus, etc.

LES

LES CAMPAGNES
D'ITALIE,
EN 1733 ET 1734;
POËME.

PRÉCIS

DE LA GUERRE DE 1733,

Tiré d'un Ouvrage de M. Gudin de la Brenellerie.

Dans cette Guerre, la France fut unie à l'Espagne et la Savoie contre la Maison d'Autriche. Stanislas, beau-père de Louis XV, venoit d'être élu, pour la seconde fois, Roi de Pologne, et il ne put pas y pénétrer. Ces mêmes Russes qui l'avaient obligé d'en sortir, après la défaite de Charles XII, lui en fermèrent alors les chemins; mais les Français descendirent en Italie avec les Espagnols, et, en deux Campagnes, ils mirent Don Carlos sur le Trône de Naples et de Sicile. François, Duc de Lorraine, gendre de l'Empereur Charles VI, devint Duc de Toscane, que la mort du dernier des Médicis laissait sans maître, *et la Lorraine fut cédée, en 1736, à la France. Stanislas vint la gouverner, et renonça aux droits que deux élections lui avaient donnés sur la Pologne.*

SOMMAIRE
DE L'AUTEUR.

Pour l'intelligence de cet Ouvrage, il faut se rappeler le moment où la France, unie à l'Espagne et au Roi de Sardaigne, déclara la guerre à l'Empereur en 1733.

Dessein de l'Auteur sur le mélange et la mesure des Vers adressés à la Duchesse de Gontaut. — Passage des Alpes. — Portrait du Maréchal de Villars. — Motif des Puissances. — Prise de Pizzigitone. — Siége de Milan, au fort de l'hiver. — Conquête du Milanais. — Progrès des Espagnols. — Nouvelle Campagne. — État des Impériaux dans le Mantouan. — Ils passent le Pô. — Combats de Colorne. — Les Impériaux menacent Parme. — Mercy les commande. — Le Maréchal de Villars quitte l'Armée. — Le Maréchal de Coigny lui succède. — Bataille de Parme, donnée le jour de Saint Pierre. — Mercy est tué. — Vision du Peuple. — Les Impériaux en fuite passent trois rivières. — Camp de la Secchia. — Grande sécheresse. — Le Maréchal de Broglie est surpris. — Avantages des Impériaux. — Belle Retraite des Français. — Bataille de Guastalle. — Combat de Cavalerie. — Peinture de l'Humanité. — Fin de la Campagne. — État des choses en Allemagne. — Éloge du Ministère.

LES CAMPAGNES D'ITALIE, EN 1733 ET 1734,

POËME ADRESSÉ A MADAME LA DUCHESSE DE GONTAUT.

D'UNE Beauté rare et divin modèle,
Qui de la Cour enchantes les regards;
Toi, qu'à Paphos on nomme la plus belle,
Toi, qu'on écoute au Temple des Beaux-Arts,
Tu veux aussi, compagne de la Gloire,
Suivre de l'œil le char de nos Guerriers,
Et de tes mains couronner la Victoire.
Puisse le sang qui teindra ces lauriers,
Ne pas coûter de pleurs à ta mémoire!
Mais n'attends pas qu'ici, la trompette à la main,
J'entonne avec éclat des concerts héroïques,
Ni qu'émule d'Homère et du Chantre romain,
J'aspire au fol honneur des triomphes épiques.
Quand le Nil, admiré de l'Egypte et des mers,
Par son superbe cours étonne l'univers,
L'humble ruisseau qui serpente,

Se joue aux pieds des côteaux;
Content des objets nouveaux
Que sa course lui présente,
Il coule au gré de la pente
De ses fugitives eaux.
Du retour éternel des rimes compassées,
Quand l'auguste Epopée appesantit ses airs,
Rompons les mesures glacées,
Parcourons des modes divers.
J'abandonne au hasard ces rimes dispersées,
Par chute cadencées;
Et donne l'essor à mes vers,
Aussi libres que mes pensées.

Tels au signal des dangers
Où Bellone les entraîne,
On voit errer dans la plaine
Ses avant-coureurs légers:
Troupe inégale et rapide,
Qui fait un jeu des combats,
Et précipite ses pas
Où le caprice la guide,
Tandis qu'à pas comptés, mesurant les sillons,
Marchent d'un front égal les nombreux bataillons.

Au pied de ces monts redoutables,
Où fleurit la nature au milieu des hivers;
Vers ces climats rians, près des rives aimables,
Où tous ses trésors sont offerts,
J'ai vu les enfans de la guerre,
Semblables aux torrens qui fondaient avec eux,

A travers les glaçons apporter le tonnerre
Qu'allumaient dans leurs mains les Aquilons fougueux.
Rien n'a pu retarder l'ardeur qui les anime;
De ces monts l'un sur l'autre élancés dans les airs,
Le sommet est aux cieux, l'abîme est aux enfers.
Nos drapeaux ont franchi le sommet et l'abîme,
Et les champs d'Italie à nos pas sont ouverts.

De la cour de Louis, l'éclatante jeunesse
Part du sein des plaisirs qu'elle aime et qu'elle a fui;
Voyageurs sans regrets, et guerriers sans faiblesse,
Elevés comme Achille, ils passent comme lui
Des lieux, où dans les fleurs les berçait la mollesse,
Aux périls où l'honneur les appelle aujourd'hui.
Le Monarque des monts, l'héritier d'Amédée,
Voit naître un camp superbe, où s'élève l'appui
Dont sa valeur est secondée.
Quand Mars tonne aux rives du Rhin,
La ligue des vengeurs foudroie, en Italie,
L'Aigle impérieux du Germain,
Que Villars confondra, que Berwick humilie.
Villars, couvert de tout l'éclat
Dont brilla jadis sa carrière,
Voit encor les dangers, et franchit la barrière;
Eugène est au conseil, Villars est au combat.
Sous d'éternels lauriers blanchit sa tête altière;
Et des temps même respecté,
Le Nestor * des héros, dans sa course guerrière,
Met au rang des vaincus l'âge qu'il a dompté.

* Le maréchal de Villars étoit âgé de quatre-vingt-deux ans.

Au réveil soudain de la France,
L'Ibère ouvre les yeux, le fer brille à Madrid;
Le Pô, libre à l'instant d'un tribut qui l'offense,
Voit le triple serment que la vengeance écrit
Sur les drapeaux de l'Alliance;
Et l'Aigle sur sa proie, où le vainqueur s'élance,
Jette un dernier regard dont l'Europe sourit.

Déjà, sur ces rives sanglantes,
On voit ses sujets dépouillés,
Echapper, en tremblant, aux débris foudroyés
De vingt citadelles brûlantes.
Pizzigitone en feu nous laisse encor des traits
Dont Milan frappé doit se rendre;
Tortone et ses rochers en cendre
Sont l'augure éclatant des rapides progrès,
Que Naples a frémi d'entendre,
Et dont tremble Mantoue au fond de ses marais.

Milan, fière citadelle!
En vain l'art et ses secours
Gardent tes antiques tours.
Par une enceinte nouvelle,
En vain le Dieu des frimats
Couvre tes feux sous la glace
Qui fait chanceler nos pas,
Pour faire tomber l'audace
Dans les piéges du trépas.
Dans le dédale obscur de tes profondes mines
Des enfans de la Terre, artisans de ruines,

Descendent à pas lents, sous tes glacis couverts,
Et tournent contre toi ces flammes intestines,
Qui dévorent les murs de tes flancs découverts.

Là, jusqu'au front des étoiles,
Montent ces globes roulans,
Dont les traits étincelans
De la nuit percent les voiles.
Là, d'autres feux rassemblés
Rasent les murs écroulés;
Et leurs salves foudroyantes,
Sur leurs courtines fumantes,
Portent leurs coups redoublés.
En vain des défenseurs l'alarme vigilante
Ranime dans les tours la fatigue mourante;
La langueur se refuse aux travaux ralentis;
Les bras sont énervés, les feux sont amortis;
Le rempart est désert, la brèche sans défense;
Sur des affûts brisés est assis le Silence.
Tout tremble, et le vainqueur, prêt à subir la loi,
Arbore, en pâlissant, le drapeau de l'effroi.

Pour contraster ces images terribles,
Voi les tableaux qui charment nos regards.
Dans les palais voisins de ces remparts,
Ce sont des jeux et des banquets paisibles.
Tous les plaisirs occupent tous les arts,
Et les amans, et les beautés sensibles,
Dansent au bruit des tonnerres de Mars.

Là, sont nos jeunes infidelles,

Occupés de guerre et d'amour ;
Cuirassés, masqués tour-à-tour,
Passant de la sape aux ruelles ;
On les voit, par-tout aguerris,
Tenter des conquêtes nouvelles,
Et des rois venger les querelles,
Et s'en faire avec les maris.
On les voit, au milieu des ris,
Chanter de tendres bagatelles ;
En tous lieux, à toute heure épris
Jurer des amours éternelles
Aux favorites de Cypris,
De Milan caresser les belles,
Ecrire aux belles de Paris.
Voilà ce que la guerre austère
Permet au beau métier de Mars.
Ces guerriers plaisent à Villars,
Ces amans plaisent à Cythère.
Malgré tous ces galants exploits,
L'hiver n'arrête point nos armes offensives ;
Et du lac de Riva jusqu'aux monts des Génois,
Le Milanais conquis voit ses plaines captives.
Novare est à Coigny, Tortone à Maillebois ;
Naple a rompu ses fers ; tout succède à l'Ibère ;
Dans les champs de Bari, signalant ses travaux,
Montemart affermit, de son bras tutélaire,
Le trône de Carlos.

Tu vas renaître, influence féconde,
Saison d'amour, printems délicieux ;

Le ciel a mis ton trône en ces beaux lieux,
Et t'a fait roi de ce jardin du monde.
Tu vas briller par tes bienfaits nouveaux;
Mais le Cyclope, artisan de la guerre,
Trempe à Lemnos la redoutable faulx,
Dont le tranchant va dépouiller la terre.
Hommes cruels, si le ciel en courroux
Veut des combats, ah! portez le ravage
Aux régions du Sarmate sauvage,
Aux champs du Nord, lieux plus dignes de vous.
Laissez la belle Ausonie,
Par le printems rajeunie,
Rassembler à nos regards
Tous les dieux de l'harmonie,
La paix, l'amour et les arts.
Voici leur chère contrée;
Respectez, audacieux,
La demeure consacrée
Par l'héritage d'Astrée,
Et le commerce des dieux.

Colorne et ses Hespérides,
Sous des berceaux fortunés,
Tenaient encore enchaînés
Nos Pâris et nos Alcides,
D'un si long calme étonnés.
Tout-à-coup on rappelle aux armes....
Mantoue a retenti du signal des alarmes.
Resserrés dans ses flancs, ses enfans plus nombreux,
De leur étroite enceinte ont forcé le passage.

Le volcan nous menace, et son déluge affreux
Porte avec le tonnerre, au plus prochain rivage,
Le torrent débordé de ses rapides feux.
L'Eridan, jaloux de la Seine,
Oubliant qu'il nous fut soumis,
A juré de servir la haine
De ses antiques ennemis.
Il protége, il seconde une attaque soudaine;
Lui-même, sur sa rive, assis dans ses roseaux,
Il aplanit ses bords, il soulève la chaîne
De cent barques d'airain qui flottent sur ses eaux.

De nos postes divers qu'affaiblit leur distance,
Et l'audace et la nuit trompent la vigilance.
Ligneville a passé; le rivage est surpris:
Colorne est attaqué, pris, ravagé, repris.
Ces beaux lieux, ces jardins n'offrent plus que l'image
De deux combats sanglans, et deux champs de carnage.
Mais Ligneville expire, et Colorne est vengé;
Mercy paraît alors, tout projet est changé:
Coigny prend de Villars le sceptre des batailles;
Le Parme enfin nous voit au pied de ses murailles.
On a fait choix d'un poste redouté:
Broglie et Coigny, rivaux d'intelligence,
Triplent les rangs sur un front limité,
Dont une digue assure la défense.
La gauche, à Parme, y brave tout effort;
La droite offrant de plus faibles barrières,
L'art aussitôt, d'un enclos de chaumières,
Fait un rempart, théâtre de la mort.

Déjà les deux partis s'avançaient en silence,
D'armes et d'étendards les champs étaient couverts,
Et l'Ange des combats, du haut des cieux ouverts,
Apportait en ses mains l'éternelle balance,
Où sont pesés des rois les intérêts divers.
Le cri de Bellonne
Nous a rassemblés;
Le signal se donne,
Les airs sont troublés
Des coups redoublés
Du bronze qui tonne.
Par un feu roulant
Le combat s'engage,
Et l'acier brûlant
Vomit le carnage.
Les rangs sont ouverts,
Les cieux sont couverts
D'un affreux nuage.
Par-tout le courage
Tente un même effort,
Et trouve au passage
L'obstacle et la mort.
Par-tout le ravage,
L'aveugle fureur,
La pâle terreur,
La plainte et la rage
Présentent l'horreur
De l'heure dernière,
Quand tous les fléaux
Rendront au chaos

La nature entière.
Coigny, dans ce danger, précipite ses pas,
Et bravant mille morts qui volent sur sa tête,
D'un front calme et serein oppose à la tempête
La majesté du Dieu qui préside aux combats.

Mercy, malgré son audace,
Sombre, inquiet, agité,
Commande, exhorte, menace,
Vole et fond de tous côtés.
Une ligne impénétrable
Forme un rempart redoutable
Qui s'oppose à son courroux.
Il voit la digue fatale,
Et dévore l'intervalle
Qui le sépare de nous.
Trois fois, sur cette barrière,
Ses bataillons élancés,
Retombent dans la poussière,
Sur d'autres corps renversés.
Ainsi les vents se divisent
Dans les rochers qui les brisent,
Et tombent aux pieds d'Athos;
Ainsi la mer courroucée,
Des Cyclades repoussée,
Roule les flots sur les flots.

Combattons, dit Mercy, l'obstacle nous honore;
Hâtons-nous: si ce jour est contraire à mes vœux,
Demain nous combattrons encore:

Demain, si mon sort est douteux,
D'un troisième soleil, sans doute plus heureux,
Je veux ensanglanter l'aurore.

Mercy tint ce discours féroce et valeureux.
Le ciel n'écouta point sa promesse barbare;
Un nouveau combat se prépare;
Mercy paraît monté sur un barbe fougueux:
Il apporte la mort, et son heure est venue;
Il demande le sang, et son sang va couler:
Un trait vengeur, parti d'une main inconnue,
Immole ce guerrier qui veut tout immoler.
Le coursier, affranchi de sa rêne flottante,
L'œil en sang, la bouche écumante,
Craint de fouler aux pieds son maître gémissant;
Il hennit, se redresse, et frappé d'épouvante,
Recule en bondissant.

On dit qu'aux yeux de Parme un prodige visible
Annonça ce moment terrible.
Les Apôtres de Rome, en ce jour exaltés,
Recevaient l'encens de leurs fêtes;
L'œil du peuple les voit dans les airs transportés.
Pierre tient cette clef qui commande aux tempêtes;
Il l'étend sur nos têtes,
Et répand de son trône un jour pur et serein.
Paul, entouré de feux, tient le glaive céleste,
Ce symbole funeste,
Qui foule avec la foudre et frappe le Germain.

Wirtemberg, qui commande, a trop vu sa défaite:

Tout périt si le jour éclaire sa retraite.
Il soutient le combat, recule, et n'attend plus
Que la nuit et la fuite, asiles des vaincus.

Toi, que le ciel doua d'une ame tendre,
Beauté sensible, amante de la paix,
Espères-tu que j'ose ici te rendre
De ce grand jour les funèbres objets;
Moi ! que j'expose, en peintre de batailles,
Ces lieux d'horreurs, ces champs de funérailles,
Ces flots de sang qui font pâlir le jour,
A ces beaux yeux, pleins de vie et d'amour,
Qui n'ont connu que Cythère et Versailles ?

Emmanuel accourt au bruit de ce danger;
Et jaloux d'un succès qu'il n'a pu partager,
Il voit l'heureux Coigny que la gloire couronne,
Accuse le vainqueur, l'embrasse et lui pardonne.

L'Aquilon s'était envolé;
Le rapide enfant de l'orage,
Le torrent s'était écoulé
Sans approfondir son rivage;
Son cours ne sera signalé
Que par l'effrayant assemblage
Des débris qu'a formés sa rage
Sur le champ qu'il a désolé.
Du haut de l'Apennin, trois Naïades fécondes,
A travers les rochers précipitent leurs ondes;
On les voit dans la plaine enfanter des ruisseaux,
Du Modénois fertile abreuver les canaux,

Et

Et du fier Eridan tributaires amantes,
Diriger vers son lit leurs courses diligentes.
Wirtemberg a laissé ces bornes entre nous;
Le fleuve des Lombards est sorti d'esclavage;
Pour son prince ennemi Modène est en otage;
Guastalle est tombé sous nos coups.

L'Empire répare ses pertes:
Aux sources de l'Adige un secours a paru:
De nouveaux combattans ses rives sont couvertes,
Et Konigseck est accouru.
Par son active vigilance
De nouveaux camps se sont formés.
Il rend à ces corps ranimés
L'ordre, l'audace et l'espérance;
On dirait que pour sa défense
Les Dieux même se sont armés.

Au signe embrasé des tempêtes,
Le Soleil était arrivé.
Pour vomir les feux sur nos têtes,
Le Lion s'était élevé.
L'astre, du haut de sa carrière,
Darde ses flèches de lumière
Sur nos faisceaux étincelans,
Et sous les tentes enflammées
La langueur étend les armées
Qu'enchaînent ces calmes brûlans.
La Secchia, plaintive et languissante,
Voit de son front les roseaux desséchés,

Voit de son lit l'arène blanchissante :
Son cours n'est plus, et ses bords rapprochés
Sont des deux camps la barrière impuissante.
L'ennemi touche au favorable instant
De réparer, de venger ses défaites.
Trompé, la nuit, par des marches secrètes,
Broglie est surpris; mais Broglie, en combattant,
Obtient l'honneur des savantes retraites,
Plus utile à nos droits qu'un triomphe éclatant.

Guastal, lieu renommé de carnage et de gloire,
Nom qu'en lettres de sang éternise l'histoire,
Tu nous vis rassemblés au pied de tes remparts.
L'ordonnateur des camps, le confident de Mars,
Dans un vaste croissant dont la ligne est formée,
Limite la carrière et le champ des hasards.
Broglie, au pont de la droite, a le flanc de l'armée;
Le Roi commande au centre et doit le protéger;
Coigny sera par-tout où sera le danger;
La gauche, près du fleuve, est un champ de bruyères,
Propre au rapide choc des phalanges légères;
Le reste, plus couvert, inégal, traversé,
Forme de poste en poste un rempart hérissé.

Aux premiers traits de l'orage,
L'intrépide Maillebois
Offre une digue au passage
De l'impétueux Lannois.
Vers ce centre embrasé que la mort environne,
Vactindong fait marcher sa pesante colonne.

Dans la poudre aussitôt les Titans sont couchés,
Comme la moisson flottante,
Qui de sa tête ondoyante
Voit tomber les épis à la terre attachés.
Où courez-vous, Roi magnanime?
Vos sujets combattront pour vous.
Dieux! quelle serait la victime!
Arrêtez, vos jours sont à nous.
Contre une atteinte meurtrière
Le trône n'a point de barrière,
Et la mort aveugle et sans choix
Perce de ses traits sanguinaires
Le casque des têtes vulgaires,
Et le bandeau sacré des rois.

Wirtemberg qui courait à son heure fatale,
De la digue au rivage occupe l'intervalle
Par ces vieux combattans, ces vaillans cuirassiers,
La gloire de l'Empire et l'effroi des guerriers.
De leur front élevé l'armure étincelante,
Des monstres des forêts la dépouille effrayante
Rendaient plus redoutés ces Centaures du Nord,
Dont l'aspect annonçait ou la fuite ou la mort.

Soudain l'élite guerrière
De nos escadrons brillans
S'élance dans la carrière.
Les vents portent leur bannière;
Ils partent avec les vents.
L'airain des trompettes sonne;

L'acier sur l'acier résonne ;
La mort croise tous ses traits ;
Les rangs mêlés se confondent ;
Les coups frappés se répondent ;
Reçus, rendus de plus près.
On voit les coursiers rapides
Partir d'un élan fougueux,
Et leur instinct belliqueux
Les fait voler sous leurs guides,
Les fait combattre avec eux.
Coigny bravait la tempête ;
Un fer levé sur sa tête,
Allait trancher son destin ;
Le combattant qu'il arrête,
Est fait captif de sa main.
Tout cède enfin, tout succombe,
La voix du sort a parlé,
Et du colosse ébranlé
La masse chancelle et tombe.
Harcourt, Brissac, Châtillon,
Maîtres du sanglant rivage,
Chassent comme un tourbillon
Ce qui reste à leur passage.
Où sont ces audacieux ?
Je vois leur déroute entière.
Leur front qui touchait aux cieux,
Est couché dans la poussière ;
Ou ce qui fuit devant nous,
Précipité par la crainte,
D'un bois s'est fait une enceinte,

Qui les dérobe à nos coups.

Neupert voit échouer ces charges impuissantes,
Et prépare l'horreur d'un combat plus affreux.
L'hydre des bataillons vomit de nouveaux feux,
Et lève contre nous ses têtes renaissantes.
Attaquez, combattez, Alcides généreux.
Roi des Alpes, volez au secours de nos armes.
Mais qu'il en va coûter et de sang et de larmes!
Pezé, percé de coups, combat contre la mort.
D'Avaray, Lannion, Chatte ont fini leur sort.
D'Affry tombe avec eux : Châtillon, d'Armentière,
Bertin, Souvré, Lautrec, sortez de la carrière,
Votre sang a coulé; tant d'autres, à leur tour,
Brûlent de remporter les palmes de ce jour.
Je les vois qui, sur ce rivage,
Dans chaque poste raffermi,
Font contre l'effort ennemi
Le dernier effort du courage.
Fidèle à son ressentiment,
L'Eridan nous livre la guerre
Par un fatal embarquement,
Et force l'humide élément
A porter les feux du tonnerre :
Mais le perfide, en ce moment,
De son antique embrasement
Crut voir l'éruption soudaine,
Quand des cieux, Jupiter armé,
Foudroya le char enflammé,
Qu'égarait le fils de Climène.

Tout a fui devant nous, et les vainqueurs sanglans
Foulent aux pieds les morts pour suivre les vivans.
C'est le jeune Coigny, dont l'ardente poursuite
Presse vers Luzara leur déroute et leur fuite.
Mantoue est dans les pleurs, Guastal est dans les jeux;
Mais tandis que Guastal chante ce jour heureux,
Je vis sur ses remparts l'Humanité plaintive,
Qui, d'un œil consterné, contemplait cette rive.
Ses mains jointes d'horreur tombent sur ses genoux;
Sur son front la pitié se mêle à son courroux:
On entend les sanglots d'une mère oppressée,
Et des chants du vainqueur son oreille est blessée.
La gloire lui montrait les prix de la valeur:
C'est le sang qu'elle voit, la mort et la douleur.

Ecartons ces tristes images;
Sur les cyprès de Mars étendons ses lauriers.
Et Noaille et la Paix viennent sur ces rivages;
Coigny va, sur le Rhin, plaire à d'autres guerriers.
Rappelé des climats de l'Ourse,
Le Germain n'ira plus, négligeant ses confins,
Soulever l'étranger, et ralentir la course
D'un Roi soutenu par nos mains.

Un Peuple au fond du Nord, fameux par ses orages,
Malheureux par sa liberté,
Des Dieux et des Bourbons alliant les suffrages,
Donnait le sien à l'équité.
Vienne, pour son idole arrachant les hommages,
S'élève en souveraine et dicte un nouveau choix.

Ses dons sont différens des nôtres :
L'art de faire des rois, sans en détrôner d'autres,
N'est pas connu de tous les rois.

GONTAUT, ces traits divers, consacrés par la gloire,
Des beaux jours de Louis commenceront l'histoire.
Combattre, conquérir, et donner des Etats,
C'est le triomphe qui le flatte.
Le moment où son règne éclate,
Est le moment qui venge ou fait des Potentats.

VARIANTES.

PAGE 8, VERS 7:

Jette un dernier regard dont l'Europe sourit.

Déjà Pizzigitone en cendre
A vu nos rapides progrès:
Sur l'Adda qu'il n'a pu défendre,
Turin a préparé les traits
Dont Milan frappé doit se rendre,
Et dont tremble Mantoue au fond de ses marais.

PAGE 12, VERS 22

C'est le sang qu'elle voit, la mort et la douleur.

Le Poëme finissoit d'abord ainsi:

Belle Gontaut, dont l'humanité même
Forma le cœur sensible et généreux;
Gémis, prends part à sa douleur extrême:
Tu dois la tienne au coup le plus affreux.
J'ai vu tomber la victime si chère,
Qui t'adorait, qui fixait tes regards.
Pezé n'est plus qu'une cendre légère,
Qu'un nom gravé dans les fastes de Mars.
Il le sera par la Muse fidelle
De l'amitié qui vous chante tous deux.
Tant de guerriers laissent un nom fameux!
Si peu d'amis ont un nom digne d'elle!

L'ART D'AIMER;

POËME

EN TROIS CHANTS.

1761.

ARGUMENT.

CHANT PREMIER.

Définition de l'Amour. — Préceptes. — Choisir s'il est possible. — Des Quatre Ages. — Des Charmes divers. — Des Caractères. — Des Talens. — Des Trois États. — Voir le grand Monde. — Méconnaître les Rangs. — Préceptes pour les Belles. — Peinture de l'Amour constant. — Chercher des Qualités aimables. — Traits caractéristiques de l'Amour. — Choix à faire. — Églé.

L'ART D'AIMER.

CHANT PREMIER.

J'AI vu Coigny, Bellonne et la Victoire;
Ma faible voix n'a pu chanter la Gloire.
J'ai vu la Cour, j'ai passé mon printems,
Muet aux pieds des idoles du tems.
J'ai vu Bacchus sans peindre son délire;
Des doctes Sœurs j'ai négligé l'empire.
J'ai vu Plutus, j'ai méprisé sa cour.
J'ai vu Daphné, je vais chanter l'Amour.

De tous les Dieux, sois le seul que j'implore,
O ma Daphné, tendre objet que j'adore!
Que L'ART D'AIMER se lise en traits vainqueurs,
En traits de feu, tel qu'il est dans nos cœurs:
De ses plaisirs instruisons l'Amour même;
Dis comme on plaît, je dirai comme on aime.
A tes genoux, dans tes bras, sous tes yeux,
J'en donnerais la leçon même aux Dieux.

Toi, qui jadis, dans ta plus pure flamme,
Analysais les voluptés de l'ame;

Divin Platon .... Mais l'Amour courroucé
Est prêt à fuir, et Platon l'a glacé.
Quel nom, dit-il! quel oracle! quel guide!
A tes leçons vois l'ennui qui préside.
Oses-tu bien, dans Cythère, à ma cour,
Donner pour loi ce chimérique amour?
Ne vas-tu pas, martyr de la constance,
Prêcher des cœurs la gothique alliance?
Vois en quel lieu, zélateur indiscret,
De tes langueurs tu vas chanter l'attrait.
Un joug pénible est-il donc le partage
D'un peuple ardent, indocile, volage,
Fidèle à Mars, mais perfide aux Amours,
Fait pour jouir, plaire et changer toujours?
Vois par ses goûts quel doit être son maître,
Et pour l'instruire apprends à le connaître.
Dieu de mon cœur, tes abus font mes loix.
Je n'irai point, en préceptes gaulois,
Changer les mœurs de tes chers infidèles,
Vieillir ton âge, attenter sur tes ailes;
Tout m'est sacré dans le Dieu que je sers.
De tes captifs j'adoucirai les fers;
Mais sans prescrire une loi qui t'étonne,
Ta gloire, Amour, ton intérêt ordonne
Que la constance, éprouvant ta douceur,
Soit dans mes vers ta compagne et ta sœur.

Aux vrais plaisirs ma lyre consacrée,
Ne chante point et Lampsaque et Caprée,
Ni de Crisis les lascives fureurs,

Ni de Flora les nocturnes horreurs.
Qu'ici l'Amour, épurant son système,
Nu, mais décent, plaise à la pudeur même;
Que Venus donne à Vesta des désirs:
Je veux des mœurs compagnes des plaisirs.
Qu'à d'autres chants soit aussi réservée
De Sybaris la mollesse énervée,
Des Amadis les respects insensés,
Et du Lignon les rivages glacés.
Dans mes tableaux, Albane plus fidèle,
Peignons l'Amour comme on peint une belle:
Dans un jour tendre exposons son tableau,
Vrai, mais flatté; tel qu'il est, mais en beau.

J'appelle amour, cette atteinte profonde,
Entier oubli de soi-même et du monde;
Ce sentiment soumis, tendre, ingénu,
Prompt, mais durable; ardent, mais soutenu;
Qu'émeut la crainte, et que l'espoir enflamme;
Ce trait de feu, qui des yeux passe à l'ame,
De l'ame aux sens; qui, fécond en désirs,
Dure et s'augmente au comble des plaisirs;
Qui, plus heureux, n'en est que plus avide:
Voilà le Dieu de Tibulle et d'Ovide,
Voilà le mien: venez tous l'adorer;
Plein de ses feux, je les veux inspirer;
Je consacrai mes jours à le connaître;
Un maître heureux doit enseigner à l'être.

Tout cœur sensible est né pour m'obéir.

Choisir l'objet, l'enflammer, en jouir :
Voilà mes loix ; entrons dans la carrière ;
Mon char s'élance et franchit la barrière.
Daphné me voit, et l'Amour qui m'entend,
Met dans ses mains le myrte qui m'attend.

Toi, dont le cœur est né pour la tendresse,
Conçois tout l'art du choix d'une maîtresse.
Il veut des soins ingénieux, constans :
Cherche, étudie et les lieux et les tems.
Compare, oppose, et vois d'un œil austère
L'âge, les goûts, l'ame et le caractère.
A tes regards mille objets sont offerts ;
Choisis.... Mais dieux ! se choisit-on des fers ?
A-t-on le tems de chercher et d'élire ?
Raisonne-t-on ? l'amour est un délire.
L'oiseau, qu'en l'air un chasseur a blessé,
A-t-il pu voir le trait qu'on a lancé ?
Les traits d'amour sont encor plus rapides ;
Son bras caché frappe ses coups perfides ;
Il rit d'un cœur vainement étonné,
Le matin libre, et le soir enchaîné.
Le ravisseur qui mit Pergame en poudre,
De cet amour sentit le coup de foudre.
Didon brûla d'aussi rapides feux.
Ceux dont le Ciel maîtrise ainsi les vœux,
N'ont pour aimer aucune étude à faire ;
Mais, par mes loix, je leur enseigne à plaire,
A préparer, à saisir les instans,
Et, s'il se peut, à devenir constans.

Tel que Zéphire, au moment qu'il s'éveille,
Marque les fleurs que doit sucer l'abeille;
Tel, parcourant les jardins de Cypris,
De ses trésors je marque ainsi le prix.
Dans l'âge heureux qui succède à l'enfance,
Vois la candeur, vois la simple innocence,
Les pleurs naïfs, le sourire ingénu,
Ce pur instinct à lui-même inconnu;
Quand les beautés, crédules et craintives,
Tiennent encor leurs caresses captives;
Quand la nature, épiant tous ses sens,
Baisse les yeux sur ses trésors naissans,
Rougit de plaire en cherchant à séduire,
Et veut ensemble ignorer et s'instruire;
Voilà quinze ans. L'aube, le point du jour,
C'est Agatilde, enfant comme l'Amour,
Qui n'a d'appas que sa fraîcheur nouvelle,
Et sa pudeur, des grâces la plus belle.
L'âge qui suit, donnant l'ame à ses traits,
Offre à l'amour de plus piquans attraits:
Au doux éclat qu'a produit cette aurore,
Succède un jour plus radieux encore;
Et tous les fruits qu'un amant peut cueillir,
Ont achevé de naître ou d'embellir.
L'essor est pris, l'ame a senti ses ailes;
Tous ses besoins sont des fêtes nouvelles.
Le cœur instruit démêle ses désirs:
C'est à vingt ans qu'on a tous les plaisirs.
De trente hivers le tems marque les traces,
La beauté perd ce qu'on ajoute aux grâces;

On n'est plus jeune, on est belle pourtant;
On met plus d'art aux piéges que l'on tend;
C'est le tissu des intrigues secrètes,
L'emploi savant des parures coquettes;
Le soin de plaire et la soif de jouir
Redouble encor, loin de s'évanouir;
Par l'âge accrus, les sens ont plus d'empire;
C'était l'amour, c'est alors son délire.
Ardent, avide, impétueux, hardi,
C'est un soleil brûlant à son midi.
Moins jeune encor, la beauté nous engage;
L'art du maintien, les grâces du langage,
Les dons acquis, les charmes empruntés,
Donnent un lustre au couchant des beautés.
L'Amour, fidèle à leurs flammes constantes,
Se glisse encor sous les rides naissantes;
Et pour régner jusqu'aux derniers instans,
Sème de fleurs les ruines du tems.
La jeune rose, en se pressant d'éclore,
Fait au matin le charme de l'aurore.
Clitie au soir, dans son riche appareil,
Fait l'ornement du coucher du soleil.

Tout plaît un jour, tout âge a ses délices;
Ces dons divers sont faits pour nos caprices;
Par eux l'Amour, variant ses attraits,
Forme un carquois d'inépuisables traits.
Il est des yeux dont la langueur touchante
Pénètre un cœur, l'amollit et l'enchante;
D'autres, plus vifs, l'enflamment à leur tour,

Prompts

Prompts messagers des ordres de l'Amour.
L'une a du port l'élégante noblesse ;
L'autre une taille où languit la mollesse :
Plus d'embonpoint embellit celle-ci ;
Là sont les lys, les roses sont ici.
L'Amour départ une grâce à chacune ;
Laure était blonde, et Corine était brune.

Quand l'œil a vu, quand ce trait est lancé,
Le choix d'un cœur veut être balancé,
Une coquette et brillante et légère,
Plaira toujours par son étude à plaire.
Tendre, naïve, égale en sa pudeur,
La simple Agnès inspire plus d'ardeur,
Lorsqu'un amant, l'aidant à se connaître,
Par le plaisir lui fait sentir son être.
La prude anime, et plaît à désarmer.
Une mystique excelle à bien aimer.
Dans ses amours la folle qui s'enflamme,
Met plus d'esprit, la rêveuse plus d'ame.
J'aime un caprice et de feintes rigueurs ;
Sauvons l'amour du pavot des langueurs.
De l'enjouement, Églé fait son partage ;
Lise a le goût, Carite le langage ;
Cloé se tait, mais l'amour dans ses yeux
Met son esprit qui n'en parle que mieux.
A ces appas, l'amour unit encore
Des dons plus chers qu'en ce sexe on adore.
Sur tous les arts ses beaux yeux sont ouverts :
Entends Vénus qui soupire des vers ;

Saphô, Corine ont des sœurs dignes d'elles.
Vois l'appareil des toilettes des belles;
Tout ce qui sert l'esprit et les appas,
Livres, atours, bijoux, lyres, compas,
Couvrent l'autel de Flore et de Thalie.
Suivons les goûts que leur caprice allie.
Ce sont les jeux des Amours triomphans:
Albane eût peint ces folâtres enfans;
L'un, pour servir une flamme secrète,
Contre un jaloux dirige une lunette.
L'autre en un coin calcule ses désirs,
Ou traite à fond l'essence des plaisirs.
Tel à sa voix joint un clavier sonore;
Tel autre esquisse un amant qu'il adore.
Tous les talens sont frères des Amours:
Jeunes beautés, cultivez-les toujours.
Joignez la danse au chant de la tendresse.
J'ai vu Daphné, Sirène enchanteresse
Sous un treillage où Bacchus est vainqueur,
Boire, verser et chanter sa liqueur.
J'ai vu Daphné, Terpsichore légère,
Sur un tapis de rose et de fougère
S'abandonner à des sons pleins d'appas,
Voler, languir, et variant ses pas,
Tendre au plaisir les bras qu'elle déploie.
Telle, en versant le nectar et la joie,
D'un pas léger, sur la voûte des cieux,
La jeune Hébé danse au festin des Dieux.

Sur trois états décide ton hommage;
Nimphé t'appelle aux moissons du bel âge.

C'est une fleur qui n'attend que le jour
Qui doit l'ouvrir au souffle de l'Amour.
Celle qu'Hymen veut soustraire à tes armes,
Aimant par fraude, aime avec plus de charmes,
Et secouant les chaînes d'un jaloux,
Sert mieux l'amant pour mieux tromper l'époux.
Claudine aussi, colombe gémissante,
Doit émouvoir ta pitié caressante;
Viens, sous ta main qui l'ornera de fleurs,
Je vois tomber le voile des douleurs.
D'un deuil frivole écarte le nuage,
Et glane au champ du tranquille veuvage.
C'est un asile où, sans peine écouté,
L'amant heureux jouit en liberté.

N'espérons pas qu'un sauvage Hyppolite
Trouve l'Amour dans les bois qu'il habite:
Pour faire un choix entre mille beautés,
Hante les lieux par elles fréquentés;
Vole au grand jour; porte tes yeux avides
Dans ces jardins peuplés de ces Armides:
Suis ta conquête à la ville, à la cour,
Et dans nos bals, vrais temples de l'Amour.
D'autres objets vois la scène embellie,
Chez Melpomène, aux loges de Thalie.
Vois ce théâtre aux magiques accens,
Où tous les arts enchantent tous les sens,
Où nos beautés en pompe et sous les armes,
Viennent en foule étaler tous leurs charmes
A mille amans contemplés à leur tour.

Le cœur, les sens, l'amour-propre, l'amour,
Le chant, les ris, la danse, la mollesse,
Tous les plaisirs confondent leur ivresse;
Et dans l'éclat de ce monde enchanteur,
Tout est spectacle, et chacun est acteur.

Pour illustrer ta carrière galante,
Vois de la Cour la planète brillante;
Sans t'éblouir de la pompe et des rangs,
Ose attaquer les conquêtes des grands;
De tes succès leur caprice est l'augure.
Oui, si j'en crois Brantôme et la nature,
Tu les verras, mortelles à leur tour,
De la grandeur descendre pour l'Amour,
Passer du Louvre aux gazons des fougères
Et soupirer ainsi que nos bergères.

Jeunes beautés, objets de notre choix,
Pour en faire un, suivez aussi mes loix;
Il veut plus d'art, de mystère et d'attente:
Qu'à son début doit trembler une amante!
Quel embarras suit le don de son cœur!
Et quel tourment si Jason est vainqueur!
L'amant trop jeune est un zéphyr volage;
L'ambition remplit l'été de l'âge;
Lent à répondre à de jeunes ardeurs,
L'automne arrive et n'a que des tiédeurs.
Pour le vieillard, insensé s'il est tendre;
Des feux d'amour il n'a plus que la cendre.
Le temps d'aimer veut la jeune saison;

Qu'eût fait Hébé des caresses d'Eson?
Un choix plus mûr, un goût sage préfère
L'âge des sens quand la raison l'éclaire.

Si vous craignez les renoms éclatans,
Défiez-vous des demi-dieux du tems,
Qui, l'une à l'autre enchaînant vos images,
Vont publier vos crédules hommages;
Qui, décelant leur culte et vos autels,
Ne sont heureux qu'autant qu'on les croit tels.
La Renommée, et ses cent voix perfides,
Sont les échos de leurs crimes rapides:
Tel un éclair qui brille et qui s'enfuit,
Laisse après lui le tonnerre et le bruit.
Fuyez des grands l'appareil infidèle;
L'éclat d'un nom coûta cher à Sémèle.
D'autres sauront, à vos fers attachés,
S'ensevelir dans des plaisirs cachés.
Pour en tracer une image sensible,
L'amour constant est comme un lac paisible,
Profond, égal, toujours beau, toujours clair,
Inaccessible aux tempêtes de l'air;
Qui, sans chercher le tribut d'autres ondes,
Se régénère en ses sources profondes.
L'amour volage est semblable au torrent,
Il tombe, il roule, il fuit en murmurant;
Tari bientôt dans sa course égarée,
Né d'un orage, il en a la durée.
D'un goût naissant défiez-vous toujours;
Belles, veillez au choix de vos amours.

Croyez plutôt ce berger qui soupire,
Qui tremble, hésite à conter son martyre;
Qui d'un regard fait le suprême bien,
Désire tout, prétend peu, n'ose rien;
Qui sur les fleurs fait marcher la constance,
Voit tout en beau, met tout en jouissance;
Dans les revers, armé de plus de feux;
Dans les faveurs, empressé quoiqu'heureux.
Il est encor de ces amans fidèles,
Qui de l'Amour ont les feux, non les ailes;
Qui, dans ce siècle, âge des inconstans,
Gardent les mœurs de l'enfance des tems,
Pour dérober une flamme inconnue,
L'amant d'Io la couvrit d'une nue.
On vit Alphée, au fond de ses roseaux,
Cacher le cours et le lit de ses eaux,
Et s'écoulant dans sa route confuse,
Se perdre au sein de la tendre Aréthuse.
Ces vrais amans n'habitent pas la Cour;
L'ambitieux est-il fait pour l'amour?
Là, sous son dais, la fortune jalouse
Veut tout entier un amant qu'elle épouse;
Là, soupirant moins d'amour que d'ennui,
Séjan vous trompe, et n'adore que lui.

Pour vous lier par des nœuds plus durables,
Cherchez en nous des qualités aimables.
Miris est beau : j'y veux encore un point,
C'est de l'esprit, car les sots n'aiment point.
A-t-il un cœur, ce Narcisse idolâtre,

Cet être oisif, papillon du théâtre,
Qui, sans pudeur, s'assied, lorgne, s'étend,
Bat, chante faux l'air qu'à peine il entend,
Siffle à l'acteur, et sourit à l'actrice,
Va, vient, parcourt degré, loge, coulisse;
Et qui de là, le plus fier des vainqueurs,
Va soupirer chez l'actrice des chœurs?
Peut-il aimer, ce Crésus insipide,
Qui, caressant sa Danaé stupide,
Compte à genoux l'or dont il éblouit?
Eh ! jouit-on sans penser qu'on jouit !
De quelqu'effort que nos sens nous secondent,
Les nuits d'amour d'interrègnes abondent;
L'esprit supplée à des feux languissans,
Et son travail fait le repos des sens.

De nos plaisirs compagnon plus solide,
Le sentiment veut être aussi leur guide;
Mais, secourus par l'esprit et par lui,
Craignez encor de retrouver l'ennui.
Fuyez sur-tout la tendresse bizarre
D'un soupirant pâmé sur sa guitare,
Gravement fou, sottement circonspect,
Qui, promenant l'ennui de son respect,
Dit aux échos les tourmens qu'il essuie,
Dupe et martyr des beautés qu'il ennuie.
Ah ! que plutôt j'élirais à ce prix,
Le plus changeant des enfans de Cypris !
Défiez-vous du mystique langage
Du sot, qui fait de Cupidon un sage;

De l'esprit pur de l'insipide amant,
Près d'une belle assis nonchalamment,
Qui de l'amour, docteur pâle et frivole,
Fait un système, et du lit une école;
Qui, sans chaleur, dit qu'il brûle toujours,
N'admet que l'ame en ses chastes amours,
Qu'un feu subtil, impuissant météore;
Mais qui distingue, argumente, pérore,
De son néant vante en lui les appas,
Et blâme en moi le pouvoir qu'il n'a pas.
Loin, loin de nous la doctrine glacée,
Qui fait l'amour, enfant de la pensée:
L'amour, brûlant, avide, impétueux,
De la nature enfant tumultueux,
Riche en faveurs, prodigue en sacrifices,
Qui naît des sens et croît par les délices.
Qu'il brille encor des feux du sentiment;
Que l'ame ait part à cet embrasement;
Et que l'esprit, épurant la matière,
Aux voluptés prête aussi sa lumière.
Mais, je l'ai dit, c'est un Dieu qui m'instruit:
Otez les sens, tout amour est détruit.
J'entends d'ici prononcer l'anathème,
Et la pudeur frémit de mon système.
On le condamne, on m'accuse; eh! pourquoi?
Si la nature en a fait une loi;
Et si la loi de la sage nature
Veut de ses dons nous combler sans mesure?
Chastes beautés, filles du sentiment,
Si vous aimez sans trouble et sans tourment,

Cette tendresse, égale, confiante,
Sans doute opère une faveur touchante.
Mais ce goût vain, content d'un vain retour,
Cet amour pur, n'est du tout point l'amour:
Ou si votre ame agitée, inquiète,
Sent de l'instinct la piqûre secrète,
Cherche, désire avec un soin jaloux,
Filles des sens, vous brûlez comme nous.
Eh! rendez grâce au Dieu qui vous inspire,
Osez prétendre où la nature aspire.
Qu'un jeune amant, pour plaire à vos regards
Ait le teint, l'âge, et la taille de Mars,
Sans ces attraits qu'à Florence on renomme;
La santé mâle est la beauté de l'homme.
Trouvez pourtant, s'il se peut, réunis,
Les dons d'Alcide et les traits d'Adonis:
S'il faut des deux que votre goût décide,
Vous rougirez, mais vous prendrez Alcide.
Pour ajouter la peinture à ces traits,
D'un paysage égayons nos portraits.

La Cour de Pan vit un jeune Satyre,
Novice encor dans l'amoureux martyre;
De ses ardeurs dévoré nuit et jour,
Impatient des premiers feux d'amour.
Sans trop d'éclat, le demi-Dieu sauvage
Joignait la force à la fleur du bel âge.
D'un front d'audace et d'un œil d'attentat,
Pronostiquant les mœurs de son état;
Il poursuivait Dryades et Napées,

Ou sous l'écorce, ou sous l'onde échappées :
Toutes fuyaient son aspect indécent.
De sa laideur lui-même rougissant,
Il crut un jour corriger la nature,
Et de roseaux se fit une ceinture ;
Mais, quel espoir qu'un Faune se contînt?
Il n'eut roseau ni feuillage qui tînt :
Il ignorait qu'à ses maux plus sensible,
La jeune Églé n'était pas invincible.
Elle le vit, cet objet de terreur,
Et son maintien ne lui fit point horreur.
Elle fuyait ; mais Églé dans sa fuite
Tournait la tête, Eglé fuyait moins vîte.
Lui, plus ardent, pour revoir ses appas,
Ou devançait, ou suivait tous ses pas.
Sans cesse errant où sa fougue l'entraîne,
Au fond d'un bois il trouve une fontaine
Qu'on appelait Fontaine de Beauté.
Toute laideur, sur ce bord enchanté,
Disparaissait : dans sa douleur profonde,
Il veut tenter le miracle de l'onde ;
Il entre, à peine il en touche le bord,
Son pied de Faune y disparaît d'abord ;
Sa jambe après ; l'eau montant à mesure,
De ses genoux passait à sa ceinture :
Ainsi croissait le prodige des eaux.
Un cri sortit tout-à-coup des roseaux :
Demeure, attends, fuis cette onde funeste :
Ah ! garde-toi d'embellir ce qui reste.
Charmant Satyre, hélas ! que deviens-tu?

Naïve Églé, que devient ta vertu?
Elle veut fuir; et sa crainte ingénue
La fait, des eaux, sortir à demi-nue.
De ses conseils Églé reçut le prix
Sur ce bord même, où le Satyre épris
Perdit la fleur qui causait son martyre.
Eh! quel trésor que la fleur d'un Satyre!

Le choix fixé, l'ordre de mes travaux
Porte ma Muse à des efforts nouveaux.
Plus nous marchons, plus l'art est nécessaire.
Le choix est fait, la conquête est à faire.

VARIANTES.

CHANT PREMIER.

Le nouvel ordre établi au commencement de ce Chant, qui est conforme au *Manuscrit de Bernard*, et qui paraît effectivement le plus naturel, prouve suffisamment qu'il n'avait point surveillé les premières Editions, ce qui a déjà été dit dans la Notice.

Parmi les augmentations que l'on trouvera dans ce Poëme, on remarquera, dans le second Chant, la *Description des Amours des Peuples divers* et le *Portrait des Grâces*, morceaux absolument neufs.

PAGE 38, VERS 4:

Désire tout, prétend peu, n'ose rien.

Traduction de ce vers de la Jérusalem délivrée. *Ch. I*[er]*, oct.* 16.

Brama assai, poco spera, nulla chiede.

PAGE 43, VERS 8:

Au lieu de ce vers :

Le choix fixé, l'ordre de mes travaux.

et des vers suivans, ce Chant finissait ainsi dans les éditions faites jusqu'à ce jour :

Que sans emblème un maître plus profond,
Montre au beau sexe à démêler à fond
La laideur mâle et la beauté débile :
Ma plume est chaste et le sexe est habile.

PAGE 43, VERS 11 et dernier :

Au lieu de ce vers :

Le choix est fait, la conquête est à faire.

il faut changer ainsi :

L'objet connu, sa conquête est à faire.

ARGUMENT.

CHANT SECOND.

Apologie du Don de plaire. — Pour être aimé, il faut aimer. — Oser. — Flatter. — Amuser. — Séduire. — Faire des Présens. — Faire connaître les Poètes érotiques. — Cultiver les Muses. — Amours des Peuples divers. — Des Saisons. — Des Heures. — Céder en apparence. — Transition; Préceptes pour les Belles. — Naissance de Vénus. — Portrait des Grâces. — Ariane. — Emploi de l'Art pour conquérir. — Emploi de l'Art pour conserver.

CHANT SECOND.

Des dons du ciel, le plus cher à nos yeux
Est ce rayon de l'essence des Dieux,
Cet ascendant, ce charme inexprimable,
Qui rendit l'homme à ses maîtres semblable;
Ce don de plaire, en nous plus souhaité
Que n'est l'esprit, plus sûr que la beauté.
Sur tous nos traits il imprime ses traces,
Et donne à tout le coloris des grâces;
Séduit sans art, enchaîne sans effort;
De la tendresse est le nœud le plus fort;
C'est une autre ame à nos ressorts unie,
Qui d'un beau tout compose l'harmonie.
Vous, qui portez ce caractère heureux,
Je vous fais rois de l'empire amoureux.

Sans le secours du ténébreux rivage,
Sans talisman, sans philtre, sans breuvage,
Par la Nature et les Grâces formé,
Soyez aimable, et vous serez aimé:
Qui sait aimer est plus aimable encore;
Un cœur sensible est ce qu'un cœur adore.
La fierté rebelle à ce pouvoir,
Paraît souvent trop lente à s'émouvoir;
Amant, supplée au défaut de tes charmes,
Qu'un peu d'audace accompagne tes armes;

Lance tes traits, frappe, sois convaincu
Qu'on peut tout vaincre, et tout sera vaincu.
La plus farouche est souvent la plus tendre;
Telle qui feint et qui languit d'attendre,
D'un feu couvert brûlant au fond du cœur,
Combat d'un air qui demande un vainqueur.
Fières beautés, héroïnes sauvages,
Tendres Agnès, prudes de tous les âges,
Écoutez-moi, cet oracle est certain :
On aime un jour, c'est l'arrêt du Destin.
Usez des fleurs que le printems vous donne;
Un Dieu vengeur vous attend à l'automne,
Et punissant une indocile erreur,
Garde un Atys pour Cybèle en fureur.
Craignez l'Amour, étudiez son heure;
La beauté fuit, le cœur entier demeure,
Sèche, languit, et tout percé de traits,
Est dévoré du serpent des regrets.
Mais nous, chargés des plaisirs du bel âge,
De leurs attraits précipitons l'usage,
Et combattant d'imbécilles efforts,
Par les plaisirs sauvons-les des remords.

Ne prétends pas, toi qui veux les surprendre,
Du même assaut, les forcer à se rendre.
L'âge, l'humeur, la fortune et les rangs
Veulent des traits, des combats différens.
Un jeune objet enchanté de lui-même,
Veut qu'on l'encense encor plus qu'on ne l'aime;
L'amant qui flatte est l'amant couronné;

Avant

Avant l'amour, l'amour-propre était né.
L'ambitieuse enproie à sa manie,
Doit à l'intrigue asservir ton génie.
Fuis le repos, vois les grands, suis la cour,
Et fais servir la fortune à l'amour.
La beauté vaine au luxe s'abandonne,
Et s'attendrit des fêtes qu'on lui donne.
D'Alcibiade imitateur galant,
Charme ses yeux par un luxe opulent;
Commande aux arts, invente, multiplie
Les jeux, la pompe où la fierté s'oublie.

Amans d'éclat, courtisans de renom,
Vous, que décore et produit un beau nom,
D'un air d'audace abordez les cruelles,
D'écrits galans inondez les ruelles;
Amans par faste, et volages par goût,
Vous n'aimez rien quand vous adorez tout.
Maisvous plaisez par le charme suprême
D'un ton, d'un air, d'un ridicule même;
Brillans auteurs des scandales du temps,
Trop dangereux si vous étiez constans.

Toi, qui loin d'eux, dans la route commune,
N'es, comme moi, qu'un soldat de fortune
Sans ces secours, vole au combat, suis-moi,
Et par toi seul, ose suffire à toi.
Pour mieux séduire, apprends à te contraindre;
Les loix d'amour permettent l'arx de feindre.
Amant Prothée, ingénieux flatteur,

Change, au besoin, ton masque séducteur:
Ris, si l'on rit; pleure, si l'on soupire;
Près d'une folle imite son délire;
Pour une Muse, orne ce que tu dis.
Est-on dévot, sois dévot et médis.
Fuis ce qu'on hait, encense ce qu'on loue;
Gai si l'on chante, et dupe si l'on joue.
Au ton d'esprit qui triomphe aujourd'hui;
Sans soin du tien, veille à celui d'autrui.
Au goût régnant, que ton goût se rallie,
Amène un trait, opère une saillie.
Lent à briller, trouve à tout mille appas;
Humble artisan de l'esprit qu'on n'a pas,
Adore tout pour te rendre adorable.
Qu'il est aimé, celui qui rend aimable!

Oh! qu'en amour l'exemple est triomphant,
Pour entraîner un cœur qui se défend!
Aux yeux charmés d'une timide amante,
De nos beautés peins la foule galante;
Porte à l'excès leurs penchans amoureux,
Rends tout amant, tout aimé, tout heureux.
Offre en tous lieux la Circé de Pétrone;
Comme Bussy, peins les mœurs de d'Olonne;
Donneà chacune une intrigue, un amant:
Si le vrai nom t'échappe en ce moment,
Nomme toujours, cite un tel, fais connaître
Celui qui l'est, qui le fut, qui va l'être;
Auteur fécond d'anecdotes d'amours,
Vois tes succès naître de tes discours.

En tout l'exemple est une loi suprême ;
Des feux d'autrui l'on s'embrase soi-même.
Si ta Vénus brûle d'un autre amour,
Diffère, attends pour parler à ton tour ;
Couvre tes soins du bandeau de l'estime,
Deviens l'ami, le confident, l'intime ;
L'amant suivra, favori spectateur,
Et le témoin sera dans peu l'acteur.

Aux petits soins, enfans de la tendresse,
Ajoute encor des dons de toute espèce.
Dans nos cités, le luxe ingénieux
Prête aux amans des secours précieux ;
Dans le hameau, la simple Timarette
N'attend d'Hylas que son chien, sa houlette ;
Mais Danaé veut, pour prendre des fers,
Voir briller l'or de cent bijoux divers.
Pour l'enrichir de fragiles merveilles,
L'art et la mode ont épuisé leurs veilles ;
Et Clinchetet, plus séduisant encor,
Y joint ses dons plus à craindre que l'or.
D'un rien souvent une belle s'enflamme,
Et par les yeux le trait passe dans l'ame.

Qu'elle ait par toi ces écrits séducteurs,
Faits pour l'Amour : l'Amour a ses auteurs,
Agens secrets, dont l'atteinte est certaine ;
Chaulieu, Quinaut, Racine, Lafontaine,
L'amant de Laure, et ces dieux de Paphos,
Anacréon, la Muse de Lesbos ;
Pétrone, Horace ; Ovide enfin, Ovide,

Mon premier maître et mon souverain guide;
L'ardent Catulle, et mon Tibulle aussi:
Le premier voile est par eux éclairci.
On conjecture, on soupçonne, on devine;
Le cœur raisonne, et l'instinct s'achemine:
Tel un brasier, d'obstacles entouré,
Dort sous la cendre, et languit ignoré;
Qu'un vent léger l'agite de son aile,
La poudre vole, et la flamme étincelle.

Les chastes Sœurs servent aussi l'Amour;
Si le talent vous conduit à leur cour,
En madrigaux composez vos fleurettes,
Et modulez des concerts d'amourettes;
Mais n'allez pas, Castillan ténébreux,
D'une Isabelle esclave langoureux,
Sous un balcon, fatiguant des cruelles,
Chanter, gémir, et vous battre pour elles;
D'autres climats, d'autres scènes d'amour.
Par cent beautés caressé tour-à-tour,
L'Asiatique en proie à la mollesse,
Dans les excès consume sa jeunesse.
L'enfant du Nord, loin de ces voluptés,
Suit par instinct des plaisirs peu goûtés;
Il boit, il chasse, et, l'ame appesantie,
Comme Aquilon, brusque son Orithie.
L'Ausonien, enflammé de désir,
Dévot, profane, amant de tout plaisir,
Enfle un sonnet de tendres hyperboles;
Mais le tyran enchaîne ses idoles.

Ce peuple fier, né pour la liberté,
L'Anglais gémit, captif de la beauté;
Immole tout à son ardeur extrême,
Sent comme il pense, et plein de ce qu'il aime,
Sombre, inquiet, trop sensible aux rigueurs,
Donne à l'amour ses tragiques langueurs.
L'amant français, d'une main plus heureuse,
Sème de fleurs sa carrière amoureuse;
Léger, brillant, plein de grâce et de feu,
On le verra, dans son rapide jeu,
Changer d'objets, prodiguer ses tendresses,
Mourir d'amour aux pieds de dix maîtresses;
On le verra, souple, enjoué, badin,
L'œil enflammé, le champagne à la main,
Par un couplet agaçant une belle,
Chanter gaiement son martyre pour elle.
Chez nous l'amour jouit du plus doux sort;
On aime, on brûle, on expire et l'on dort.

Il est des temps où la nature amante
Inspire à tous sa chaleur renaissante.
Soupire alors; l'Amour, ainsi que Mars,
A des saisons pour tenter ses hasards.
Lorsque Zéphire a déployé ses ailes,
Qu'il rend à tout ses parures nouvelles,
L'émail aux prés, la verdure aux coteaux,
Le calme à l'onde et l'ame aux végétaux;
Quand tout s'anime à ses douces haleines,
Vénus entière, habitant dans nos veines,
Répand ses feux qu'on n'y peut contenir:

Quand tout renaît, tout renaît pour s'unir.
C'est l'heureux temps des conquêtes rapides;
C'est la moisson du myrte des Alcides.
Comme les fleurs l'ame s'épanouit;
On voit, on aime, on plaît et l'on jouit.
Gazon, berceau, trône et lit de verdure,
Sont à l'Amour offerts par la Nature.

Toi, qui n'as pu, de Delphire amoureux,
De ses faveurs trouver l'instant heureux,
Viens t'égarer au fond de ce bocage;
Ces bois sont faits pour la pudeur sauvage.
Là, par degrés, dévoile tes amours;
Flatte Delphire en l'égarant toujours;
Vante tes feux, et sur-tout ta constance;
Parle à ses sens : si son ame balance,
Le lieu, l'instant, l'ombre de ce séjour,
Cette horreur même encourage l'amour.
De ce gazon la fraîcheur vous attire;
J'y vois la place où va tomber Delphire.
Achève, éprouve un instant de courroux,
Meurs à ses pieds, embrasse ses genoux,
Baigne de pleurs cette main qu'elle oublie;
Elle rougit, c'est sa fierté qui plie;
Elle se tait, l'amour parle, crois-moi,
Presse, ose tout, et Delphire est à toi.

Quand les frimats du Sagittaire humide
Glacent aux champs la Dryade timide;
Lorsque Borée, à son triste retour,

Rend aux cités les belles et l'Amour,
Par d'autres soins poursuis d'autres conquêtes :
C'étaient des jeux, ce sont ici des fêtes.
Vole au théâtre, aux cercles, aux festins;
L'amour au bal a des succès certains;
L'éclat du lieu, le tumulte, la danse;
L'œil du désir, la voix de la licence,
L'impunité du masque officieux,
Tout y fait naître un feu séditieux.
Ecoute, et parle un jargon téméraire;
Tout dire est l'art qui conduit à tout faire.

C'est au matin, qu'un amant plus heureux,
Saisit l'instant d'un réveil amoureux.
Arrive; on sonne, on entre chez Aglaure;
De ses rideaux mille Amours vont éclore.
Elle est sans art, sans apprêts, sans atour,
Ce que l'Aurore est au berceau du jour.
A sa toilette où siége la mollesse,
La Mode active autour d'elle s'empresse;
Le goût conseille, et l'esprit se confond
A méditer un frivole profond.
Les petits Soins apportent sur leurs ailes
Ces riens galans, les trésors de nos belles.
Flore et Plutus mêlent élégamment
L'éclat des fleurs au feu du diamant,
Ornant tous deux, par un lent artifice,
De ses cheveux le moderne édifice.
A cet autel, paré de tant d'appas,
Quelque Nérine aura conduit tes pas.

A ton idole adresse ton hommage,
Quand sa beauté sourit à son image;
Lorsqu'un miroir, confident et flatteur,
Lui réfléchit un charme adulateur.
C'est le vrai temps où l'ame des coquettes
Suce le miel du jargon des fleurettes.
D'un jeune objet conçois-tu les plaisirs,
De s'enflammer, d'exciter tes désirs,
D'être adoré, de s'adorer lui-même,
Et d'embellir aux yeux de ce qu'il aime?
Nérine encor, car Nérine peut tout,
En ta faveur décidera son goût;
Livre à ses soins le billet le plus tendre:
On peut tout lire, on ne peut tout entendre.

Pénètre encore aux toilettes du soir;
La nuit amène et l'audace et l'espoir.
Du négligé la piquante parure
Ne laisse encor qu'un voile à la nature:
Le soin de l'art est d'en affecter moins.
Tu peux tout voir, sans jaloux, sans témoins;
Un feint désordre, un hasard fait paraître
Un bras tout nu, un sein qui voudrait l'être.
C'est un genou balancé mollement,
C'est la langueur d'un tendre mouvement,
Et l'embarras d'une paupière errante,
Dernier signal de la fierté mourante.
Ton heure sonne, attaque en leur séjour
Ces deux captifs que te livre l'amour;
Surprends, désarme une pudeur rebelle;

Qui risque tout, obtient tout d'une belle.
Fanny s'épuise en combats superflus,
Et ce combat n'est qu'un plaisir de plus.

Modère ailleurs cette ardeur pétulante,
Un autre exige une attaque plus lente.
Du romanesque entêté follement,
Le cœur en fait son premier aliment.
Un jeune objet, le plus vif, le plus tendre,
Compte toujours brûler et se défendre;
Céder à l'ame et résister aux sens.
Feins d'adopter ses projets innocens;
Pur Céladon, adore sa chimère;
Traite d'horreur une chaîne vulgaire,
D'ignobles feux, de terrestres plaisirs :
Va, laisse agir l'aiguillon des désirs;
L'ame, bientôt à leur fougue livrée,
Te répondra des sens de ton Astrée;
Le vrai triomphe, et telle, en déclamant
Contre l'amour, tombe aux bras de l'amant.

Mais tout-à-coup quelle foule attentive
Prête à mes chants une oreille captive!
Que de beautés, disciples de l'Amour,
Ont émaillé les gazons d'alentour!
Pour leur dicter ses leçons immortelles,
L'Amour m'élève un trône au milieu d'elles:
Dieux! sans brûler, peut-on voir tant d'appas!
Mais qui te voit, Daphné, ne les craint pas.

Vous, qui sortez de l'âge le plus tendre,

Belles sans art, gardez-vous bien d'en prendre.
Tout plaît en vous sans art et sans apprêt;
Un défaut même est souvent un attrait.
Sur la beauté vous l'emportez encore,
Divines sœurs, ô Grâces que j'adore!
La beauté frappe, et vous attendrissez;
On l'aime un jour, jamais vous ne lassez.

Lorsque Cœlus, père de Cythérée,
La vit sortir de sa conque azurée,
A la beauté l'univers applaudit.
Pluton parut, Jupiter descendit.
Thétis, Nérée, et le peuple de l'onde,
Tout reconnut la Maîtresse du monde.
Sur le rivage, accourus pour la voir,
Les Dieux des bois célébraient son pouvoir;
Et des ruisseaux les tendres souveraines
Mêlaient leurs chants aux concerts des Sirènes.
A tant d'appas un seul manquait encor:
Du haut des cieux, Mercure prit l'essor,
Fendit les airs, et fit voir sur ses traces
Trois Déités, qu'on appela les Grâces.
Une ceinture éclatait dans leurs mains;
Ce don des cieux, ce charme des humains,
Arma Vénus du sceau de sa puissance;
Vénus sourit, et l'Amour prit naissance.
Un feu vainqueur embrasa l'univers,
Le Styx, l'Olympe, et la terre et les mers;
Thétis brûla pour l'Océan avide;
Triton suivit l'ardente Néréide.

Là, Palémon, enflammé sous les eaux,
Pressa Doris sur un lit de roseaux.
Ici, Junon, l'exemple des Déesses,
Tint Jupiter pâmé dans ses caresses.
Diane même, au fond de ses forêts,
Dut à l'Amour certains plaisirs secrets.
Le Dieu du fleuve au lit de sa Naïade,
Faune, Egipan, et Satyre et Dryade,
Tout éprouvant le charme de ce jour,
Par l'Amour même on célébra l'Amour.

Tel fut l'attrait des Grâces immortelles :
Tout s'embellit, tout s'enflamme par elles.
L'une éclatante, et noble sans fierté,
A du maintien la douce majesté ;
L'autre sensible, ingénue et touchante,
De la pudeur est la grâce piquante.
Leur jeune sœur préside à la gaieté,
Avec les jeux folâtre en liberté,
D'un pied léger danse avec la jeunesse :
Son enjouement prépare à la tendresse,
Bannit la crainte, inspire le désir,
Et peint les traits des couleurs du plaisir.
Né pour les ris, l'Amour enfant préfère
La jeune sœur, sa compagne ordinaire :
L'Amour enfant connaît aussi les pleurs ;
Quel charme il prête à de tendres douleurs !

Par un perfide Ariane abusée,
Sur un rocher pleure l'ingrat Thésée.

Un Dieu paraît ; mille Amours sur son char,
En font jaillir des ruisseaux de nectar.
Près d'Ariane, il arrête sa course ;
Il voit ses pleurs, il en tarit la source ;
Plaint et console une amante aux abois,
Et dans ses bras la venge mille fois.
Ainsi Bacchus, l'ennemi des alarmes,
Le Dieu des ris fut vaincu par des larmes.

Trop tôt peut-être, écoutant un vainqueur,
La sœur de Phèdre abandonna son cœur.
Voilez un tems le secret de vos ames :
L'impatience attisera nos flammes.
Que les refus, plus piquans que les dons,
Rendent plus chers les tendres abandons.
Cédez toujours, mais jamais sans défense :
En vous hâtant faites qu'on vous devance ;
Retenez bien sur-tout cet heureux mot,
Ce doux *nenni* qui plaît tant à Marot.

O vous, en qui les insultes de l'âge,
Ont de mon art exigé plus d'usage ;
Vous, qui brûlez dans l'été de vos jours,
Parez l'autel qu'encensent les Amours.
Dérobez-nous, sous des ombres discrètes,
L'intérieur des premières toilettes.
Des soins prudens, réparateurs secrets,
L'œil du matin verra seul les apprêts.
Que la parure, habile enchanteresse,
Sous ce qui plaît, dérobe ce qui blesse.

Qu'un voile, au sein prudemment arrêté,
Offre un Amour, de son frère écarté.
L'art des atours compose en apparence
Un port brillant dans sa juste élégance:
Il donne, il cache, il place l'embonpoint,
En modelant les formes qu'on n'a point.
Voyez l'iris qui colore un nuage:
Usez ainsi, mais tempérez l'usage,
D'un incarnat à Cythère apprêté,
Ame du teint, pastel de la beauté.
Dans une glace, école du sourire,
De vos attraits rétablissez l'empire;
Et maintenez ce printems éternel,
Dont le prestige est un charme réel.

Lorsqu'on a fait la conquête d'une ame,
Enseignons l'art d'entretenir sa flamme.
L'amour content, fatigué d'être heureux,
Pour trop brûler n'a bientôt plus de feux.
Suivez de l'œil ces tendres hirondelles
Qui fendaient l'air en se touchant les ailes;
Des deux oiseaux, partis du même essor,
L'un est tombé, quand l'autre vole encor.
Peuple amoureux, peux-tu cesser de l'être?
Eveille-toi, c'est la voix de ton maître:
Fuis les dangers qui t'attendent au port;
Le calme arrive, et le nocher s'endort.
Troublons les airs, suscitons des obstacles;
Par eux l'Amour opère ses miracles.
Heureux qui craint les soupçons d'un époux,

Les yeux d'un père, et les pas d'un jaloux!
L'amant aimé, qu'irrite la contrainte,
Jouit sans goût s'il possède sans crainte;
Et le stylet, l'escalade et la nuit
Prêtent un charme au péril qui les suit.
L'Envie, Argus, et Junon irritée,
Rendent plus belle Io persécutée.
Le tête-à-tête, au début si charmant,
Passe à la fin du délice au tourment.
On s'est tout dit, et l'amante s'accuse
Près de l'amant, bégayant une excuse.
D'un peu d'absence inquiétez l'amour,
Et vendez-lui le plaisir du retour.
Craignez des nuits la longueur redoutable;
Il n'est qu'un temps pour la trouver aimable.
Quand du plaisir le trait est émoussé,
Plus d'un athlète, avant l'aube glacé,
Attend le jour, se morfond et se gêne:
Il faut un Dieu pour une nuit d'Alcmène.

Par un utile et dangereux secours,
La jalousie aide encor les Amours;
Mais n'aimons pas comme on dit qu'on déteste.
Loin de nos cœurs cette rage funeste,
Qui, n'écoutant qu'un soupçon orageux,
Se plaint des ris, s'effarouche des jeux.
Le nom d'amour est du fiel dans sa bouche;
Sa main flétrit les roses qu'elle touche;
Tout l'empoisonne, et, malgré sa noirceur,
Du tendre amour elle se dit la sœur.

Ah ! connaissez une autre jalousie,
D'amour, d'espoir et de crainte saisie ;
Qui, retenant le cri de ses douleurs,
Pleure un ingrat, et dévore ses pleurs.
Sans invoquer Médée et sa magie,
Sa douce voix soupire une élégie.
Le prompt oubli succède à son erreur ;
Tendre à l'excès, elle aime avec fureur,
Soupçonne, hésite, accuse, mais pardonne,
Et rend heureux Pâris aux pieds d'Œnone.
Telle n'est point la tempête des airs,
Lorsque Junon, parcourant l'univers,
Met tout en feu pour un époux volage :
Mais telle Iris, au sortir de l'orage,
Perce la nue humide de ses pleurs,
Revoit son astre, et reprend ses couleurs.

Souvent l'humeur d'une maîtresse altière,
Fait d'un reproche une rupture entière.
Je n'ose ainsi prescrire à deux amans,
L'art dangereux des raccommodemens.
Pour ranimer un feu que le tems glace,
Paraissez craindre un sort qui vous menace.
Le sentiment faible, éteint à moitié,
Renaît bien vîte aux pleurs de la pitié.
Je le redis enfin : que le mystère
Soit à l'amour un rempart salutaire ;
J'y vois ce Dieu, vainqueur de tout effort
S'il s'y retranche, et vaincu s'il en sort.
Qu'à pas couverts le silence vous guide ;

Au bout du monde est le palais d'Armide;
Et quand l'Amour est aux bras de Psyché,
C'est un désert où l'Amour est caché.

Tel est, Daphné, l'encens que je t'adresse;
Je dis mon culte, et voile ma déesse.
Sous un nom feint, le tien est adoré,
Et de nos feux l'asile est ignoré.
Pour y tracer la volupté suprême,
Je te peindrai, toi, la volupté même.
Accourez tous, amans faits pour m'ouïr;
J'ouvre les cieux, et j'enseigne à jouir.

VARIANTES.

VARIANTES.

CHANT SECOND.

PAGE 51, VERS 19:

Et Clinchetet plus séduisant encor.

Et sous un piége éclatant et nouveau,
Ont de Clinchetet égayé le pinceau.

PAGE 52, VERS 5:

Le cœur raisonne, et l'instinct s'achemine.

Le rameau d'or est enfin découvert:
Ainsi, le feu qui de cendre est couvert,
Impatient sous le poids qui l'opprime,
Cherche au dehors un souffle qui l'anime.

PAGE 54, VERS 13:

Flatte Delphire en l'égarant toujours.

Elle t'évite, et pourtant se hasarde:
Fuis, mais reviens; fuis encor, mais regarde.
Suis, ne crains rien; cette ombre, ce séjour

PAGE 59, VERS 12:

Tout s'embellit, tout s'enflamme par elles.

Vous que j'enseigne, enchantez-nous par elles;
Associez à leur accord charmant,
Les jeux badins, le folâtre enjouement,
Le rire aimable, ami de la jeunesse;

Né de la joie, il la produit sans cesse,
Flatte l'espoir, inspire le désir,
Et peint les traits des couleurs du plaisir:
Plus enchanteur, plus éloquent, plus tendre
D'un autre charme on connaît tout le prix;
Il est des pleurs plus touchans que les ris.

Par un perfide Ariane abusée,
Armait les Dieux contre l'ingrat Thésée,
Et l'œil mourant, le sein baigné de pleurs,
Sur un rocher leur contait ses douleurs.
Un Dieu paraît, les ris et la jeunesse
Font retentir mille chants d'allégresse;
Et les Amours, se jouant à son char,
En font jaillir. . . . .

PAGE 60, VERS 18:

Ce doux nenni *qui plaît tant à Marot.*

Marot pouvant être moins connu des étrangers que des Français, on a cru bien faire de placer ici ses Vers que Bernard avait en vue.

Un doux *nenni*, avec un doux sourire,
Est tant honnête ! il vous le faut apprendre.
Quant est d'oui, si veniez à le dire,
D'avoir trop dit, je voudrais vous reprendre:
Non que je sois ennuyé d'entreprendre
D'avoir le fruit dont le désir me point;
Mais je voudrais qu'en me le laissant prendre,
Vous me disiez: Non, vous ne l'aurez point.

PAGE 60, VERS 21:

Vous, qui brûlez dans l'été de vos jours.

Parez l'autel où doit brûler l'encens ;
Touchez le cœur, mais attachez les sens.

PAGE 61, VERS 16:

Enseignons l'art d'entretenir sa flamme.

L'art plus savant est de nourrir sa flamme.
Je sais qu'Amour, en ses jeux inconstans,
Est, pour s'enfuir, ailé comme le tems :
Même à jouir s'use la jouissance.
De deux amans, l'un, plutôt en balance,
Perd l'équilibre, et lassé d'être heureux,
Pour trop brûler. . . . .

NOTA. Ces vers, *cartonnés par Bernard*, rappellent ce passage des *Lettres sur l'Imagination*, par M. *Meister*. « N'avez-vous pas aussi remarqué que, dans les liaisons de sentiment les plus intimes, il n'y avait jamais autant d'amour, autant d'abandon, autant de désir d'un côté que de l'autre ? Si vous avez eu le loisir de vous observer vous-même, n'avez-vous pas encore remarqué que ce n'était pas dans les momens où votre maîtresse et vous paraissiez partager le plus également le même désir, que vous vous êtes trouvé le plus sublime et le plus heureux » ?

ARGUMENT.

CHANT TROISIEME.

Apologie des Sens nés de la Volupté. — De l'Art de jouir. — Transition. — Tableaux. — Aglaé et le Faune. — La Bacchante. — Olimpe. — Temple de la Jouissance. — Agis et Zélide. — Épilogue.

CHANT TROISIÈME.

VÉNUS, ô toi, déesse d'Épicure !
Ame de tout, qui remplis la nature,
Qui, mariant tant d'atomes divers,
D'un nœud durable enchaînes l'univers ;
C'est toi qui vis dans tout ce qui respire,
Mais c'est dans l'homme où siége ton empire.
Tu descendis au terrestre séjour,
Pour l'animer du sympathique amour.
Il est des sens émanés de ta flamme,
Trésors de l'homme, organes de son ame ;
De sa jeunesse aimables enchanteurs,
Et de l'amour rapides inventeurs.

Ces Rois de l'homme en ont un qui les guide,
Et, sur eux tous, c'est l'instinct qui préside.
Sœur de l'instinct, la curiosité,
Devant ses pas fit briller sa clarté,
Leva son voile entr'ouvert à mesure,
Guida ses pas tournés vers la nature,
Et par degrés ménageant ses désirs,
Pour tous les sens trouva tous les plaisirs.
Pour ces plaisirs qu'on blâme et qu'on adore,
L'antique erreur a condamné Pandore,
Lorsqu'apportant le bonheur en son sein,
Des passions elle enfanta l'essaim.

L'homme, avant elle, et sans ame et sans force,
D'aucun penchant ne connaissait l'amorce.
Séché d'ennuis, de langueurs consumé,
Obscur, rampant, vivait inanimé,
Réduit, sans voir, sans jouir, sans connaître,
Au froid plaisir de végéter et d'être:
Par ses trésors que le ciel dispensa,
L'homme eut une ame, il sentit et pensa.

Mais c'est l'amour, source heureuse et féconde,
Qui de ses dons fut le plus cher au monde.
S'il eut alors des succès éclatans,
Si l'art d'aimer fut le même en tout tems,
L'art de jouir augmenta d'âge en âge.
Le goût, les mœurs, la culture, l'usage,
A ses plaisirs prêtèrent mille attraits;
A Suse, à Rome, on sentit ses progrès:
Quel fut l'amour de Tarquin, de Clélie,
Près d'une nuit d'Octave et de Julie!

Toujours utile aux plaisirs amoureux,
Le luxe a fait le siècle des heureux.
La terre entière, aujourd'hui sa patrie,
A mis son sceptre aux mains de l'industrie.
Dieu des talens, du travail et des arts,
Tout vit par lui, tout brille à ses regards.
Mille vaisseaux élancés des deux mondes,
Sont ses autels qui flottent sur les ondes,
Pour apporter, plus prompts que les désirs,
D'un pôle à l'autre, un tribut aux plaisirs.

Il est le Dieu des fêtes d'Idalie :
Avec l'Amour ce Dieu charmant s'allie,
Dore ses traits, prépare son encens;
Dans une fête il réveille les sens;
Sur des coussins il endort la mollesse;
Son opulence invite à la tendresse;
Ses dons vainqueurs soumettent la fierté,
Et sa richesse embellit la beauté.

Sans lui pourtant, riche assez de lui-même,
L'amant heureux jouit de ce qu'il aime,
Et j'établis, dans nos tendres désirs,
Le sentiment, base de tous plaisirs.
La volupté, profonde, inaltérable,
Dans l'ame seule a sa source durable.
L'ame, écartant le terrestre bandeau,
De Prométhée allume le flambeau,
Nous ouvre enfin cette route embrasée,
Par où l'Amour même a son Élysée.

C'était ainsi qu'aux deux tiers de mon cours,
J'allais atteindre au but de mes discours.
Ma voix dictait ces maximes connues,
Quand tout-à-coup, fendant le sein des nues,
L'Amour lui-même a suspendu mes sons :
Cesse, a-t-il dit, de trop vagues leçons;
A mes plaisirs prête un autre langage;
Fuis le précepte, enseigne par image :
Monte, et suis-moi. Son char étincelant
M'a fait voler par un sentier brûlant.

J'ai vu Paphos, Amathonte, Cythère :
Je l'ai suivi dans l'île du mystère.
Viens, m'a-t-il dit; entends ici ma voix.
Ecoute, écris, et peins ce que tu vois;
Je cède, Amour, au trait dont tu m'emflammes;
Guide ma voix, Dieu des sens et des ames :
Je chanterai ces rivages charmans,
Ton Élysée et le ciel des amans.

Dans le séjour d'une éternelle aurore,
Les soins de l'art, les prodiges de Flore,
Ont embelli ces jardins enchantés,
Asile heureux des tendres voluptés.
Dans chaque objet, l'expressive nature
De l'union rend la vive peinture.
Des bois profonds, des portiques ouverts,
Les chants d'amour de mille oiseaux divers,
L'onde et ses jeux, la fraîcheur et l'ombrage,
De la mollesse offrent par-tout l'image,
Et font sentir, aux sujets de l'Amour,
L'esprit de feu qui règne en ce séjour.
Là, figurés par des marbres fidèles,
Les Dieux amans sont offerts pour modèles.
Sous mille aspects leurs couples amoureux,
De la tendresse expriment tous les jeux.
J'y vois Léda sous un cygne étendue,
Neptune au sein d'Amymome éperdue,
Vénus aux bras d'Adonis enchanté.
Tout est modèle, et pour être imité,
Fait une loi : tout amant qu'il excite,

Voit et jouit, plein du Dieu qu'il imite,
Et l'on entend, dans les bois d'alentour,
La voix mourante ou le cri de l'Amour ;
Et l'on entend ces concerts qui raisonnent :
Hymne aux plaisirs, gloire aux Dieux qui les donnent !
Suivons des loix dont l'empire est si doux,
Adorons-les ces Dieux faits comme nous.

Viens, dit l'Amour, parcourons ces ombrages ;
Vois du plaisir les mobiles images
Te retracer les plus rians tableaux,
Au fond des bois, sur les prés, dans les eaux.
Par-tout ici le Dieu de la tendresse,
Renouvelé, multiplié sans cesse,
Se reproduit sous les formes qu'il prend,
Toujours le même et toujours différent.
Loin de ses sœurs, une Grâce timide
Suit dans les bois un Faune qui la guide :
Tendre et farouche, elle veut et défend,
Contient le Faune à demi-triomphant.
Sûr de l'attaque, il permet la défense ;
Pour mieux jouir, suspend la jouissance,
Prépare, amène, augmente le désir
Par ces baisers, précurseurs du plaisir.
Vainqueur soudain de l'effort qu'elle oppose,
Il ose tout, et peut tout ce qu'il ose.
O changement ! ô puissance d'amour !
C'est Aglaé qui, brûlant à son tour,
Ne rougit plus de parler et d'entendre,
S'émeut, arrive au transport le plus tendre ;

Connaît l'Amour, et pardonne à l'amant.
Le possesseur, maître encor du moment,
Nourrit un feu qui se consume en elle :
Écho répond aux soupirs de la belle ;
Sa voix se perd, celle d'Écho s'enfuit,
Et le silence en dit plus que le bruit.

Ces sombres lieux, dit le Dieu du mystère,
Marquent la loi que j'impose à Cythère.
L'amant heureux qui veut l'être long-tems,
Fuit du soleil les rayons éclatans.
Dans un jour doux, ni trop vif, ni trop sombre,
La nudité veut les gazes de l'ombre ;
L'œil qui voit moins, en croit voir plus d'attraits;
La beauté même a toujours ses secrets.
Du Dieu du jour Vénus fut adorée,
Mais trop d'éclat effraya Cythérée ;
Et la Déesse, évitant ses regards,
Pour se cacher, prit les tentes de Mars.
Couple amoureux, par cette loi prudente,
Le péril cesse, et le plaisir augmente.
Redoutez donc le coup-d'œil hasardeux
D'un examen fatal à tous les deux.

D'un autre Amour, dit mon fidèle guide,
Sur ce gazon, vois le succès rapide.
Près d'un autel, sous ces pampres divins,
Tu vois danser Ménades et Sylvains.
Aux yeux de tous, une folle Bacchante
Paraît en l'air aux bras d'un Corybante ;

De ses amours, par un effort nouveau,
L'amant Alcide enlève le fardeau;
Et comme un chêne, affermi sur la terre,
Prête ses flancs au lierre qui le serre.
Impatiente, elle ordonne, elle attend,
Et veut l'excès du plaisir d'un instant.
Sa voix l'excite, et sa main chancelante
Presse un raisin sur la bouche brûlante
Du fol amant qu'elle embrase à son tour.
Bacchus reçoit les victimes d'amour,
Et la Thyade, à tous ses Dieux fidelle,
Chante Evohé, danse, boit et chancelle;
Peint son ivresse aux pas qu'elle décrit,
Et tombe aux pieds de Silène qui rit.

Je l'avouerai, ce bachique mystère
Blesse mes yeux, et déplaît à ma mère.
Mais, dit l'Amour, dans ces jeux que tu vois,
Souvent la coupe est utile au carquois.
Pour prix d'un bien qui sert à la tendresse,
Ma loi pardonne à Bacchus son ivresse.
J'accuse en vous, possesseurs trop heureux,
Le fol excès du tribut amoureux.
Un Salamandre, en ses premiers vertiges,
Tombe énervé pour compter ses prodiges.
Un sage athlète, au combat plus certain,
Retrouve au soir les forces du matin.
Silène a bu, mais la soif qui lui reste
Surnage encor sur sa coupe céleste.
Aimons ainsi; l'Amour doit avec soin

Laisser grossir le torrent du besoin.
Que le vainqueur, dans les courses d'Elide,
Arrive au but du pas le plus rapide ;
L'amant heureux au tournois de Cypris,
Lent à la course, y remporte le prix.
Avec Psyché, c'est vous que je préfère,
Jeux suspendus, plaisirs que je diffère ;
Volupté lente, où, fixant ses désirs,
L'ame s'écoute, en comptant ses plaisirs.

Qu'un calme utile au délire succède ;
Que la folie occupe l'intermède :
Mille baisers, donnés, pris et rendus,
Cent petits noms, sans ordre confondus ;
Sermens, soupirs, jusqu'au silence même,
Tout est divin aux bras de ce qu'on aime.
Rappelez-vous, par des récits charmans,
De vos amours l'attente et les tourmens,
Les premiers jeux d'une pudeur timide,
Et cette nuit où l'on fut un Alcide.
Un mot, un geste, un caprice, un désir,
Change soudain l'attaque du plaisir.
On veut, on tente une attaque nouvelle :
Tel Phidias ajustait son modèle.

Prépare-toi, me dit encor l'Amour,
Aux voluptés d'un plus riant séjour ;
Vois ce ruisseau, vois ce bois solitaire :
Là, sont les bains consacrés à ma mère.
L'amant qui touche à ces magiques eaux,

Sent naître en lui des feux toujours nouveaux.
Près de ce bord, tapissé de verdure,
Sur un fond pur coule une onde aussi pure.
C'est là qu'Olimpe a suivi son amant;
L'aspect du lieu, le danger du moment,
Ont arrêté la bergère craintive :
Iphis l'atteint au penchant de la rive,
L'invite au bain, l'exhorte à détacher
Ses vêtemens qu'il tente d'arracher.
Un jeu folâtre ou desserre, ou renoue
Ces vains atours dont le zéphyr se joue.
Sur le gazon les voiles sont épars,
Entr'elle et lui plus d'obstacle aux regards
Qu'une main seule, à la pudeur fidelle.
Olimpe est nue, Iphis est nu comme elle.
Elle en rougit, elle fuit de ses bras,
Et fait de l'onde un voile à ses appas;
Il suit, l'atteint, et l'onde transparente
Reçoit Iphis aux bras de son amante.
Tous deux unis, sur le sable étendus,
Le flot pressé ne les sépare plus.
Sous les efforts de l'amant qui surnage,
L'eau qui s'agite inonde son rivage,
Et loin de nuire à leurs sens alarmés,
Produit les feux dont ils sont consumés.
Telle n'est point, avec sa cour austère,
Diane au bain, tristement solitaire :
Mais telle on voit la source de ces eaux,
Où Salmacis brûlait dans ses roseaux,
Lorsqu'en ses bras la jeune enchanteresse

D'Hermaphrodite excita la tendresse ;
Lorsque tous deux, enivrés, éperdus,
L'amour unit leurs sexes confondus.

Du Dieu des sens je reconnais l'empire,
Dis-je à l'Amour ; oui, c'est là ton délire.
Mais, Dieu charmant, source de tout plaisir,
Je désirais (pardonne à ce désir)
Trouver ici la naïve peinture
D'un autre Amour, enfant de la nature,
Qui, par degrés pénétrant tes secrets,
De tes faveurs sentît mieux les progrès ;
Et qui, brûlant de ta plus pure flamme,
Dût son bonheur aux voluptés de l'ame.

L'objet me rit, il manque à tes tableaux,
Me dit le Dieu ; prends ces crayons nouveaux,
Marque les traits d'une touche plus tendre ;
Viens, vois le temple où mes pas vont se rendre.
Fille du Ciel, compagne de l'Amour,
La jouissance habite en ce séjour.
Descends, pénètre au fond du sanctuaire ;
Ma voix te guide, et mon flambeau t'éclaire.
Sur l'édifice, enfant de tous les arts,
Le front du dôme offrit à mes regards
Ces mots divers, gravés pour tous les âges :
Jouir est tout, les heureux sont les sages.
J'entre, et je vois l'Olympe des Amours ;
La déité sans voile, sans atours,
Dans les parfums s'endort et se réveille,

Aux sons flatteurs qui charment son oreille.
De son pouvoir le trône solennel
Est une alcove, un lit est son autel.
Près d'elle assis, dans son apothéose,
Est le Bonheur, le front paré de rose:
L'Espoir brillant, de faveurs entouré,
La Pamoison, l'œil au ciel égaré,
Le jeune Audace et la Langueur mourante,
Des doux Baisers la foule renaissante,
La Rapt vainqueur, l'Attentat libertin,
Le Dieu charmant des songes du matin,
Voilà sa cour. La jeune souveraine,
D'un holocauste, à toute heure certaine,
Voit jour et nuit, sur des cœurs palpitans,
Sacrifier des prêtres de vingt ans;
Et tour-à-tour, dans ces jeux qu'elle anime,
Elle sourit au cri d'une victime.
Plus loin, mes yeux, par un charme attirés,
Virent encor des groupes séparés:
C'était le Dieu qui préside au mystère,
Qui sait aimer, triompher et se taire;
C'était l'Esprit, ce durable enchanteur,
Et le Respect, plus sûr adorateur;
Le Sentiment s'appuyait sur l'Estime;
Et toi par qui le plaisir se ranime,
Tendre Pudeur, tu parais cette cour.
Je te voyois écartant un Amour
Qui dénouait ton écharpe légère.
Je te cherchais, fugitive, étrangère,
Constance; hélas! un caprice des Dieux,

Pour nous punir, t'exila de ces lieux.

Mais quels apprêts! quelle pompe nouvelle!
C'est, dit l'Amour, ma fête la plus belle:
Tout se prépare au sacrifice heureux
De deux amans liés des premiers nœuds.
Zélide, Agis, partis de Mitylène,
Ont, dès l'enfance, osé porter ma chaîne.
A ses amours par son père enlevé,
Dans cet asile Agis s'était sauvé.
Errant pour lui de rivage en rivage,
Enfin Zélide a fait ici naufrage.
Je préparais ce fortuné moment.
Peins-toi Zélide aux bras de son amant;
Elle y retrouve et sa vie et sa flamme;
Elle y jouit, jouissance de l'ame,
De ce bonheur si confus, mais si doux,
Qui les annonce et les surpasse tous.
L'amant heureux partage cette ivresse;
Possède, embrasse, adore sa maîtresse.
Des feux plus vifs, des désirs plus pressans
Voudraient percer le mystère des sens;
Stérile épreuve où se perd l'innocence;
Leurs faibles jeux sont les jeux de l'enfance.
Il cherche en vain, maître de tant d'appas,
Dans son trésor un trésor qu'il n'a pas.
Le bois sacré, qui pare ce rivage,
Les a trois nuits couverts de son ombrage.
Unis sans l'être, ils s'embrasent tous deux.
Je meurs, Zélide, appaise donc mes feux,

Dit-il.

Dit-il. En vain il l'excite, il la presse ;
Elle rougit, soupire et le caresse.
Troublés, confus, leurs sens embarrassés,
En leur parlant, ne parlent point assez.
Enfin, sur eux ma vertu va descendre ;
Tu vas jouir d'un spectacle si tendre ;
Le prix d'amour en ces lieux les attend,
Et la déesse en a marqué l'instant.

Aux yeux charmés de sa cour immortelle,
Le couple heureux fut conduit devant elle.
L'adolescence, aux brillantes couleurs,
Aux longs cheveux, semait leurs pas de fleurs.
Zélide, au temple, apportait pour offrande
Une colombe, Agis une guirlande.
Zélide encor n'osait lever les yeux ;
Lui, tout-à-coup, comme inspiré des Dieux :
Entends, dit-il, en montrant son amante,
Entends nos vœux, divinité puissante ;
Du Dieu des cœurs nous connaissons la loi ;
Dignes de lui, rends-nous dignes de toi.
Pour mériter tes chaînes fortunées,
Accroîs nos sens, ajoute à nos années ;
Aide à l'Amour qui s'épuise en désirs ;
Il donne un cœur, tu donnes les plaisirs.
Amans, dit-elle, oui, vous m'allez connaître :
Venez jouir, et commencez à naître.
En les liant de festons amoureux,
De sa main même elle en serre les nœuds.
On les conduit, par son ordre suprême,

Au fond du temple, au lit de l'Amour même;
Lieu de délice, au vulgaire caché,
Où triompha le monstre de Psyché.
Sans la pâleur des flambeaux d'hymenée,
Pour eux s'ouvrit la couche fortunée.
Là, tout-à-coup, élancés, étendus,
Ils sont unis, éclipsés, confondus;
Leur ame entière et s'égare et se noie
Dans des torrens de délice et de joie.
Pour tant d'amour, tant d'objets, tant d'appas,
Leurs sens unis ne se suffisent pas.
Bientôt Agis en connaît mieux l'usage;
Plus irrité par l'obstacle de l'âge,
Agile et tendre, il presse, il est pressé,
Combat, assiége, embrasse, est embrassé;
Hâte, ou suspend un succès trop rapide;
Il soupirait, il nommait sa Zélide:
Zélide enfin, l'appelant à son tour,
Avec son nom part le cri de l'Amour.

Dans le silence, une immobile extase
Rallume, étend le feu qui les embrase.
Sur son amante Agis ouvre les yeux;
Céleste image, objet délicieux!
Comme l'autour dont le vol se déploie,
Pose, balance, ou plane sur sa proie,
Agis ainsi, de retour au combat,
Reprend son vol, fond, s'élève ou s'abat.
A sa défaite elle-même conspire;
En se pâmant, Zélide encor soupire.

Agis se meurt, et l'Amour étonné,
Deux fois vainqueur, l'a deux fois couronné.
Ivre d'amour, de langueur abattue,
Elle suspend un plaisir qui la tue,
Et dans les bras d'Agis et du sommeil,
Tombe et s'endort dans l'espoir du réveil.

Plus vigilant, plus heureux que Céphale,
Agis s'éveille, et l'aube matinale
Offre, au milieu d'une foule d'appas,
Des voluptés qu'il ne connaissait pas.
Zélide alors, sans crainte, sans alarmes,
A son amant prodiguait tous ses charmes.
L'Amour, un songe et leurs douces chaleurs
Couvraient son teint des plus vives couleurs:
C'est l'abandon, la langueur, la mollesse,
Et ce désordre où le plaisir nous laisse.
D'un de ses bras son front s'est couronné,
Sur son Agis l'autre est abandonné;
De ses cheveux les boucles étalées
Sont dans les fleurs éparses et mêlées;
Son sein respire, et, par son mouvement,
Près de son cœur rappelle son amant.
Par-tout Agis voit, contemple, dévore
Ce qu'il a vu, ce qu'il veut voir encore;
Sa main avide, au gré de tous ses vœux,
Détache un voile, enlève ses cheveux,
Presse et parcourt le corail et l'albâtre;
Sur chaque objet, un coup-d'œil idolâtre
Y précipite un baiser qui le suit.

Tel un ruisseau qui serpente et qui fuit,
Se repliant sur sa route fleurie,
Baigne l'émail de toute la prairie;
Tel est Agis : en vainqueur satisfait,
Il s'applaudit des ravages qu'il fait,
Et reconnaît, sur des traces charmantes,
De ses baisers les empreintes brûlantes.
Tu dors, Zélide, et je jouis sans toi;
Vois mon bonheur, regarde, écoute-moi;
J'ai cent plaisirs, tu n'as qu'un vain mensonge,
Et je te vois quand tu ne vois qu'un songe.
Il soupira : Zélide l'entendit,
Ouvrit les yeux, soupira, s'étendit;
Lève sa main : hélas ! sa main timide
N'osait tomber, Agis en fut le guide....
A cette approche, un feu qui les brûla,
De veine en veine aussitôt circula.
Zélide, Agis, sur leur bouche de flamme,
Réunissaient les moitiés de leur ame;
Et si leur bouche est oisive un moment,
L'organe ajoute à leur emportement,
Mêle et confond ces paroles de joie,
Qu'à son amant une amante renvoie;
Ces noms, ces cris, ces soupirs agaçans,
Aiguillons sûrs des plaisirs renaissans.

Où suis-je, Amour, et quel feu me dévore ?
Amour, quels traits peux-tu lancer encore ?
De tes fureurs cesse de m'agiter;
Pour trop sentir, je ne puis plus chanter.

Ici, DAPHNÉ, couronne ton ouvrage;
De nos plaisirs vois si j'ai peint l'image.
Pour toi, l'Amour, dictant ce que j'écris,
T'en fit l'objet, et le juge, et le prix.
Ouvre les yeux, son flambeau doit te luire;
Vois, connais tout; le charme est de s'instruire:
Suis pas à pas ton instinct curieux;
C'est un bonheur inconnu même aux Dieux,
Ils savent tout: adore ton partage,
Sors doucement des ombres de ton âge.
J'aime une fleur lente à s'épanouir;
C'est par degrés qu'il faut plaire et jouir.
Hélas! mon ame, à l'amour toute entière,
Trop diligente, épuisa la matière.
Je dévorai les secrets de Cypris.
Amour, pourquoi m'en avoir tant appris?
Ou que ne puis-je, ô maître que j'adore,
Oublier tout, pour m'en instruire encore!

VARIANTES.

CHANT TROISIÈME.

Ce Chant commence ainsi dans le manuscrit:

Mère d'amour, ô puissante déesse !
Toi qu'adoraient Épicure et Lucrèce,
Qui, mariant tant d'atomes divers,
D'un nœud durable enchaînes l'univers;
Feu de tout être, ame de la matière,
Sublime accord de la nature entière,
Lève le voile étendu sur mes yeux;
Je te suivrai sur la voûte des cieux....
Mais où m'emporte un élan si rapide !
Non, c'est à toi, divinité d'Ovide,
Tendre Cypris, ame des voluptés,
D'offrir ici tes célestes beautés :
C'est ton pouvoir que tout mortel adore;
C'est toi qui pris le beau nom de Pandore,
Lorsqu'apportant le bonheur dans ton sein,
Des passions tu fis naître l'essaim:
Le Roi des sens, l'Amour en fit usage.
L'art de jouir augmenta d'âge en âge;
Et par l'esprit, la culture, les mœurs,
Le tems accrut l'empire des faveurs.

PAGE 70, VERS 17:

Quel fut l'amour des Tarquins, de Clélie, etc.

Le commencement de ce troisième Chant est une imitation des ces vers de Lucrèce :

Tendre Vénus, ame de l'univers,
Par qui tout naît, tout respire, tout aime;
Toi, dont les feux brûlent au fond des mers,
Toi, qui régis la terre et le ciel même, etc.

PAGE 77, VERS 26:

Telle n'est point, avec sa cour austère, etc.

Tel ne fut point, ô Diane sévère,
Ton antre obscur et ton bain solitaire;
Mais tel on vit ce rivage enchanteur,
Où Salmacis enchaîna son vainqueur;
Quand, par l'effort d'une étreinte durable,
L'Amour unit ce couple inséparable;
N'en fit qu'un être, et confondant leurs corps,
De l'androgyne assembla les trésors.

PAGE 82, VERS 14:

Agile et tendre, il presse, il est pressé, etc.

Il ose, il tente un effort plus heureux;
Hâte ou suspend de trop rapides feux,
Triomphe, arrive à l'union suprême.
O doux présage ! on dit qu'à l'instant même,
Cette colombe, oiseau mystérieux,
Partit du temple, et vola dans les cieux.

Le dernier vers de ce Poëme est imité du Rajeunissement inutile par Moncrif.

Ce que j'eus de beaux jours, du moins, charmante Aurore,
Je les ai passés dans vos bras;
Rendez-les moi, grands Dieux, pour les reperdre encore.

PHROSINE
ET MÉLIDORE;
POËME.

PHROSINE ET MÉLIDORE.

CHANT PREMIER.

Muse plaintive, ô toi, qui fais répandre
Ces pleurs touchans, délices d'un cœur tendre;
Des vrais amans, toi, qui peins le malheur,
Donne à ma voix l'accent de la douleur !
Que la pitié, les regrets, les alarmes,
Où l'intérêt fait trouver tant de charmes,
En soupirant, accompagnent tes pas :
Toi, qui chantais Léandre et son trépas,
Sur ce rivage où l'Amour pleure encore,
Chante avec moi Phrosine et Mélidore.
Noms immortels, noms si chers à l'amour,
L'oubli vous rend à a clarté du jour.

Près des écueils de Caribde et de Scylle,
Paraît Messine aux rives de Sicile.
Là, cent palais, souverains de ces mers,
Le pied dans l'onde, ont le front dans les airs.

Son port superbe, abri de la fortune,
Sauve Plutus des fureurs de Neptune;
Tout l'or de l'Inde éclate sur ses bords :
Mais c'est en vain que l'Asie et ses ports
Comblent le sien de richesses nouvelles,
Ses vrais trésors étaient deux cœurs fidèles.
Là, Mélidore avait reçu des cieux
Des biens sans nom, des vertus sans aïeux :
Là, dans le sein d'une illustre famille,
Des Faventins on voit briller la fille.
Peindrais-je, ô Dieux! sa grâce et ses attraits!
Que l'art fécond forme les plus beaux traits;
Qu'il embellisse, exagère, imagine,
Il rend Vénus, et ne rend pas Phrosine.
Son ame était le pur souffle des Dieux,
Un doux rayon éclatait dans ses yeux.
Son âge heureux sortait de son aurore;
C'était le teint et la taille de Flore,
C'était d'Hébé le sourire vainqueur,
Et cette voix, l'écho touchant du cœur.
Son cœur enfin fut le don trop funeste
Qui couronna, mais perdit tout le reste.
Long-tems l'Amour, tremblant à ses genoux,
En fit l'espoir et le tourment de tous;
Dans son carquois ses traits dormaient encore,
Mais à Phrosine il fit voir Mélidore.
De leurs regards partit un double éclair,
Pareil à ceux qui se croisent dans l'air.
Rapide élan, tendre accord, bien suprême,
Moment d'extase, où l'on plaît comme on aime!

Ce fut aux jeux qu'on célébrait au port,
Qu'Amour en eux montra ce doux rapport.
Mille beautés, dans ces fêtes brillantes,
Voguaient en mer sur des barques galantes.
Phrosine y vint, Mélidore y courut;
Pour eux la fête aussitôt disparut:
Sans se parler, leurs regards s'entendirent;
De leurs transports leurs ames s'applaudirent.
Tout le progrès, tout l'effet que produit
Le cours du tems, d'un instant fut le fruit:
Le tendre aveu de leur commune atteinte,
Fait sans détour, fut écouté sans feinte;
Mais des rivaux l'attente et le courroux,
L'œil des parens, le réveil des jaloux
Vint arrêter l'Amour dans sa carrière,
Et de l'obstacle éleva la barrière.
Phrosine avait deux frères, ses tyrans,
Deux Faventins, orgueilleux de leurs rangs.
L'un c'est Aymar, ivre de sa naissance,
Des plus grands noms recherchant l'alliance:
Jule était l'autre; un trait empoisonné
L'avait rendu plus craint que son aîné.
Dès son jeune âge, un amour trop funeste
Livra son ame aux flammes de l'inceste.
C'est un regard, aussi pur que le jour,
Qui donna l'être au plus impur amour.
Tel le poison dont Circé fait usage,
Naît du soleil, honteux de son ouvrage.
Le même jour qu'Aymar ambitieux,
Sacrifiant Phrosine à ses aïeux,

Nomme l'époux que son choix lui destine;
Ce jour-là même, à sa sœur, à Phrosine,
Jule, en secret, avouant ses ardeurs,
Lui dévoila son crime et ses fureurs.
« Ma sœur, dit-il, tu vas frémir sans doute;
» Plains-toi, rougis, frissonne, mais écoute.
» Enfin mon cœur échappe à mes efforts;
» En te voyant je cède à ses transports:
» Je ne puis plus te cacher qu'il t'adore.
» J'étouffe en vain le feu qui me dévore;
» Hélas! ce feu s'accroît, loin d'expirer;
» Par mes efforts je l'excite à durer,
» Et je me fais une guerre cruelle.
» Pourquoi le ciel, en te créant si belle,
» S'il m'a connu, m'a-t-il mis près de toi?
» De t'adorer il m'imposa la loi.
» Rappelle ici le berceau de notre âge,
» Nos premiers goûts, nos jeux, notre langage,
» Cette union, ces faveurs, ces plaisirs
» Que permet l'âge à d'innocens désirs.
» Jeune imprudent, sans remords, sans alarmes,
» Je m'enivrais du poison de tes charmes.
» Mon cœur, enfin, te parla sans détour:
» La voix du sang fut celle de l'amour.
» J'en vis le crime, et ne pus m'en défendre.
» Phrosine!... Ah Dieux! tu frémis de m'entendre;
» Demeure, attends...... j'expire si tu fuis.
» J'ai si long-tems dévoré mes ennuis!
» Mais ton hymen aujourd'hui m'assassine.
» Un autre, ô ciel! dans les bras de Phrosine!

» Un autre!... et moi, déchiré nuit et jour,
» J'aurai sans toi mon crime et mon amour !
» Pardonne ou frappe : indulgente ou sévère,
» Parle, et choisis d'un époux ou d'un frère.
» Si je te perds, je suis mort ; et ta main,
» En se donnant, me percera le sein ».
Que devint-elle à cet aveu terrible ?
Phrosine éprouve un sentiment horrible,
Mêlé d'effroi, de honte et de pitié.
Jule avait eu sa plus tendre amitié ;
Sans cet amour, Jule était digne d'elle :
Mais, détestant sa flamme criminelle,
Elle recule ; et, détournant les yeux :
« Fuis-moi, dit-elle, abandonne ces lieux ;
» Va, ne crains pas l'époux qu'on me destine,
» Et si tu peux, garde un frère à Phrosine ».
De cet hymen un bruit sourd répandu
Fit accourir Mélidore éperdu ;
Et cet amant, apportant ses alarmes,
Vint à Phrosine arracher d'autres larmes.
Ainsi l'orgueil, la nature et l'amour
Par trois liens l'enchaînaient tour-à-tour.
Sans cesse Aymar lui parlait d'hyménée :
Jule traînait sa vie infortunée ;
Et par tous deux Mélidore alarmé,
Goûtait en vain le bonheur d'être aimé.
Né sans noblesse, il crut que l'opulence
Des Faventins tenterait l'alliance.
Ainsi l'Amour, sur les ailes du vent,
Le fit courir aux portes du Levant.

Ligués pour lui, Mars, Éole et Neptune
Accéléraient le cours de sa fortune;
Par leur objet rendu plus précieux,
Ses biens sacrés intéressaient les Dieux.
Riche sur-tout d'un espoir inutile,
Il vole, arrive au phare de Sicile.
Il voit Phrosine; il croit que ses destins
Vont l'égaler au sort des Faventins:
Phrosine même en conçoit l'espérance.
On parle, on presse, on discute, on balance:
Enfin, la gloire étouffant l'intérêt,
L'Amour reçoit le plus fatal arrêt.
Jule, amoureux, nuit sur-tout à leurs flammes.
Le désespoir s'empare de leurs ames.
« Adieu, Phrosine, adieu, j'ai tout perdu,
S'écrie alors Mélidore éperdu;
» Le ciel n'a pu voir unir, sans envie,
» Mon être au tien, mon destin à ta vie.
» Que sert tout l'or que Neptune a sauvé?
» Je perds Phrosine, on m'a tout enlevé.
» Dans la mort seule est l'espoir qui me reste,
» Je l'obtiendrai par un exil funeste.
» Si j'attachai ma vie à tes appas,
» Je dois la perdre où tu ne seras pas.
» J'y cours. — Tu pars, et je ne puis te suivre!
» Dieux! à quels maux ta fuite ici me livre!
» L'hymen, l'amour vont me persécuter:
» Non! pour te voir, j'oserai tout tenter.
» Espère, attends, ranime mon courage:
» De ce jardin le mur touche au rivage;

» Près

» Près de la mer il peut te ménager
» Un accès libre, et loin de tout danger.
» Voilé par l'ombre, aidé par le mystère,
» Tu guideras ta marche solitaire.
» J'ai tes sermens, je t'ai donné ma foi :
» Phrosine a-t-elle à rougir avec toi ?
» L'amour enfin, ton salut me décide ;
» Ma jeune esclave Aly sera ton guide.
» Sur nos tyrans les pavots tomberont,
» Et Mélidore et l'Amour veilleront ».
De quel espoir son alarme est suivie,
A ce discours, à ce souffle de vie !
Pour mieux tromper des yeux encore ouverts,
Il feint alors d'avoir rompu ses fers ;
Et cependant il brûle de voir naître
L'heure où Phrosine ordonne de paraître.
Elle ignorait qu'Aymar, par ce détour,
Souvent la nuit sortait de ce séjour.
La lune au ciel éclatait sans nuage,
Quand Mélidore, arrivant au passage,
Ouvre, et soudain voit Aymar, en est vu ;
Chacun frappé d'un aspect imprévu,
Frémit, recule, hésite et se regarde.
Bientôt armé, l'un et l'autre est en garde.
Le fer se croise, et le trait à la main,
Long-tems la mort vole autour de leur sein.
Enfin Aymar, redoublant son audace,
Cherche le coup qui l'étend sur la place.
Jule amoureux, tout plein de ses malheurs,
Là très-souvent promenait ses douleurs.

Cette nuit même errant sur le rivage,
Il voit de loin le combat qui s'engage;
Il vole, accourt, trouve Aymar abattu,
Qui s'écriait : « O Jule, que fais-tu?
» Venge ton frère. — O ciel! c'est Mélidore!
» C'est toi, dit Jule, insolent que j'abhorre!
» Dans ton vil sang j'éteindrai mon amour :
» Meurs, traître » ! Il dit, et combat à son tour.
Quittant alors la terrasse voisine,
Aly vient, voit, tremble, et vole à Phrosine.
Phrosine accourt, et d'un œil éperdu,
Voit, sur le corps de son frère étendu,
Son frère armé qui combat Mélidore :
De Jule atteint, le sang coulait encore.
Elle s'élance au milieu de leurs coups.
« Cruels! dit-elle, ô ciel! que faites-vous!
» Percez Phrosine, ou rendez-lui vos armes ».
Ce nom, ces cris, ses beaux yeux tout en larmes,
Ses bras enfin, qu'elle levait aux cieux,
Calment d'abord deux tigres furieux.
Phrosine voit Aymar sur la poussière,
S'y précipite, et l'embrasse, et le serre.
On vient en foule. Un autre sentiment
La fait trembler pour son cruel amant.
« Va, fuis, dit-elle, adieu ». Phrosine reste
Dans les horreurs de cet état funeste.
Aymar vécut après de longs secours :
Jule guérit, et soupire toujours.
Au désespoir se livra Mélidore;
Contraint de fuir un séjour qu'il adore,

De sa main même il brûle ses vaisseaux,
Fait croire à tous son trépas dans les eaux,
Et dérobant les apprêts de sa fuite,
De ses rivaux évite la poursuite :
S'il traîne ailleurs un sort irrésolu,
S'il vit enfin, Phrosine l'a voulu.

CHANT SECOND.

Non loin du port, au couchant de la ville,
Du fond des eaux paraît sortir une île,
Un triste écueil, un rocher menaçant;
L'onde en courroux s'y brise en mugissant.
L'un de ses flancs, moins battu par l'orage,
Permet l'abord d'un asile sauvage.
L'espace étroit du rocher entr'ouvert,
D'herbe, de mousse et de rameaux couvert,
Etait l'abri d'un pieux solitaire,
Vieux pénitent, fugitif volontaire,
Qui, de ce roc ayant fait un saint lieu,
Priait en paix, et reposait en Dieu.
Les ans penchaient sa tête octogénaire.
Un sac formait son vêtement austère;
Sur un cordon sa barbe retombait,
Et sous son poids un bâton se courbait.
C'est au milieu d'une pente rapide
Que la nature, architecte solide,
Creusa du saint l'asile révéré.
Là, son autel, d'une lampe éclairé,
Etait orné de grossières images,
Qui des croyans attestaient les hommages.
Un lit de natte, un oratoire auprès,
De la cellule étaient les seuls apprêts,

Le fond de l'antre offrait une ouverture,
D'où s'épanchait une source d'eau pure;
Et, loin du bruit que la vague formait,
A ce murmure un sage s'endormait.
Son aliment était le coquillage
Qui chaque jour échouait au rivage;
Un coin de terre avait lassé jadis
Ses bras, par l'âge énervés et roidis.
Sur le rocher qu'il habitait encore,
Le désespoir conduisit Mélidore;
Sur une barque en secret amené,
Il se présente au vieillard étonné;
Dit ses malheurs, l'attendrit et partage
Avec transport cet affreux héritage.
« Mon fils, lui dit le solitaire heureux,
» Si, dégagé des piéges amoureux,
» Ton cœur paisible a bien rompu sa chaîne;
» Que béni soit l'heureux jour qui t'amène.
» Du sort, ici, j'ai défié les jeux;
» Toujours serein sous un ciel orageux,
» J'ai vu, trente ans, le reflux de cette onde
» Qui m'invitait à retourner au monde.
» Il m'a trompé, je l'ai fui pour toujours.
» Mais quand je touche au dernier de mes jours,
» Le ciel sensible écoute ma prière:
» J'aurai ta main pour fermer ma paupière.
» Tu vois mes biens, succède à mon bonheur:
» Fuis sans regret un monde suborneur:
» Sers Dieu, voilà l'Etre qu'il faut qu'on aime;
» Et tout à lui, sois content de toi-même ».

Il dit, l'embrasse, et verse dans son sein
Quelques rayons de cet esprit divin.
Mais vainement il combattit sa flamme;
Le calme encore étoit loin de son ame.
Ah! qui pourrait effacer dans un jour
La profondeur des traces de l'amour!
C'est le torrent qui, sillonnant la plaine,
A tout empreint du sable qu'il entraîne.
Les prés rougis, les guérets dépouillés,
Marquent les lieux que son cours a souillés;
Mais un printemps suffit à la nature
Pour réparer l'émail et la verdure:
La vie entière à peine reproduit
La paix du cœur, qu'un seul instant détruit.
Bientôt l'hermite, au bout de sa carrière,
Vit sans regret s'éclipser la lumière.
La faulx du temps l'étendit au tombeau,
Et ce désert eut un maître nouveau.
Ce n'était plus cet habitant paisible,
Cet heureux sage, au trouble inaccessible,
Dont aucun choc n'ébranlait la vertu,
Qu'on vit semblable à ce rocher battu,
Qui, résistant aux tempêtes de l'onde,
Se reposait sur sa base profonde:
C'est un amant agité, sans repos,
Tel qu'un navire emporté par les flots.
Etais-tu donc plus tranquille au rivage,
Toi, dont le ciel éprouva le courage!
Quels maux en foule il étendit sur toi,
Depuis ce jour de combat et d'effroi!

Mais, faisant tête au destin qui l'opprime,
A tous ces coups Phrosine se ranime.
Son soin actif met tout en mouvement
Pour s'informer du sort de son amant.
S'il vit encore, eût-il traversé l'onde,
Phrosine irait aux limites du monde.
Mais les Amours n'ont pas volé si loin.
De cette fuite un pêcheur fut témoin;
Par lui Phrosine apprend tout le mystère.
A ce rapport, un trait de feu l'éclaire,
De son bonheur un rayon se fait voir,
Et rend l'essor aux ailes de l'Espoir.
L'astre brûlant, dans sa course rapide,
Montait au signe où le Lion préside.
Flore expirait : les plus vives chaleurs
De Cérès même altéraient les couleurs.
Pour fuir les feux de la voûte éthérée,
Doris cherchait les grottes de Nérée,
Et l'habitant du terrestre séjour
Ne respirait que la fuite du jour.
La mer, bornant la maison Faventine,
Baignait les murs qui renfermaient Phrosine :
Un sûr asile, ignoré dans ces lieux,
Formait pour elle un bain délicieux.
Là, chaque nuit, Phrosine descendue,
Menait Aly, sa compagne assidue.
Là, sans rougir, ses plus secrets appas
Souffraient des yeux qu'elle ne craignait pas.
Des jours brûlans l'onde appaisait la flamme,
Sans apporter de remède à son ame.

Dans le sommeil, ses esprits languissans
Avaient fait place à l'erreur de ses sens.
Des régions qu'habitent les mensonges
Etait parti le plus heureux des songes.
Non ce vieillard par des hiboux traîné,
Teint de pavots, de crêpe environné;
Mais un enfant sans voile et sans nuage,
Tout rayonnant de l'éclat du bel âge,
Au doux sourire, au teint frais et vermeil:
Il répandait les roses du sommeil.
Le mouvement de son aile divine
Rafraîchit l'air que respirait Phrosine:
Sa douce haleine embauma ce séjour.
Ce bel enfant, ce songe était l'Amour.
Ce Dieu, traçant de subtiles images,
Peint ses rideaux de rians paysages;
Il met la main sur son cœur, et lui dit:
« Sois attentive au sort qui t'est prédit.
» Vois cet empire où Neptune préside:
» Viens-y briller, je t'y fais Néréïde.
» Nymphe nouvelle, ose en cet élément
» Suivre l'Amour et chercher ton amant.
» Brave les flots, les rochers et l'orage;
» Un Dieu puissant va t'ouvrir le passage».
Phrosine alors, dans ses destins nouveaux,
Crut se jouer, crut voguer sur les eaux;
L'Amour guidait sa course fortunée.
Au bord d'une île elle fut amenée.
« Tu dois, dit-il, y pénétrer un jour,
» Et ton amant est roi de ce séjour».

Là, disparut l'Amour et son ouvrage.
Elle s'éveille, adorant ce présage,
Et, le cœur plein de ce rêve enchanteur,
Elle ose attendre un avenir flatteur.
Avec Aly de ce songe occupée,
Au bain, sur-tout, Phrosine en est frappée.
« C'est toi, dit-elle, ô fatal élément,
» Qui de mes bras éloigne mon amant!
» A l'intérêt, si tes vagues dociles
» Pour les mortels ont des routes faciles,
» De ton pouvoir fais un plus digne emploi;
» Sers mon amour, élève, emporte-moi,
» Unis Phrosine à son cher Mélidore ».
En agitant les ondes qu'elle implore,
Soudain le sable échappe sous ses pas;
Son corps s'étend, balancé sur ses bras;
Ses pieds, de l'onde atteignent la surface:
Un fol espoir animait son audace.
Aly tremblait: Phrosine, s'égarant,
Nageait encore; mais son cœur expirant,
Trop faible, hélas! la rappelle au rivage.
« Aly, dit-elle, as-tu vu quel présage?
» L'Amour, sans doute, écoute mes désirs;
» Il soumet l'onde, et commande aux zéphirs.
» J'irai plus loin ». Elle dit, et s'élance,
Bat, fend la mer, nage à plus de distance;
Revient, retourne, et, jouant sur les eaux,
S'exerce encore à des périls nouveaux.
Ce que l'amour inspire à cette amante,
La jeune Aly, par amitié, le tente.

Un voile tombe, un autre est détaché;
Sous chacun d'eux un Amour est caché:
Mais ces attraits, mais leur grâce divine
Rendent hommage aux grâces de Phrosine.
Ses lis sur-tout triomphent en blancheur,
Et Vénus même envierait sa fraîcheur.
Aly, dans l'onde où Phrosine l'attire;
Etend un pied, pousse un cri, se retire,
Rentre, chancelle, avance; et chaque pas
Ensevelit quelqu'un de ses appas.
Elle ose enfin suivre la Néréïde,
Qui sur les eaux se soutient et la guide.
Phrosine, Aly, s'exerçaient tour-à-tour.
Telles on voit, au sommet d'une tour,
Prendre leur vol deux jeunes hirondelles,
Et l'annoncer par un battement d'ailes:
L'une en tremblant s'essaie à voltiger,
L'autre plus prompte affronte le danger,
Désigne un terme au vol qu'elle médite,
Part, vole, fuit: sa compagne l'imite,
La suit, l'atteint; et toutes deux au pair
Vont mesurer les campagnes de l'air.

CHANT TROISIÈME.

Le préjugé, sous des chaînes cruelles,
Assujettit l'ame et l'esprit des belles.
Reines des cœurs, mais esclaves des loix,
L'orgueil de l'homme usurpa tous leurs droits.
Il asservit l'idole qu'il encense,
Il rend le culte et ravit la puissance;
En adorant il règne, et dans ses dieux
Voile un éclat qui blesserait ses yeux.
Sexe adoré, quelle serait ta gloire,
Si, te laissant disputer la victoire,
Tes humbles vœux n'avaient pas limité
Ton apanage aux dons de la beauté?
Telle une source et brillante et féconde,
Naît dans l'espoir de parcourir le monde,
Roule ses flots, et, d'un cours qu'elle étend,
Promène au loin leur tribut éclatant;
Mais l'art trompeur, l'arrêtant sur la rive,
Par cent canaux l'enchaîne et la captive:
Ainsi borné, son cours infructueux
N'embellit plus qu'un jardin fastueux;
Dans leurs prisons, ses ondes étrangères
N'arrosent plus que des fleurs passagères.
Rompez la digue, un fleuve naît alors,
S'étend, circule, enrichit tous ses bords,

Répand l'espoir, la vie et la fortune,
Et va grossir l'empire de Neptune.
De la beauté tel serait le destin :
Brisons ses fers, son triomphe est certain.
Une loi juste attache à son essence
Grandeur, courage, activité, science.
Muses, par vous nous sont donnés les arts;
Diane abat les monstres sous ses dards;
Aux champs troyens, près d'Hector et d'Atride,
Vénus combat, et Pallas tient l'égide.
Qu'un trait d'audace, aussi digne des Dieux,
Par un prodige étonne ici les yeux !
Phrosine, esclave au palais de ses frères,
Était en butte à des assauts contraires.
Aymar croyait, par un sort inhumain,
Lasser son cœur et conduire sa main :
Cependant Jule, idolâtrant Phrosine,
Rompt en secret les nœuds qu'on lui destine.
Le traître alors, en voilant sa noirceur,
Trompait les yeux de sa crédule sœur.
A ses côtés, Phrosine sans alarmes,
S'applaudissait de l'oubli de ses charmes,
Marchait au piége, et ne redoutait pas
Les feux couverts qui dormaient sous ses pas.
Tel, dans ses flancs, le Vésuve perfide
Semble amortir sa flamme moins rapide ;
La terreur cesse : on voit autour de lui
Se rapprocher les troupeaux qui l'ont fui ;
Cérès étend sa nouvelle culture,
Quand tout-à-coup, effrayant la nature,

Le volcan brûle, et son déluge affreux
Couvre les champs de bitume et de feux.
Sous les dehors de son amitié feinte,
Jule, à sa sœur, ôtait donc toute crainte;
Ils s'occupaient à d'innocens plaisirs.
Souvent au soir le souffle des zéphirs
Les promenait sur les vagues profondes.
Tous deux un jour ils voguaient sur les ondes,
Jule, Phrosine, un guide qui ramait:
Aly, qu'enfin nul soupçon n'alarmait,
Restait au port. Jule aussitôt dans l'ame
Cède à l'espoir de sa coupable flamme.
Quels traits, Amour, prends-tu dans ta fureur?
L'œil égaré, le front pâle d'horreur,
Il voulut rompre un silence farouche:
Le crime hésite à sortir de sa bouche;
Mais dans ses yeux Phrosine a vu sa mort.
« Mon frère, ô ciel! d'où te naît ce transport?
» Tu vois, dit-il, la rame qui retombe
» Sur cet abîme; elle y creuse ma tombe:
» J'y vais périr, si ton cœur plus humain,
» Si ta pitié n'en ferme le chemin.
» Un mot aussi m'ouvrira le ciel même.
» La mort ou toi, c'est le sort de qui t'aime.
» Phrosine, ah dieux! si perdant ton courroux....
» Nous sommes seuls, j'expire à tes genoux.
» Rends-toi; je meurs.... » Non, traître, dit Phrosine,
Ah! descendons sur la rive voisine.
Jule.... obéis.... — « Non, reprit-il, attends,
» Je te rendrai libre dans peu d'instans;

» J'en ai trop fait, trop de fureur m'anime,
» Pour n'emporter que la moitié du crime.
» Jule, en mourant, goûtera la douceur
» De triompher de sa barbare sœur ».
Moment affreux ! Phrosine, sans défense,
Voit de la mer la solitude immense,
Se jette aux pieds de son frère inhumain ;
En frémissant elle baise sa main,
Veut l'arrêter, le conjure, l'appelle.
« Quel lieu ! quel temps ! diffère au moins, dit-elle :
» Vois ce forçat ! Peux-tu d'un tel regard....
» — Attends, je vais d'un coup de ce poignard.... »
Elle l'arrête ; et, sauvant sa victime,
Touche à l'instant de voir combler le crime.
Tel un oiseau, de frayeur expirant,
Voit sur sa tête un faucon dévorant.
Phrosine alors joint l'adresse au courage,
Feint de céder, fuit ses bras, se dégage,
Et dans les eaux se plonge au même instant.
Jule la suit en s'y précipitant :
Il disparaît, et Phrosine surnage.
De tout son art Phrosine fait usage.
Le matelot voulait sauver ses jours.
« Va, porte ailleurs, dit-elle, ton secours,
» Sauve ton maître ». Il y vole, et l'amène
A demi-mort, étendu sur l'arène.
Phrosine aborde, et du monstre odieux
Dérobe encor le crime à tous les yeux.
La seule Aly sait l'aventure affreuse.
« Hélas ! disait l'amante malheureuse,

» Si par les flots j'échappe à la noirceur
» D'un assassin, d'un lâche ravisseur,
» Ne puis-je, ô mer ! les traverser encore
» Pour retrouver le seul bien que j'adore !
» Sauve l'amour, toi, qui sauvas l'honneur;
» Je te devrai deux fois tout mon bonheur ».
Par cet espoir et séduite et guidée,
De quel projet elle enfanta l'idée ?
Elle a, dit-elle, *en ce pressant danger,*
Fait un serment qu'elle veut dégager ;
D'un saint devoir il faut qu'elle s'acquitte ;
Un vœu l'appelle au rocher de l'hermite.
L'austère Aymar, tyran de ses plaisirs,
Laisse un champ libre à ses pieux désirs;
Mais, par les yeux d'une importune suite,
De loin encore il veille à sa conduite.
En peu d'instans on la mène en ces lieux.
Elle a, sur-tout, un désir curieux
D'en voir l'accès, d'en connaître la plage.
Phrosine monte à cet antre sauvage,
Le front couvert d'un voile pénitent,
Pour mieux tromper l'insulaire habitant.
A chaque pas son ame se déploie,
Et tous ses sens ont tressailli de joie.
L'âpre sentier ne pouvait l'arrêter ;
Phrosine avait des ailes pour monter.
Du solitaire, enfin, elle découvre
Le toit de joncs, qui lui paraît un Louvre :
Les cieux pour elle auraient eu moins d'appas
Que la poussière où s'impriment ses pas.

Comme elle adresse une ardente prière
A chaque endroit de la sainte chaumière!
Ce lieu d'effroi, tombeau de son amant,
Devient pour elle un lieu d'enchantement.
Sans être vue, elle voit Mélidore:
C'est son amant, c'est l'objet qu'elle adore.
L'austère habit dont son corps paraît ceint,
Relève encor tous les charmes du saint.
Si la langueur dans ses yeux se fait lire,
Elle en jouit; c'est elle qui l'inspire.
Cent fois Phrosine, en son trouble pressant,
Veut arracher son voile embarrassant:
A le lever sa main est toujours prête;
La peur toujours l'intimide et l'arrête.
Phrosine, hélas! tout près de son amant,
Touche ses pieds, baise son vêtement.
« Ange du ciel, je t'implore, dit-elle;
» Joins ta ferveur à l'excès de mon zèle,
» Et prends pitié de l'objet que tu vois ».
Phrosine achève en étouffant sa voix.
Prête à quitter ce bienheureux rivage,
Elle y suspend une dévote image;
Et pour offrande, en ce lieu d'oraison,
Laisse un tribut des fleurs de la saison;
Part ignorée, et retourne à Messine.
O malheureux! tu méconnais Phrosine!
C'était Phrosine à tes pieds, sous tes yeux!
Quand tu l'appris, que devins-tu, grands dieux!
Dans cette offrande, ouvrage du mystère,
Il trouve, il lit un billet qui l'éclaire;

Il doute encore, et, plein d'étonnement,
Relit ces mots : *Phrosine à son amant.*
« C'est ta Phrosine, ô mon cher Mélidore !
» Qui t'a revu, qui veut te voir encore.
» En vain la mer s'oppose à mon effort,
» O mon amant ! je changerai ton sort.
» Pour nous rejoindre, et nous venger du crime,
» L'art et l'amour m'ont soumis cet abîme.
» Je franchirai cet obstacle odieux.
» Demain, quand l'ombre aura voilé les cieux,
» Sur le sommet de ton rocher aride,
» Fais voir au loin un fanal qui me guide.
» J'en ai connu les entours et l'abord.
» Veille sans crainte, attends-moi sur le bord,
» Et tu verras sur la rive écumante,
» Seule à la nage aborder ton amante.
» L'espoir, l'amour, son astre et les zéphirs,
» Me conduiront au port de mes plaisirs ».
Il lit; ses pleurs font un voile à sa vue :
Saisi, frappé d'une atteinte imprévue,
Son cœur ému palpite tour-à-tour,
D'effroi, d'espoir, de délire et d'amour.
C'était Phrosine ! elle a fui, la cruelle !
Il dit, et tombe en disant : *C'était elle.*
Collé sur terre, il y reste attaché,
Baisant la trace où Phrosine a marché.
Il se ranime, il vole à cette image ;
Il y contemple une femme à la nage,
Près d'un écueil luttant au sein de l'eau.
Il se voit peint lui-même en ce tableau,

Les bras tendus vers l'objet qui s'approche.
L'Amour, assis au sommet d'une roche,
Dans le lointain fait éclater ses feux.
« Ah ! je t'entends, dit l'hermite amoureux;
» Mais qu'espérer de ce projet terrible ?
» J'y vois, hélas ! un obstacle invincible.
» Que veux-tu faire ? attends, tu vas périr ;
» Vois quel danger l'Amour te fait courir !
» Phrosine ! vois l'abîme que tu passes !
» Ah dieux ! ces bras arrondis par les grâces,
» Nés pour l'Amour, consacrés au repos,
» Sont-ils donc faits pour combattre les flots?
» Non, c'est à moi d'en éprouver la rage.
» O ma Phrosine ! entends siffler l'orage.
» La mort te suit, le naufrage t'attend....
» Demeure.... » Il parle à cet objet flottant:
Le jour suivant il lui parlait encore.
Sur l'autre bord, l'amante qu'il adore,
De tous ses vœux fatiguant les zéphirs,
Pressait la nuit d'avancer ses plaisirs.
Aly, par zèle, au rocher veut la suivre ;
Par amitié Phrosine s'en délivre ;
Mais sa prudence annonce son retour,
Dès que ses yeux verront naître le jour.
Déjà, dans l'onde achevant sa carrière,
L'astre brillant éteignait sa lumière;
Quand, sur ces mers, Phrosine ouvre les yeux
Pour voir un astre encor plus radieux.
L'air était calme, et la vague tranquille
Aplanissait sa surface mobile ;

Sur l'horizon la lune en renaissant,
Bornait son orbe au feu de son croissant.
D'autres clartés ne brillaient pas encore :
Déjà Phrosine accusait Mélidore,
Lorsqu'un rayon de l'amoureux fanal
De son bonheur lui montra le signal.
Sa main dépouille aussitôt sa parure,
Et l'art banni rend tout à la nature.
Tels d'Amymone on compte les appas,
Au bord de l'onde où l'amour suit ses pas,
Lorsqu'à son gré le zéphyr idolâtre
Flatte, caresse, environne l'albâtre
De tout son corps, qu'elle plonge à l'instant
Au fond des eaux, où Neptune l'attend.
Phrosine ainsi volait à sa conquête;
Un sentiment l'intimide et l'arrête.
En quel état paraîtra-t-elle, ô dieux !
Aux yeux d'un homme ! et quel homme ? et quels yeux ?
Mais son salut impose cette gêne ;
L'amour enfin la décide et l'entraîne.
Il sera nuit : cet homme est son amant.
Partez, Phrosine, on peut tout en aimant.
Vénus ainsi parut au sein de l'onde.
Aplanis-toi, vague altière et profonde;
Régnez, zéphyrs ; vents, soyez retenus,
Conspirez tous pour cette autre Vénus.

CHANT QUATRIÈME.

Si je tenais les pinceaux d'Ausonie,
Livré sans peine aux écarts du génie,
Je me plairais, mythologue abondant,
A soulever l'empire du trident;
Mille Tritons, suivant mon héroïne,
La chanteraient sur leur conque divine;
La Néréïde en gémirait tout bas,
Et sous les flots cacherait ses appas.
De ces trésors l'abondance est aride:
L'image est froide où l'intérêt décide.
Hâtons-nous, Muse: il faut en cet écrit
Le cœur qui sent, non l'esprit qui décrit.
J'ai, pour toucher, d'assez puissantes armes.
Aly, craintive, est ici toute en larmes;
Là, c'est Phrosine exposant ses beaux jours;
Plus loin, l'amant qui craint pour ses amours.
De son rocher l'amoureux Mélidore
N'entend, ne voit, n'entrevoit rien encore.
Il marche, écoute, appelle à tout moment,
De son fanal excite l'aliment,
Monte au rocher, redescend au rivage,
Bénit le calme, et conjure l'orage.
Il voit enfin naître un sillon léger;
Un bruit s'élève, aux vagues étranger.

L'objet paraît sur un flot qui bouillonne ;
Il meurt de joie, et de crainte il frisonne ;
D'un flot à l'autre il mesure la mer ;
Son œil avide a le feu d'un éclair ;
Tout son sang brûle, et tout son cœur palpite :
L'objet s'approche, et lui se précipite,
L'atteint, l'enlève au fatal élément.
Ah ! quel fardeau pour les bras d'un amant !
Quel coup, ô ciel ! quelle scène inouie !
Mais sa Phrosine était évanouie ;
Trop de frayeur, de fatigue et d'efforts
Avaient, hélas ! épuisé ses ressorts :
Quand son amant, par cent baisers de flamme,
Rouvre ses yeux, ressuscite son ame ;
Rouvre ses yeux, pleins d'un charme nouveau,
Voile son corps des plis de son manteau ;
Puis, hors de lui, la contemple et soupire.
« O ma Phrosine ! est-ce toi que j'admire ?
» Toi que j'embrasse ? hélas ! est-ce bien toi ?
» A quel danger tu voles sans effroi ?
» Vois mon bonheur, mais connais mes alarmes.
» A tant d'horreurs exposer tant de charmes !
» L'as-tu bien pu ! — J'aime, j'ai tout osé :
» Tu vois, l'amour m'a rendu tout aisé. —
» C'est toi ! dit-il, ô Dieux ! Quand je t'écoute,
» Quand je te tiens, mon ame encore en doute.
» D'un malheureux qui t'a dit le séjour ?
» Tes oppresseurs ont-ils perdu le jour ?
» Hélas ! par eux, victime infortunée,
» Je te croyais à l'hymen enchaînée.

» Tu m'es rendue ! et comment ? sur quel bord ?
» J'ai su, dit-elle, et ta fuite et ton sort.
» Dans ses effets l'amour en nous diffère ;
» Le mien agit, le tien se désespère.
» Heureux sans moi, tu vis dans ce séjour ;
» Moi, sans te voir, j'eusse expiré d'amour.
» Un an ! quel siècle a coulé sur ma vie,
» Depuis l'instant qu'à moi-même ravie,
» Je ne t'ai plus ! J'ai tremblé, j'ai frémi
» Des attentats de mon sang ennemi.
» L'odieux Jule a redoublé sa rage,
» Le fier Aymar pressé mon esclavage.
» Je t'ai gardé cet amour immortel
» Que je te jure ici sur ton autel.
» Amant, époux, prêtre, et témoin ensemble,
» Forme et bénis le nœud qui nous rassemble.
» Le ciel nous voit, il entend nos sermens :
» La loi d'hymen c'est la foi des amans ».
Et telle fut la foi qu'ils se promirent.
Pour l'assurer, leurs deux bouches s'unirent.
L'amour couvrit leur antre ténébreux,
Et l'univers s'anéantit pour eux.
Né du hasard ou d'un fatal augure,
Un bruit soudain fit trembler la nature ;
L'onde en fureur battit les fondemens
Du roc affreux, palais de nos amans ;
Un coup de foudre en abattit la cîme,
Qui s'engloutit au centre de l'abîme,
Avec un bruit qui cent fois redoubla,
Pareil au bruit des monstres de Scylla.

Les vents, les flots, la tempête et la foudre
Auraient alors réduit le monde en poudre;
Le couple heureux, de sa chute accablé,
En eût péri sans en être troublé.
Comme enchanté dans leur grotte profonde,
Leur nouvel être habite un nouveau monde,
Et tous leurs sens, en un seul confondus,
Semblent s'unir pour aimer encor plus.
L'aube déjà, perçant les voiles sombres,
Chassait du ciel la tempête et les ombres;
Et l'horizon, dans un vague lointain,
Etait rougi des vapeurs du matin;
Quand, l'œil ouvert, Phrosine la première
Voit ce rayon d'importune lumière,
Se plaint du jour qui naît si promptement,
Mais lui fait grâce en voyant son amant.
La tendre épouse aux bras de Mélidore
Veut s'arracher; elle y retombe encore.
Lui qui tremblait des dangers du retour,
La retenait par tous les noms d'amour.
L'affreux devoir enfin la détermine.
On pleure, on part. Le retour, à Phrosine
Parut plus long : l'objet était changé.
Par l'amour seul l'espace est abrégé,
Et par l'espoir son ame est soutenue :
L'épreuve est faite, et la route est connue.
Phrosine ainsi voguait au gré du sort,
Et son Aly se désolait au port.
De cette nuit elle avait vu l'orage;
Tout lui semblait un garant du naufrage,

Quand, sur la vague, à ses yeux fut rendu
L'objet si cher qu'elle avait cru perdu.
Aly reçoit dans ses bras tant de charmes,
Et, les pressant, les baigne de ses larmes;
Avec transport, raconte sa terreur,
De cette nuit lui peint toute l'horreur,
Et d'un succès qu'à peine elle ose croire,
Veut à son tour savoir toute l'histoire.
Tout lui fut dit; le cœur n'oublia rien:
L'amour heureux conte toujours si bien!....
L'amour heureux veut aussi toujours l'être.
Le feu lointain qu'on avait fait paraître,
Parut encor. Nul astre dans les cieux,
Pour l'observer n'exerça tant les yeux;
Nul astre aussi n'eut un cours si fidèle.
Prompte à le voir, dès qu'il se renouvelle,
Phrosine vole à des plaisirs nouveaux,
Descend au bain, se jette au sein des eaux,
Et, par son art, asservissant Neptune,
Commet aux flots l'amour et sa fortune.
Tout ce qu'on dit des mondes enchantés,
Iles d'amours, temples des voluptés,
Jardins, palais de Vénus et d'Armide,
Tout était là dans un désert aride.
Pourquoi faut-il que les tyrans des airs,
Les rochers même, et les monstres des mers,
Soient adoucis par des amours si rares,
Tandis qu'il est des hommes plus barbares,
Qui, par le crime aux enfers dévoués,
Troublent des feux du ciel même avoués?

Des Faventins telle on vit la furie.
Jule outragé, l'ame de fiel nourrie,
Las de se taire, et confus de parler,
A son bonheur voulut tout immoler.
Si la nature à sa flamme est funeste,
Pour la punir d'abhorrer son inceste,
Il veut armer le ténébreux séjour,
Et mettre aux fers la Nature et l'Amour.
Messine alors en prodiges fertile,
Dans son enceinte accordait un asile
A ces devins, à ces vils enchanteurs,
De l'avenir dangereux scrutateurs,
Qui, promenant leur misère profonde,
De leur enfer sont l'image en ce monde.
Un monument est le repaire affreux
Où leur Sibylle, au teint pâle, à l'œil creux,
Le front couvert de ses rides antiques,
Juge au milieu de trois cercles magiques.
On voit près d'elle, à ses cris menaçans,
Les spectres vains, les larves impuissans;
Et l'Œmonide, opérant les miracles,
Parle aux enfers, et vomit les oracles.
Son art, sur-tout, excelle à mettre au jour
Tous les poisons, tous les philtres d'amour.
Sur un brasier sa coupe est toujours pleine
De sucs vengeurs, instrumens de la haine.
Sur un autel d'os, de fange et de sang,
D'une effigie elle perce le flanc;
Ou la perfide empoisonne avec joie
Le voile impur qu'à Creüse elle envoie.

A ses secrets Jule ayant eu recours,
Tenta l'effet des magiques secours.
De joie alors la Pythonisse éclate,
Et rit d'entendre un crime qui la flatte.
« Je répondrai, dit-elle, à ton espoir;
» L'enfer a mis ce charme en mon pouvoir.
» Je puis d'un mot unir la sœur au frère,
» La mère au fils, et la fille à son père.
» Ainsi brûlaient Myrrha, Phèdre, Biblis.
» Mais si Phrosine a vu ses vœux remplis
» D'un autre amour, le charme est impossible.
» Non, non, dit-il, Phrosine est insensible.
» Ah! crains de voir tous les traits impuissans,
» Crains d'éprouver la glace de ses sens ».
A ce défi la fatale interprète
Redouble encor le charme qu'elle apprête,
Conjure, évoque, appelle ses démons:
Trois fois sa bouche a répété leurs noms;
Trois fois baissé, son sceptre redoutable
D'un trait magique a sillonné le sable.
L'Erèbe est sourd; un silence profond
Trompe son art, l'étonne et la confond.
Un jour plus pur se fait voir; et la terre,
Loin de s'ouvrir, sous ses pas se resserre.
« Quel signe affreux! dit-elle; on te trahit;
» Sous ton rival l'enfer même obéit.
» Phrosine est tendre, et l'amant qui l'adore
» En est aimé ». Jule en doutait encore.
« Veux-tu, dit-elle, en voir le séducteur?
» Prends ce miroir; magique délateur,

» Il apprend tout ». Quel coup-d'œil ! quelle image !
Jule égaré voit Phrosine à la nage,
La suit, l'observe en cet antre ignoré,
Et dans ses bras voit l'hermite adoré.
Au même tems qu'il frémit de colère,
Le monstre au cœur lui lance une vipère.
Banni soudain de ce cœur ulcéré,
L'amour a fui, l'enfer est demeuré.
Seul à son tour il conjure, il appelle
Et la vengeance, et la rage cruelle;
Des cris plaintifs répondent à sa voix,
Et le Ténare est vaincu cette fois.
Le charme opère, et l'affreuse Œmonide
Arme ses mains d'un flambeau d'Euménide.
« Prends, lui dit-elle ; en allumant ses feux,
» Ceux de ta sœur s'éteindront devant eux.
» Garde un présent qui lui sera funeste :
» L'esprit vengeur t'apprendra tout le reste ».
Jule, à ces mots, quitte ces lieux d'horreur,
Marche, et ne sait où vomir sa fureur.
Trop plein de rage il se plaît à l'étendre
Jusqu'à son frère étonné de l'entendre :
L'un veut punir l'infame ravisseur;
L'autre, avant tout, veut immoler sa sœur.
Aymar, lui-même, invente le supplice.
Et Jule, ô Dieux ! Jule en est le complice.
Pour faire luire un signal frauduleux,
On a besoin d'un tems plus nébuleux.
Ce tems arrive; et d'une égale rage
Sur un esquif ils quittent le rivage,

Et vont, armés de ce flambeau fatal
Qui doit servir de perfide fanal.
Phrosine, aux traits de sa fausse lumière,
Rentre soudain dans l'humide carrière.
O malheureuse! où vas-tu? vois ton sort:
Fuis ce rayon, c'est l'astre de la mort.
J'appelle en vain, je la vois qui s'engage
Loin du rocher qu'obscurcit un nuage.
L'esquif s'éloigne en l'égarant toujours.
La mer l'étonne; un si pénible cours
L'appesantit: elle sent un abîme,
Mais elle voit ce feu qui la ranime.
Elle s'épuise en efforts toujours vains;
Et sans pitié deux frères inhumains,
Pour voir sa mort, reculent devant elle.
Jule un moment flotte, hésite, chancelle,
Saisit la rame, et veut la secourir.
Non, dit Aymar, le monstre doit périr;
C'est à l'abîme à couvrir cet outrage.
Jule attendri veut adoucir sa rage,
Combat, avance; il tâche quelqu'instant
De la sauver. Phrosine s'agitant
Levait la tête, et prononçait encore:
Où suis-je? où vais-je? ô mon cher Mélidore!
Jule, attentif au nom de son rival,
Frémit, arrête, engloutit le fanal,
Recule encore, et dans la nuit profonde
Livre Phrosine aux abîmes de l'onde.
Que n'est-il vrai ce pouvoir enchanteur,
Par qui jadis le ciel réparateur,

En déité transformait une belle !
Phrosine, hélas ! tu serais immortelle,
Et tu péris sans grâce et sans retour !
Plus malheureux, ô toi qui vois le jour !
Qui t'apprendra cette horrible nouvelle ?
Il tient en vain, dans cette nuit cruelle,
Ses yeux ouverts, ses fanaux allumés;
Il a perdu les vœux qu'il a formés :
L'île d'amour n'a pas vu sa déesse.
Mille soupçons alarment sa tendresse.
Il va s'en plaindre au fatal élément;
Il en approche. O frayeur d'un amant !
Ma main frissonne à tracer cette image;
Il voit flotter un corps près du rivage;
L'effroi, l'amour précipitent ses pas
Vers ce jouet de l'onde et du trépas.
Quel coup de foudre ! O ciel ! c'est son amante
Qu'à ses pieds roule une vague écumante.
C'est elle !... Il tombe, immobile, éperdu,
Sur cet objet dans le sable étendu.
C'est elle !... Il sort de cette horreur profonde,
Pour détester le ciel, la terre et l'onde.
Sous la pâleur de ses livides traits,
Il voit, contemple, adore ses attraits,
Touche son cœur pour y chercher la vie.
Tout est glacé, la Parque est assouvie.
Sur ces débris qu'il presse avec effort,
Sur la mort même il implore la mort.
J'ai tout perdu, s'écriait Mélidore :
O ciel ! tu meurs ! ô ciel ! je vis encore !

Phrosine, attends l'ame que je te doi;
Le jour affreux peut-il luire sans toi?
Quand tu péris, l'univers fait naufrage.
O mer! achève, engloutis ce rivage.
Mer infidelle, où brillaient tant d'appas,
As-tu bien pu lui donner le trépas?
C'est elle, ô ciel, qu'on voit sur ton arène
Rebut des flots dont elle fut la reine!
Hélas! c'est moi qui la prive du jour!
Pourquoi, cruelle, avoir eu tant d'amour?
J'en fus l'objet, et c'est moi qui te tue!...
Il perd la voix, et sa bouche éperdue
Dévore encor ces restes précieux;
Il les transporte au sommet de ces lieux,
Pour s'y livrer à la mort qu'il projette.
Il voit Phrosine; un charme encor l'arrête:
La contempler, même en dépit du sort,
Est un plaisir qu'il dérobe à la mort.
Le jour naissant trouve encor Mélidore
Les bras liés à ce corps qu'il adore.
Près d'expirer, le dernier de ses vœux
Est qu'un tombeau les unisse tous deux.
Pour couronner cette union fidelle,
De sa ceinture il s'enchaîne avec elle.
« La mort ainsi ne peut m'en arracher ».
Il dit, s'élance, et tombe du rocher.
L'onde engloutit sa proie infortunée,
Qui reparut vers Messine étonnée,
Où l'on grava tous ces événemens
Sur un tombeau commun à ces amans.

DIALOGUES
ORIENTAUX.

INTERLOCUTEURS.

EMA.

AZOR.

Les COMPAGNES D'EMA.

DIALOGUES

DIALOGUES ORIENTAUX.

PREMIER DIALOGUE.

ÉMA, AZOR, et les COMPAGNES D'ÉMA.

ÉMA.

MON bien-aimé, mon époux,
Me rendra-t-il sa présence?
Je languis dans son absence.
Ah! d'un cœur tendre et jaloux
Que n'a-t-il l'impatience?
Que n'est-il à mes genoux,
Mon bien-aimé, mon époux!

De mon appui détachée,
Je tombe ainsi qu'une fleur
Languissante et desséchée,
Qui, sur la terre penchée,
Perd la vie et la couleur.

Mes pleurs, ainsi qu'un orage,
Font un voile sur mes yeux:
Quand mon astre radieux
Percera-t-il ce nuage?

Mes compagnes, levez-vous,
Mon bien-aimé va paraître
Ceint de l'éclat le plus doux.
Au jour qui luira sur vous,
Pourrez-vous le méconnaître?
Filles d'Ema, levez-vous;
C'est mon amant, c'est mon maître,
Mon roi, mon dieu, mon époux.

Il descendra des montagnes,
Leurs cimes s'aplaniront,
Ses pas légers franchiront
Les vallons et les campagnes
Qui devant lui fleuriront.

LES COMPAGNES.

Vous aimez, on vous adore;
Calmez vos sens agités,
Vos vœux seront écoutés;
Attendez jusqu'à l'aurore.
Sur les coteaux argentés
Les cieux ne versent encore
Que de tremblantes clartés.

ÉMA.

Fais place au jour plus propice,
Nuit de deuil, nuit de douleurs;
Dans mon lit baigné de pleurs,
J'attends que ton cours finisse.
Hélas! quel est mon tourment,

Quand ma main infortunée,
Dans ma couche abandonnée,
Erre et cherche mon amant!
J'en vois, j'en touche la place;
Hélas! quel est mon tourment!
Dans un vide qui la glace,
Ma main se perd vainement.

LES COMPAGNES.

De la colombe fidelle,
Tant que l'on séparera
L'amant ailé qu'elle appelle,
La colombe gémira.

ÉMA.

Peut-il être si tranquille
Le négligent possesseur
Du verger le plus fertile?
A-t-il quitté cet asile
Sans crainte du ravisseur?
Il perd sa vigne chérie,
Il expose à l'étranger
La fontaine et sa prairie:
Que de trésors en danger!
Peut-il ainsi négliger
Verger, vignes et fontaine?
Que sa crainte le ramène.
Ah! qu'il vienne protéger
Vigne, fontaine et verger.

Mais j'entends la tourterelle;
Silence, écoutons, c'est elle.
Doux présage, heureux moment!
Mon espoir se renouvelle;
Le chant de l'oiseau fidelle
M'annonce un fidèle amant.

LES COMPAGNES.

Reine, votre roi s'avance;
Le flambeau de l'espérance
Doit luire ainsi que le jour.
L'ombre a fui, l'aube commence.
Reine, votre roi s'avance,
Plein des feux de son amour.
Des bornes de l'hémisphère
Il prend sa course légère,
L'aile du vent l'a porté.
L'air, par son souffle agité,
Rend la plus douce harmonie,
Et la terre est rajeunie
A l'aspect de sa beauté.

ÉMA.

Ouvrez, ouvrez, c'est lui-même;
Je sens tressaillir mon cœur.
Esclaves de mon vainqueur,
Adorez celui que j'aime.
Chantez, mes sœurs, répétez
Le cantique de sa gloire.
Prenez vos harpes d'ivoire,

Montez vos lyres, chantez,
Que la myrrhe, à son passage,
Exhale aux cieux son odeur,
Et l'entoure d'un nuage
Qui modère sa splendeur.
Que vois-je ! ô jour plein de charmes !
Azor, Azor, est-ce vous ?

AZOR.

C'est Azor, c'est ton époux,
Qui vient calmer tes alarmes ;
Belle Ema, sèche tes larmes.
Renais, reprends tes couleurs,
O la plus belle des fleurs !
Laisse à ma bouche embrasée
Le soin de cueillir ces pleurs,
Ces perles, cette rosée,
Que répandaient tes douleurs.

EMA.

Bien de l'ame, ô douce joie !
Trésor que j'ai cru perdu,
Enfin le ciel te renvoie ;
Le jour enfin m'est rendu !
Du jardin de ses délices
Azor s'était égaré.

AZOR.

Son cœur t'était demeuré.

Ah! quel tourment, quels supplices!
Je languissais séparé
Du jardin de mes délices.

ÉMA.

Les gardes de ton trésor,
L'amour, la foi, l'innocence
Ont veillé pour sa défense.
Regarde, mon cher Azor,
Tu peux y trouver encor
Le sceau de notre alliance.

Vois ton domaine chéri
Dans sa brillante parure.
Vois ta source toujours pure,
Ton myrte toujours fleuri.
Vois, que ta moisson est belle!
Le désir volait près d'elle,
Sans oser en approcher;
Le vent, du bout de son aile,
A craint même d'y toucher.

AZOR.

Oui, je reconnais ta flamme;
Connais la mienne à ton tour.
Ema, compare à ton ame
Un cœur plus pur que le jour.
A l'orient de ces rives,
Sur un trône éblouissant,
Les filles d'un roi puissant

Offraient d'être mes captives.
J'ai dit aux filles d'un roi:
Régnez, jeunes souveraines;
Éma me tient sous sa loi.
Je ne puis donner mes chaînes
Pour les grandeurs que je voi.

Au séjour de la mollesse
L'Amour me tendait les bras.
Les filles de la jeunesse,
Me prodiguant leurs appas,
Voulaient enchaîner mes pas;
A leur flatteuse caresse
Ton Azor est échappé,
Sans que sa lèvre ait trempé
Dans la coupe enchanteresse.

ÉMA.

Plus beau que l'astre du jour,
Tu charmes la terre entière.
Que le monde ait ta lumière,
J'ai tes feux et ton amour.
Ils ont embrasé mon ame;
Amant-époux, satisfais
Et ton désir et ma flamme,
Jouis du bien que tu fais.

AZOR.

Comme la flèche qui vole,
Le doux son de ta parole
Dans mon cœur a pénétré.

Vierges de ce lieu sacré,
Prêtresses de mon idole,
L'autel est-il préparé?

LES COMPAGNES.

L'autel n'attend que l'offrande:
De festons et de guirlandes
Le sanctuaire est paré:
Le voile d'or est tiré.
Mystère saint et sublime!
O sacrifice amoureux!
Quel sera le plus heureux
Du prêtre ou de la victime?

AZOR.

Chastes filles, laissez-nous:
Livrez l'épouse à l'époux.
Allez, Éma vous l'ordonne.
Pour signaler votre ardeur,
Chantez l'hymne du bonheur
Dans l'instant qu'il nous couronne.

Quand le sommeil étendra
Nos paupières demi-closes,
Quand le bonheur répandra
Les pavots après les roses;
Défenseur de ce séjour,
Que le silence immobile,
Aux portes de cet asile,
Veille et respecte l'amour.

SECOND DIALOGUE.

AZOR ET EMA.

AZOR.

VIENS, ma colombe fidelle,
C'est ton époux enchanté
Dont l'ardeur se renouvelle;
C'est ton amant qui t'appelle
Au sein de la volupté.
O colombe fortunée,
Idole de mes désirs,
Viens, tu seras couronnée
Par l'amour et les plaisirs.

Qu'elle est belle, mon épouse!
Qu'elle a de charmes, grands dieux!
Malgré l'obstacle envieux
De cette écharpe jalouse
Qui nuit encore à mes yeux,
Qu'elle est belle, mon épouse!

Attends, ne m'obéis pas;
Des jardins de la nature,
Cueillons les fleurs pas à pas;
Que ta dernière parure

S'abaisse et tombe à mesure ;
Je veux compter tes appas.
Des trésors dont je dispose
Je veux lentement jouir,
Et voir le cœur de ma rose
Par degré s'épanouir.

Qu'il se plut à son modèle,
L'auteur divin qui forma
Ces beaux yeux, qu'il anima
De sa plus vive étincelle ?
Lorsqu'il peignit ces couleurs,
Sa main juste et libérale
Choisit la pourpre des fleurs
Dans leur fraîcheur matinale.
Sous ces lèvres de corail
Il fit éclater l'émail
De la perle orientale.
Il dit au jour d'éclairer
Cette blancheur vive et pure,
A la nuit de te parer
Des nœuds de sa chevelure,
Au monde de t'adorer.

C'est la suprême science
Qui mesura la distance
De ces contours arrondis
Où la volupté repose,
Où naît un bouton de rose
Sur un parterre de lis.

Des beautés de son ouvrage
Le Dieu se félicita;
Il sourit à son image,
Et ce nouvel apanage,
Ce sourire te resta.

ÉMA.

Que ma beauté ne peut-elle
Croître ainsi que mon amour !
Je te plairais chaque jour
Par quelque grâce nouvelle.
O dieux, qu'Éma serait belle !

Mais dans tes yeux pleins d'ardeur
Je lis ton impatience;
Je vois ta main qui s'offense
Du retard de son bonheur.
Ce bonheur, pourquoi l'attendre?
L'attente est une douleur.
Hélas! loin de se défendre,
L'oiseau, pressé de se rendre,
Tombe au sein de l'oiseleur.

AZOR.

Viens, pour y chercher la vie,
Captive digne d'envie.
Éma, tombe, ne crains rien:
Pose ta tête inclinée;
Ce bras sera ton soutien;
De cet autre environnée,

Et de plus près enchaînée,
Mets ton cœur contre le mien.

ÉMA.

O la chaîne fortunée !
Entre l'amante et l'amant
L'amour a détruit l'espace ;
Et la vigne s'entrelace,
S'unit moins étroitement
Au jeune ormeau qu'elle embrasse.

AZOR.

Volupté de l'union,
Des voluptés la première !
Eternelle passion,
Qui meut la nature entière !
O suprême volupté !
Rends-nous plus heureux encore.
Éma, son feu me dévore ;
Et ton amant agité
Sent la soif immodérée
De la moisson altérée,
Sous le signe de l'été.

ÉMA.

Et moi, j'attends la rosée
Qui doit tomber dans mon sein :
Comme la terre embrasée,
Pour être fertilisée,
Attend celle du matin.

AZOR.

Sœur-épouse, que j'implore,
Donne un baiser à l'époux;
Donne au frère qui t'adore;
Donne à l'amant, donne encore.
Nos baisers seront si doux,
Que les tendres tourterelles
Viendront apprendre de nous
Les jeux que nous tenons d'elles.

ÉMA.

Tout mon feu s'est consumé.
Azor, ô mon bien-aimé,
J'expire..... Azor, je me pâme.....

AZOR.

Reçois ce trait enflammé;
Dans tes lèvres renfermé,
Qu'il passe jusqu'à ton ame.

ÉMA.

Il ranime tous mes sens.

AZOR.

Quel délire je ressens!

ÉMA.

Dieux! quelle ivresse est la mienne!
Comme au toucher de l'aimant,

Mon ame a pris son élan
Pour se coller à la tienne.

AZOR.

Donne, Éma, je la reçois;
Et j'ai deux sources de vie.
Sœur, amante, épouse, amie,
Vois quels transports tu me dois.

Mais ta mourante paupière
Se ferme à l'éclat du jour;
Renais, ma douce lumière,
Renais, flambeau de l'amour.
La volupté veille encore;
Sans toi le charme est détruit:
Tes yeux ouverts, c'est l'aurore;
Tes yeux fermés, c'est la nuit.

ÉMA.

Aux régions du délire
Mes sens ont été ravis.
Azor, quel est ton empire?
Quand c'est par toi que j'expire,
C'est par toi que je revis.
Quelle magique puissance!
Mon ame a repris ses droits.
Je sens, je touche, je vois,
Et je jouis, et j'y pense.

AZOR.

Ecoute encor mes soupirs;

Une ardeur insatiable
Dit qu'il faut à mes désirs
Le fruit le plus délectable
Du jardin de nos plaisirs.

ÉMA.

Jouis, c'est ton héritage.
Choisis, cueille à pleine main.....
Mais quel mouvement soudain
D'entre mes bras te dégage?
Tu t'élèves, je te voi
Régner au-dessus de moi,
Comme un palmier qui m'ombrage.
Je suis l'arbuste naissant
Qu'un vent doux et caressant
Agite sous ce feuillage.....
Dieux! ô dieux, quelle autre image!
Et quel astre éblouissant
Est échappé du nuage!

AZOR.

Adore, Éma, ton ouvrage;
A ton souffle obéissant,
Le Dieu du bonheur descend
Sur l'autel des sacrifices.

ÉMA.

Il triomphe, il est armé
De la flèche des délices;
Mon cœur en est enflammé.

O tout-puissant bien-aimé !
Ta majesté se déploie.
Azor, le cri de ma joie
Jusqu'à toi s'est élevé.
Le feu du bûcher s'allume,
La victime se consume,
L'holocauste est achevé.

AMINTE

AMINTE ET MÉDOR;

TABLEAU NUPTIAL.

AMINTE ET MÉDOR;

TABLEAU NUPTIAL.

L'HYMEN allume ses flambeaux;
Aminte à Médor est unie.
Venez, chastes sœurs d'Uranie,
Vous devez à des nœuds si beaux
Prêter votre douce harmonie.
Le ciel, de toutes les beautés,
Fit pour eux le rare assemblage.
Quinze ans que l'amour a comptés,
D'Aminte forment le bel âge;
Médor a de plus deux étés:
J'entreprends de tracer l'image
Des innocentes voluptés;
Muses, protégez mon ouvrage.

Voilà mes crayons, mon pinceau;
L'Hymen va placer mes modèles;
J'emploierai des couleurs nouvelles;
Hymen, je veux te peindre en beau.
Entr'ouvre à mes yeux ce rideau,
J'y verrai le bonheur suprême,
Et pour te contempler lui-même,
L'Amour ôtera son bandeau.

Je vois l'alcove fortunée,
L'autel et le lit conjugal,
Où la victime est couronnée.
Un cri vient d'être le signal
Du sacrifice d'Hymenée.
Aux bras de son nouvel époux,
La jeune et trop sensible Aminte
Murmure de la vive atteinte
D'un trait qu'elle avoit cru plus doux;
Elle ouvre une paupière éteinte,
Entrevoit l'objet de sa plainte;
L'objet appaise son courroux.
L'œil étonné de l'innocence
Voit le coupable satisfait,
Qui, tout fier du mal qu'il a fait,
Etale avec pleine arrogance
Le maintien du bonheur parfait.
O ciel! dit-elle, toute émue,
Qu'ai-je vu, Médor! Quoi! c'est là!....
Celui qui.... qui blesse ma vue....

MÉDOR.

J'aime ta surprise ingénue.
Oui, chère Aminte, le voilà...
Pardonne....

AMINTE.

Ah! j'en frissonne encore.
Le cruel! devait-il tenter,
Devait-il cent fois répéter

L'exploit dont je vois qu'il s'honore?
Car il semble encor m'insulter.

MÉDOR.

Que tu connais peu son langage!
Peux-tu condamner ton ouvrage?
Son orgueil, c'est toi qui le fais,
Et cette insulte est un hommage.
Aminte, nous ferons sa paix.

AMINTE.

Non, tes attaques seront vaines,
Il m'est odieux, je le hais.

MÉDOR.

Aminte, nous ferons sa paix.
Laisse-le couler dans tes veines,
Ce feu qui cause tes désirs;
Et s'il fut l'auteur de tes peines,
Il le sera de tes plaisirs.

AMINTE.

Non, j'en ai trop senti l'atteinte.
N'abuse pas de ton pouvoir;
Tu vois ma faiblesse et ma crainte.
Médor, ôte-lui tout espoir;
Laisse reposer ton Aminte;
Dormons, je ne veux plus le voir.

MÉDOR.

Dormons, j'en fais le sacrifice.

Mais, si je lui commande en vain;
Si son indocile caprice.....
Je n'y vois qu'un moyen certain:
Prête-moi....

AMINTE.

Quoi donc?

MÉDOR.

Une main,
Une main qui l'assujettisse,
Pour qu'il dorme jusqu'à demain.

AMINTE.

Mais, crois-tu?... Vois donc, qu'il finisse.

MÉDOR.

O sommeil! ô repos divin,
Que tu nous promets de délices!...
Dort-il?........

AMINTE.

Non, je le presse en vain...
Encor.... Dis donc qu'il obéisse.....
Le serpent m'échappe, il se glisse.
Ah! dieux, quel mouvement soudain!
Médor, vous êtes son complice.
Vous vous entendez, je le voi.
Ma main brûle, et tient, malgré moi,
A l'instrument de mon supplice.
Je me sens, j'éprouve.....

MÉDOR.

Eh bien! quoi?

AMINTE.

Le sais-je, Médor?... lève-toi.
Je rougis d'un feu que j'ignore.

MÉDOR.

Levons-nous....

AMINTE.

Attends, pas encore.
Dans ton sein je veux me couvrir.....
Je veux....

MÉDOR.

Tu veux donc?...

AMINTE.

Je t'adore.
Je veux t'embrasser.... et mourir.

Ici le rideau du mystère
Tout-à-coup vient de s'abaisser.
Le tableau pourrait offenser
Les yeux de la pudeur austère;
Muses, je crains de la blesser.
On dit qu'à l'épreuve nouvelle
L'épouse trouva plus d'appas.
La colombe battit de l'aile,
Gémit et ne murmura pas.

On dit qu'au bout de sa carrière,
Le jeune et superbe vainqueur
Elevait encor sa bannière,
Pour rentrer au champ de l'honneur.
On dit... mais la toile se lève.
Aminte dort, je dois veiller.
Un dieu m'excite à travailler;
Que l'ouvrage d'un dieu s'achève!

O qu'Aminte fait un beau rève,
Quand Médor ne peut sommeiller!
Des plus doux pavots accablée,
Dans quel désordre la voilà!
Ses deux mains sont l'appui qu'elle a
Dessous sa tête échevelée;
Le flanc nu, la gorge étalée,
Une jambe ici, l'autre là.
Que Boucher peindrait bien cela!
Le contemplateur du modèle,
La main sur un genou plié,
Et sur l'autre coude appuyé,
Reste à demi-couché près d'elle.
De son idole extasié,
Surpris de ces objets nouveaux,
Il dit: O Vénus! ô nature!
Ai-je donc causé tant de maux!
Ce calme profond me rassure:
Nature! ils sont donc appaisés
Les maux cuisans que j'ai causés!
Cherchons, voyons cette blessure

Et le sujet de tant de pleurs.....
Que vois-je?... Ah! quelle douce image!
Les tendres, les vives couleurs!
Flore se plaignait d'un orage:
Voilà donc cet affreux ravage
Qui fait naître encor plus de fleurs!
Qu'ici soit empreint mon hommage.
Qu'au centre de toute faveur,
Qu'au bord du céleste apanage,
De la plus brûlante ferveur
Ce baiser de feu soit le gage.
Ce baiser d'amour imprimé,
Aminte au sommeil fut ravie;
Et ce souffle rendit la vie
A tout son être ranimé.
Elle voit Médor, et s'écrie....
Médor, étendu sur son sein,
A pleine lèvre, à pleine main,
Moissonne toute la prairie.
L'épouse aussi, plus aguerrie,
Des yeux parcourant son trésor,
Voit, caresse et retrouve encor,
Dans son attitude chérie,
L'heureux compagnon de Médor.

Ici l'Hymen baisse le voile;
Mais sous ce voile détaché,
Est un petit Amour caché,
Qui soulève un coin de la toile.
Voyons..... eh! pourquoi ce secret?

Hélas! c'est Aminte qui joue
Et folâtre avec l'indiscret.
Elle y trouve enfin plus d'attrait;
Elle le contemple, et le loue,
Le prend, le flatte, l'amadoue,
Et veut le tenir en arrêt
Avec ce ruban qu'elle noue.
Qu'il est beau! qu'il plaît à mes yeux!
Le cou d'un cygne qu'on caresse
A ce toucher délicieux;
C'est l'ébranlement, la souplesse
D'un jeune épi qui se redresse.
Oui, Médor, c'est un fruit divin,
Qui naquit au jardin des Grâces.

MÉDOR.

Achève son heureux destin;
Il naquit au jardin des Grâces;
Aminte, il faut que tu le places
Près des pommes de ton jardin.

AMINTE.

Je ne conçois pas ton dessein.
Médor, que veux-tu faire?... arrête....
Un moment donc!... est-il honnête
D'avoir ce bouquet sur mon sein?

MÉDOR.

Oui, c'est le bouquet de la fête.
Tu te pares de ta conquête;

Eh bien ! l'objet que tu craignais,
N'a donc plus rien qui t'en impose ?
Vois comme change toute chose !
L'épine dont tu te plaignais,
L'Amour en a fait une rose.

AMINTE.

Qu'il est bien ! comme il repose !
A combien de jeux, tour-à-tour,
Nous exercerons sa tendresse !
Sans doute il m'aimera sans cesse ;
Sans cesse il me fera sa cour.
Je m'égare ici quand je pense . . . .
Tu vas rire de mon enfance . . . .

MÉDOR.

Parle, explique-toi sans détour.

AMINTE.

Tiens, je mesure cet espace,
Et ces rondeurs, et ce contour. . . . . .
Où donc, Médor ? à quelle place ? . . .
Éclaircis mon doute ; de grâce,
Dis-moi, qu'en fais-tu tout le jour ?

Ici, notre époux s'embarrasse,
Se tait, lui sourit et l'embrasse.
Un trait naïf de la beauté
Sur nous a souvent plus d'empire
Que tout l'abandon du délire,

Que l'accès de la volupté.
Médor reçut ce trait de flamme,
De nouveau se sentit brûler;
Son silence laissa parler
L'agent expressif de son ame;
Qu'il faut encore ici voiler.

Mais du nuptial édifice
Je vois le soudain tremblement;
Ce bruit, ce murmure propice
Annonce un troisième serment,
Et d'Hymen l'entier sacrifice.
Du sommeil, enfant des plaisirs,
L'immobilité les enchaîne;
J'écoute, et je n'entends qu'à peine
L'unisson de quelques soupirs.

Mes sujets sont rendus visibles:
Les voilà tous trois endormis;
Sur des voluptés plus paisibles
Un coup-d'œil peut être permis.
C'est dans l'union la plus pure,
Et la jeunesse et la beauté;
C'est le repos de la nature
Dans les bras de la volupté.
Quand tout dort, ne puis-je connaître
Des trois qui sera le premier
A voir ressusciter son être?
Je sais qui sera le dernier.

L'Aurore devance Céphale ;
Plus d'amour hâte son réveil.
Aminte, aussi plus matinale,
Voit Médor aux bras du sommeil.
L'aube paraît, le jour augmente.
Ce n'est plus la clarté mourante
Du flambeau d'Hymen consumé ;
C'est l'astre des cieux ranimé,
Qui rend ma scène plus brillante.
Un trait de ce jour éclatant
D'Aminte frappe la paupière,
Et je vois son cœur palpitant.
Rends-toi, vigilante écolière,
Au maître, à l'Amour qui t'attend.

Aminte s'agite, soupire,
Soulève sa tête un instant,
Retombe, dégage et retire
Un bras fatigué qu'elle étend
Vers l'objet qui toujours l'attire.
Aminte ici revoit Médor.....
D'amour et d'extase ravie ;
Le voyant, elle dit encor :
Qu'il est beau l'époux de ma vie !
Ah ! gardons-nous de l'éveiller.
Ici, nuit et jour asservie,
A sa garde je dois veiller.
Qu'il a de grâce à sommeiller !
Qu'il est beau l'époux de ma vie !
Que de baisers lui seront dus !

Je n'ose imiter son audace :
Hélas ! je les tiens suspendus,
Jusqu'à son réveil attendus ;
Je ne puis qu'en marquer la place.
Mais, que vois-je ?... quel changement !
D'où vient ?... ma surprise est extrême !
Quel repos ! quel abattement !
Le favori de mon amant,
Pourquoi n'est-il donc plus le même ?
Sans force, immobile, abaissé ;
Dort-il ? ne s'est-il point blessé ?
Hélas ! je sens couler mes larmes,
Mais, non, dissipons nos alarmes ;
Sous ce coloris effacé
Je lui trouve encor mille charmes.
Qu'il a de grâce à sommeiller !
Ah ! gardons-nous de l'éveiller !
Sa tendre langueur m'intéresse.
Tantôt que n'était-il ainsi ?
Plus propre au jeu de la tendresse,
Sans doute il eût mieux réussi.
On m'a fait de tout un mystère :
A le voir, j'étais en souci
De son existence ordinaire.
Et voilà mon doute éclairci.

La scène va changer ici :
Médor est agité d'un rêve ;
Aminte prévient son réveil,
Et sur un genou se relève

Pour voir éclore son soleil.
L'astre brille dès sa naissance ;
Son matin n'est point attiédi ;
Et le premier rayon qu'il lance,
A tous les feux de son midi.
Il répand sa chaleur subite ;
Tout brûle aussitôt qu'il a lui.
Le globe de son satellite
Paraît embrasé comme lui.
Aminte n'est qu'une mortelle ;
C'est un Dieu qu'elle a pour amant.
Comment Semelé pourra-t-elle
Soutenir cet embrasement?
Je redoute encor ce moment.

Tombez comme un triple nuage,
O voiles dont la profondeur,
Aux yeux de la sainte pudeur,
Doit sur-tout cacher cette image.
J'abrége mes chants amoureux ;
Hymen, à tes rapides jeux
Il faut un rapide langage.
D'un trait peignons le couple heureux,
Pénétré de la même atteinte,
Uni d'un mutuel accord :
Il est sans gêne, elle est sans crainte ;
C'est la volupté sans effort,
Et la mollesse sans contrainte.
On sommeille, on s'éveille encor,
Un bras sous le cou de Médor,

Une main sur le cœur d'Aminte:
C'est lui qui reprend son essor,
Elle qui lui rend son étreinte.
C'est l'Hymen qui chante Médor;
Et l'Amour qui couronne Aminte.

J'ai dit... l'Amour a tant parlé;
Tant de fois l'Hymen s'est voilé,
Que mon héros, comblé de gloire,
Rival de Faune et de Silvain,
A compté le nombre divin
Des chastes Filles de Mémoire.

Ouvrez le temple de vos dieux,
Prêtres d'Hymen et de Cybèle;
Exposez la suite fidelle
De ces tableaux mystérieux:
Je mets ce dépôt précieux
Sous votre garde solennelle.

Ce culte sacré vous appelle,
Muses, répétez avec nous
L'hymne de l'épouse nouvelle,
Et le cantique de l'époux.

HYMNE.

HYMEN ! Amour ! Hymenée !
Vous consacrez le séjour
De l'union fortunée ;
Régnez ici tour-à-tour :
Hymen, caresse l'Amour ;
Amour, embrasse Hymenée.

D'amaranthe couronnée,
Vierge, qui déposeras
Ta ceinture abandonnée,
Sans ornemens tu seras
De plus de grâces ornée.
Amour ! Hymen ! Hymenée !

Des bois chantres ravissans,
Qui, du printems de l'année,
Chantez les dons renaissans,
Cette voix vous est donnée
Pour marier vos accens.
Hymen ! Amour ! Hymenée !

Roses de la matinée,
Filles de l'Aurore en pleurs,
La terre a, de mille fleurs,
Votre pourpre environnée,
Pour marier vos couleurs.
Hymen ! Amour ! Hymenée !

Au déclin de la journée,
La nuit, dans le champ des airs,
Unit cent globes divers ;
Et la nature enchaînée
Répète à tout l'univers :
Hymen ! Amour ! Hyménée !

Hymen ! Hymenée ! Amour !
Vous ferez ma destinée ;
Et dans ma course bornée,
Je dirai, cent fois le jour :
Hymen, caresse l'Amour ;
Amour, embrasse Hyménée.

THÉÂTRE.

ENVOI

DE L'OPÉRA DE CASTOR

A

MADAME DE POMPADOUR;

EN 1737.

PUIS-JE consacrer cet Ouvrage
Sur un autre autel que le tien ?
Ces vers rendent encore hommage
A l'amitié, ce doux lien
Dont tu chéris par-tout l'image.
Pour ses héros, jusqu'à ce jour,
La Muse des Chantres lyriques
Ne prit dans les fastes antiques
Que les favoris de l'Amour.
Sur le Théâtre * de sa gloire,
L'Amour, méprisant tous les Dieux,
Ne veut exposer à nos yeux
Que les tableaux de son histoire.

* L'Opéra.

Ce Temple, à lui seul dédié,
A vu son culte publié
Par nos Amphions pleins de zèle :
A l'amitié tendre et fidèle,
Aucun d'eux n'a sacrifié.
Novateur indiscret, peut-être,
J'ai peint de nouveaux sentimens
Au séjour des enchantemens
Dont l'Amour est souverain maître,
Et l'amitié s'est fait connaître
Sur le Théâtre des amans.
Elle ose encore y reparaître,
Et Castor est prêt à renaître;
Echappé d'un destin fatal,
Il éprouvera la tendresse
D'un Dieu qui cède à son rival
Le ciel, son trône et sa maîtresse.
Le Zodiaque s'ouvrira;
Le plus beau signe éclatera
Pour montrer une ardeur si pure.
Je sais ce qu'Amour en dira,
Je l'entends déjà qui murmure
Sur le ceintre de l'Opéra.
Mais qu'il me blâme ou qu'il me loue,

Pourvu que Pompadour avoue
Cet Ouvrage né sous ses yeux,
Je verrai combler mon attente,
Et je me croirai dans les cieux
A côté des Dieux que je chante.

PERSONNAGES.

POLLUX.
CASTOR.
TÉLAIRE.
PHÉBÉ.
JUPITER.
MERCURE.
CLÉONE, Confidente de PHÉBÉ.
LE GRAND-PRÊTRE DE JUPITER.
Un Spartiate.
Une Voix.
Une autre Voix.
Un Athlète.
Une Suivante d'HÉBE.
Une Ombre heureuse.
Spartiates.
Guerriers combattans.
Plaisirs célestes.
Puissances magiques.
Démons.
Ombres heureuses.
Peuples.

CASTOR ET POLLUX,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le Palais du Roi de Sparte avec tout l'appareil d'un hymenée.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHÉBÉ, CLÉONE.

CLÉONE.

L'HYMEN couronne votre sœur,
Pollux épouse Télaïre ;
Ce pompeux appareil annonce son bonheur :
Mais j'entends Phébé qui soupire.

PHÉBÉ

Mon cœur n'est point jaloux d'un sort si glorieux ;
Une autre voix s'y fait entendre.

Ah ! que n'est-il ambitieux !
Peut-être serait-il moins tendre.
Filles du Dieu du jour, par quels présens divers
Le ciel marqua notre partage !
Je reçus le pouvoir d'évoquer les enfers :
Que Télaïre obtint un plus doux avantage !
Elle commande aux cœurs, où mon art ne peut rien,
Un coup-d'œil lui rend tout possible ;
Je ne fais qu'étonner ce qu'elle rend sensible :
Que son pouvoir est au-dessus du mien !
Que l'univers la trouve belle,
Je le pardonne à ses appas :
Mais que l'ingrat Castor m'abandonne pour elle,
Voilà ce que mon cœur ne lui pardonne pas.

CLÉONE.

L'hymen du Roi, qui va rompre leur chaîne,
Doit vous rendre l'espoir de fixer votre amant.

PHÉBÉ.

Elle aura ses regrets pour adoucir sa peine,
Quand j'espérerai vainement.....
Et si le roi cédait aux larmes de son frère
L'objet qui cause son tourment !
Tu vois ce que je crains ; apprends ce que j'espère :
Cléone, en ce moment fatal,
Pour venger ma flamme offensée,
Je leur garde un autre rival,
Et je puis disposer des fureurs de Lincée.

Son amour qu'on outrage, est tout prêt d'éclater ;
Il veut de ce palais enlever Télaïre.....
Je la vois : son triomphe augmente mon martyre ;
Songeons à l'éviter.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

TÉLAIRE, *seule.*

ÉCLATEZ, mes justes regrets ;
Dans un moment, hélas ! il faudra vous contraindre :
Le ciel m'ôtera désormais
Jusqu'à la douceur de me plaindre.

La gloire unit en vain tout ce qu'elle a d'attraits
Pour un Dieu qui m'adore, et me force à le craindre ;
L'Amour a lancé d'autres traits :
Ces honneurs que je fuis, ne font voir que l'excès
D'un feu que je ne puis éteindre.

Eclatez, mes justes regrets ;
Dans un moment, hélas ! il faudra vous contraindre :
Le ciel m'ôtera désormais
Jusqu'à la douceur de me plaindre.

SCENE III.

TÉLAIRE, CASTOR.

CASTOR.

Ah! je mourrai content, je revois vos appas.

TÉLAÏRE.

Prince, osez-vous encor me parler de tendresse!

CASTOR.

On permet nos adieux.

TÉLAÏRE.

Eh! ne deviez-vous pas
Les épargner à ma faiblesse?

CASTOR.

Quand j'ai pour cet adieu l'aveu de votre époux,
Quand vous m'allez être ravie,
Cruelle! me reprochez-vous
Le dernier plaisir de ma vie!
Mon frère a vu mes pleurs, et, loin de les cacher,
J'ai laissé voir toute ma flamme;
La pitié lui parlait, et semblait le toucher;
Mais l'Amour, plus puissant, l'écartait de son ame:
Achevez son bonheur, je quitterai ces lieux,
Sans me plaindre de vous, sans accuser mon frère:
Ai-je à me plaindre que des dieux!

TÉLAÏRE.

Vous partez !

CASTOR.

Je m'impose un exil nécessaire.
Dans ces yeux, maîtres de mon sort,
Si j'ai trouvé cent fois la vie;
Quand l'espérance m'est ravie,
J'y trouverais cent fois la mort.

TÉLAÏRE.

Et le roi permettra cette fuite inhumaine !
Non, son cœur est trop généreux.

CASTOR.

En faisant son bonheur, elle adoucit ma peine :
Vous me plaignez, il m'aime, et je pars trop heureux.

(*Pollux qui les observe, paraît en ce moment.*)

SCÈNE IV.

POLLUX, TÉLAIRE, CASTOR.

POLLUX.

Non, demeure, Castor, c'est moi qui te l'ordonne :
L'amour et l'amitié t'en imposent la loi.
Calme l'inquiétude où ton cœur s'abandonne :
Pour te retenir près de moi,

La main qu'on devait à ma foi
Est la chaîne que je te donne.

(*Il prend la main de Télaïre, et l'unit à celle de Castor.*)

CASTOR.

O bonté que j'adore!

TÉLAÏRE.

O grandeur qui m'étonne!

POLLUX.

Je connais tout ce que je perds.
Castor à mon amour rendra cette justice:
Il pourra mieux juger du prix du sacrifice,
Par les tourmens qu'il a soufferts.

(*La suite du roi et le peuple entrent sur la scène.*)

SCÈNE V.

POLLUX, TÉLAIRE, CASTOR, SPARTIATES.

POLLUX, *au peuple.*

Ces apprêts m'étaient destinés,
J'en faisais mon bonheur suprême;
Que leurs fronts soient couronnés
De ces fleurs qui devaient parer mon diadème;
Des deux objets que j'aime,
Je fais deux amans fortunés.

CHŒUR DE SPARTIATES.

Chantons l'éclatante victoire
D'un héros qui dompte l'amour ;
Si la vertu triomphe en ce beau jour,
L'amour ne perd rien de sa gloire.

(*On danse.*)

CASTOR.

Quel bonheur règne dans mon ame !
Amour, as-tu jamais
Lancé de si beaux traits !
Des mains de l'amitié tu couronnes ma flamme :
Amour, as-tu jamais
Lancé de si beaux traits !

(*On danse.*)

SCÈNE VI.

UN SPARTIATE et les ACTEURS précédens.

UN SPARTIATE.

QUITTEZ ces jeux, courez aux armes ;
Lincée attaque ce palais ;
La jalouse Phébé semble guider ses traits.

CHŒUR.

Courons aux armes.

(*Castor et Pollux, en se séparant pour aller combattre*

aux deux côtés du théâtre, où l'on entend le bruit des attaques.)

Allons dissiper ces alarmes;
Aux armes!

TÉLAÏRE *à* CASTOR.

Arrêtez, Castor, arrêtez!

(*Les différens Chœurs derrière le théâtre.*)

Combattons, attaquons; attaquez, combattez.

UNE VOIX, *seule.*

Enlevons Télaïre.

TÉLAÏRE

Ah! quelle fureur les inspire!

CHŒUR, *derrière le théâtre.*

Combattons, etc.

(*Après un grand bruit de guerre, Lincée force l'entrée du palais, et paraît à la tête des siens. Castor, qui était sorti du théâtre, rentre pour le combattre: il est repoussé, et tombe dans la coulisse, sous les coups de Lincée. Pendant le combat, Télaïre, qui veut se jeter dans la mêlée, est retenue par ses femmes. Il se fait alors un profond silence.*)

UNE VOIX.

Castor, hélas! Castor est tombé sous ses coups!

CHŒUR

CHŒUR DES SPARTIATES.

O perte irréparable !
O malheur effroyable !

TÉLAÏRE, *tombant dans les bras de ses suivantes.*

Je me meurs !

LE CHŒUR.

Pollux, vengez-nous.

(*Le bruit de guerre recommence. Lincée reparaît, traverse la scène pour enlever Télaïre qu'il entraîne hors du théâtre. Pollux vole à sa rencontre, dégage la princesse, et attaque son ennemi. La troupe de Castor se rallie à celle de Pollux qui combat Lincée, le poursuit et le fait tomber sous ses coups.*)

ACTE II.

Le Théâtre représente le lieu de la sépulture des Rois de Sparte, au milieu duquel est élevé un tombeau militaire pour les funérailles de Castor; il est éclairé de lampes sépulcrales. Le reste est une forêt sombre, plantée de palmiers et de cyprès, où se rassemble le peuple de Sparte. Le commencement de l'Acte se passe dans la nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHŒUR DES SPARTIATES *qui arrivent au tombeau, avec toutes les marques d'un grand deuil, les armes renversées et garnies de crêpes.*

Que tout gémisse,
Que tout s'unisse :
Préparons, élevons d'éternels monumens
Au plus malheureux des amans:
Que jamais son amour, ni son nom ne périsse.
Que tout s'unisse.

SCÈNE II.

TÉLAIRE, *dans le plus grand deuil, vient se jeter au pied du mausolée.*

Tristes apprêts, pâles flambeaux,
Jour plus affreux que les ténèbres,
Astres lugubres des tombeaux,
Non, je ne verrai plus que vos clartés funèbres.

Toi qui vois mon cœur éperdu,
Père du jour, ô soleil! ô mon père!
Je ne veux plus d'un bien que Castor a perdu,
Et je renonce à ta lumière.

Tristes apprêts, pâles flambeaux,
Jour plus affreux que les ténèbres,
Astres lugubres des tombeaux,
Non, je ne verrai plus que vos clartés funèbres.

(*Phébé paraît.*)

SCÈNE III.

PHÉBÉ, TÉLAIRE.

TÉLAÏRE.

Cruelle, en quels lieux venez-vous?
Osez-vous insulter encore
Aux manes d'un héros qui périt par vos coups!

PHÉBÉ.

Laisse à l'amour qui me dévore
Le soin de me punir d'un crime que j'abhorre,
Il m'en dit plus que ton courroux.
Tu pleures l'amant le plus tendre;
Mais de nous deux encor son destin peut dépendre:
D'un mot tu peux le rendre au jour.

TÉLAÏRE.

Ordonnez, que faut-il?

PHÉBÉ.

Immoler ton amour;
Et mon art forcera l'enfer à nous le rendre.

TÉLAÏRE.

Oui, je m'en impose la loi.
Qu'il vive, que pour lui votre ardeur se signale.

PHÉBÉ.

Tu le veux!

TÉLAÏRE.

Hâtez-vous, je cède à ma rivale
L'amour dont il brûla pour moi.

(*On entend une symphonie guerrière et des chants de victoire.*)

LE CHŒUR, *derrière le théâtre.*

Triomphe, vengeance!

TÉLAÏRE.

C'est le roi vainqueur qui s'avance.

PHÉBÉ.

Il a vengé nos maux, il faut les réparer.

(*Elle sort.*)

(*Le jour commence à paraître, et découvre les différens monumens qui sont sur la scène.*)

SCÈNE IV.

POLLUX, TÉLAIRE, *Troupe de* SPARTIATES, *d'*ATHLÈTES *et de* COMBATTANS *portant des trophées et les dépouilles des ennemis.*

POLLUX, *au peuple.*

Peuples, cessez de soupirer.
Non, ce n'est plus des pleurs que ces manes demandent;
C'est du sang qu'ils attendent,
Et ce sang fatal a coulé:
Lincée est immolé.

TOUS LES CHŒURS.

Que l'enfer applaudisse
A de nouveaux concerts;
Qu'une ombre plaintive en jouisse,
Le cri de la vengeance est le chant des enfers.

POLLUX *à* TÉLAÏRE.

Princesse, une telle victoire
Doit adoucir pour vous l'horreur de ce séjour.

TÉLAÏRE.

La vengeance flatte la gloire,
Mais ne console pas l'amour.
Prince, un rayon d'espoir à mes yeux se présente:
Le pouvoir de Phébé peut remplir mon attente,
Et ravir Castor aux enfers.

POLLUX.

Non, c'est en vain qu'elle le tente,
Et c'est encore à moi de réunir vos fers.
Aux pieds de Jupiter j'irai me faire entendre;
Le dieu qui me donna le jour,
A mon frère peut le rendre.
Aux larmes de son fils quelle marque plus tendre
Peut-il donner de son amour?

TÉLAÏRE.

Ah! prince, osez tout entreprendre;
Montrez qu'aux immortels votre sort est lié;
Jupiter dans les cieux est le dieu du tonnerre;
Et Pollux sur la terre
Sera le dieu de l'amitié.
D'un frère infortuné ressusciter la cendre,
L'arracher au tombeau, m'empêcher d'y descendre;
Triompher de vos feux, des siens être l'appui,
Le rendre au jour, à ce qu'il aime,

C'est montrer à Jupiter même
Que vous êtes digne de lui.

POLLUX, *au peuple.*

Reprenez vos chants de victoire.
Que mon triomphe embellisse ces lieux ;
Occupez Télaïre, et charmez ses beaux yeux
Par le spectacle de ma gloire.

(*Il sort.*)

(*La scène devient plus éclairée ; les tombeaux sont couverts des trophées et des dépouilles des ennemis. Marche des combattans. Entrée et combat figuré d'Athlètes et de Gladiateurs.*)

UN ATHLÈTE.

Eclatez, fières trompettes ;
Faites briller dans ces retraites
La gloire de nos héros.
Par des chants de victoire,
Troublons le repos
Des échos.
Qu'ils ne chantent plus que la gloire.

(*Des femmes spartiates se mêlent à la fête des guerriers, couronnent les vainqueurs, et forment un divertissement de réjouissances, pour célébrer la victoire de Pollux.*)

ACTE III.

Le Théâtre représente le vestibule du temple de Jupiter, où Pollux doit faire un sacrifice. Deux niches et deux autels sont à côté de l'arcade du milieu : la statue de l'Espérance est d'un côté, et celle de la Crainte de l'autre.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLLUX, *seul.*

Présent des dieux, doux charme des humains,
O divine amitié ! viens pénétrer nos ames :
Les cœurs éclairés de tes flammes,
Avec des plaisirs purs, n'ont que des jours sereins.
C'est dans tes nœuds charmans que tout est jouissance;
Le tems ajoute encore un lustre à ta beauté :
L'amour te laisse la constance ;
Et tu serais la volupté,
Si l'homme avait son innocence.

Présent des dieux, etc.

(*Le temple s'ouvre, et les Prêtres en sortent.*)

Mais le temple est ouvert, le Grand-Prêtre s'avance.

SCÈNE II.

POLLUX, LE GRAND-PRÊTRE DE JUPITER, PEUPLE *et Suite du* GRAND-PRÊTRE.

LE GRAND-PRÊTRE.

LE souverain des dieux
Va paraître en ces lieux
Dans tout l'éclat de sa puissance ;
Tremblez, redoutez sa présence !
Fuyez, mortels curieux.
Ce n'est que par les feux et la voix du tonnerre
Qu'il s'annonce à la terre ;
Et l'aspect redouté de son front glorieux,
N'est vu que par les dieux.
Qu'au seul nom de ce dieu suprême,
De respect et d'effroi tous les cœurs soient glacés :
Fuyez et frémissez :
Fuyons et frémissons nous-mêmes.

CHŒUR DE PRÊTRES.

Fuyons et frémissons nous-mêmes.

(*Le peuple et les Prêtres se retirent. Pendant le récit du Grand-Prêtre, Pollux, qui attend la présence de Jupiter, passe de l'autel de la Crainte à celui de l'Espérance, où la flamme s'allume tout-à-coup quand le Grand-Prêtre sort.*)

SCÈNE III.

Le Théâtre change : Jupiter paraît dans son palais, assis sur un trône et environné de toute sa gloire.

JUPITER, POLLUX.

POLLUX, *aux pieds de* JUPITER.

Ma voix, puissant maître du monde,
S'élève, en tremblant, jusqu'à toi :
D'un seul de tes regards dissipe mon effroi,
Et calme ma douleur profonde.
O mon père, écoute mes vœux !
L'immortalité qui m'enchaîne,
Pour ton fils désormais n'est qu'un supplice affreux.
Castor n'est plus, et ma vengeance est vaine,
Si ta voix souveraine
Ne lui rend des jours plus heureux.
O mon père, écoute mes vœux !

JUPITER.

Que son retour, mon fils, aurait pour toi de charmes !
Qu'il me serait doux d'y penser !
Mais l'enfer a des loix que je ne puis forcer ;
Et le sort me défend de répondre à tes larmes.

POLLUX.

Ah! laisse-moi percer jusques aux sombres bords!
J'ouvrirai sous mes pas les antres de la terre:
J'irai braver Pluton, j'irai chercher les morts
A la lueur de ton tonnerre;
J'enchaînerai Cerbère; et, plus digne des cieux,
Je reverrai Castor, et mon père, et les dieux.

JUPITER.

J'ai voulu te cacher le sort qui te menace.
D'un frère infortuné tu peux briser les fers,
Si tu descends dans les enfers;
Mais il est ordonné, pour prix de ton audace,
Que tu prennes sa place.
Tes jours éternels, tes beaux jours
Sont trop dignes d'envie.

POLLUX.

Non, je ne puis souffrir la vie,
Si Castor avec moi n'en partage le cours.
Je reverrai mon frère, il verra Télaïre:
Il est aimé, c'est à lui d'être heureux.
Chaque instant qu'ici je respire,
Est un bien que j'enlève à son cœur amoureux.

JUPITER.

Avant que de céder au zèle qui t'inspire,
Vois ce que tu perds dans les cieux.
Enfans du ciel, charmes de mon empire,

Plaisirs, vous qui faites les dieux,
Triomphez d'un dieu qui soupire !

(*Les Plaisirs célestes, conduits par Hébé, entrent en dansant ; ils entourent Pollux ; Jupiter se retire.*)

SCÈNE IV.

POLLUX, HÉBÉ, LES PLAISIRS CÉLESTES *qui tiennent des guirlandes de fleurs dont ils veulent enchaîner Pollux.*

(*Entrée d'Hébé et de sa Suite, formée par les Plaisirs célestes.*)

POLLUX.

TOUT l'éclat de l'Olympe est en vain ranimé :
Le ciel et le bonheur suprême
Sont aux lieux où l'on aime,
Sont aux lieux où l'on est aimé.

PETIT CHŒUR.

Qu'Hébé, de fleurs toujours nouvelles,
Forme vos chaînes éternelles.

(*Hébé danse, et ne cesse d'attaquer Pollux, qu'elle veut enchanter.*)

UNE SUIVANTE D'HÉBÉ.

Voici des dieux
L'asile aimable :

Goûtez des cieux
La paix durable ;

Plus de plaisirs
Que de désirs ;
Des chaînes,
Sans peines,
Et des beaux jours
Comptés toujours
Par les Amours.

Si l'on soupire,
C'est sans martyre :
Est-on charmé,
L'on plaît de même :
On dit qu'on aime,
On est aimé.

POLLUX.

Ah ! sans le trouble où je me voi,
Charmans plaisirs, je vous serais fidèle :
Mais dans l'excès de ma douleur mortelle,
Plaisirs, que voulez-vous de moi ?

(*Nouvelle attaque d'Hébé.*)

UNE SUIVANTE D'HÉBÉ.

Que nos jeux
Comblent vos vœux :
Suivez Hébé ; que votre jeunesse
Sans cesse
Renaisse,

Pour être à jamais heureux.
La grandeur la plus brillante
N'a point d'attrait qui nous tente :
Venez, voyez, goûtez
Les célestes voluptés.
Nous aimons; Jupiter même
N'est heureux que quand il aime.
Cédez, aimez, jouissez
Des biens qui vous sont réservés.

(*La danse recommence; les Plaisirs célestes font de nouveaux efforts pour arrêter Pollux.*)

Si je romps vos aimables chaînes,
J'épargne aux dieux ma honte et mes soupirs.
Je descends aux enfers pour oublier mes peines;
Et Castor renaîtra pour goûter vos plaisirs.

(*Pollux rompt les guirlandes de fleurs dont il est enchaîné, et se dérobe aux Plaisirs qui le suivent.*)

ACTE IV.

Le Théâtre représente l'entrée des enfers, où l'on descend par des rochers escarpés. Dans le fond est une caverne qui vomit des flammes, et dont le passage est défendu par des monstres, des spectres et des démons.)

SCÈNE PREMIÈRE.

PHÉBÉ, *seule.*

ESPRITS, soutiens de mon pouvoir,
Venez, volez, remplissez mon espoir.
Descendez au rivage sombre;
Il faut lui ravir une ombre.

(*Les Esprits et Puissances magiques descendent des rochers à la voix de Phébé, qui forme ses enchantemens.*)

SCÈNE II.

PHÉBÉ, ESPRITS MAGIQUES.

PHÉBÉ.

RASSEMBLEZ-VOUS, secondez mon ardeur;
Des monstres des enfers combattez la fureur.

LE CHŒUR.

Des monstres des enfers combattons la fureur.

PHÉBÉ.

Redoublez vos charmes;
Pénétrez ce séjour
Impénétrable au jour:
Redoublez vos charmes;
Empruntez les traits de l'amour
Pour avoir de plus fortes armes.

LE CHŒUR.

Des monstres des enfers, etc.

PHÉBÉ.

Mais que vois-je?

(*Elle aperçoit Mercure qui descend: Pollux paraît en même tems.*)

SCÈNE III.

MERCURE, PHÉBÉ, POLLUX, ESPRITS MAGIQUES.

MERCURE.

Phébé, tu fais de vains efforts,
De tes enchantemens vois l'inutile usage:
Le fils de Jupiter aura seul l'avantage
De pénétrer aux sombres bords.

PHÉBÉ.

PHÉBÉ.

Ah ! prince, où courez-vous ?

POLLUX.

Je vole à la victoire
Qui doit couronner mes travaux.
Le chemin des enfers, sous les pas d'un héros,
Devient le chemin de la gloire.

PHÉBÉ.

Laissez-moi devancer vos pas ;
Laissez-moi braver tout obstacle.
A l'Amour est dû le miracle
De triompher du trépas.

POLLUX.

Allons, Mercure, où tu me guides.
L'ardeur que j'éprouve en ce jour
Prête à mon amitié des ailes plus rapides
Que ne sont celles de l'Amour.

(*Il veut entrer dans la caverne ; les monstres et les démons sortent des enfers pour défendre le passage.*)

SCÈNE IV.

LES ACTEURS précédens, DÉMONS.

MERCURE, POLLUX, *et* PHÉBÉ.

TOMBEZ, rentrez dans l'esclavage ;
Arrêtez, démons furieux.

POLLUX. Livrez-moi } cet affreux passage;
PHÉBÉ. } Livrez-lui } cet affreux passage;
MERCURE. }

POLLUX. Et redoutez } le fils du plus puissant des dieux.
PHÉBÉ. } Et respectez } le fils du plus puissant des dieux.
MERCURE. }

CHŒUR DES DÉMONS.

Sortons d'esclavage;
Fermons-lui cet affreux passage;
Et redoutons le fils du plus puissant des dieux.

(*Danse des démons qui veulent effrayer Pollux.*)

LE CHŒUR DES DÉMONS.

Brisons tous nos fers.
Ebranlons la terre,
Embrasons les airs.
Qu'au feu du tonnerre
Le feu des enfers
Déclare la guerre;
Brisons tous nos fers.

Jupiter lui-même
Doit être soumis
Au pouvoir suprême
Des enfers unis.
Ce Dieu téméraire
Veut-il, pour son fils,
Détrôner son frère?

Brisons tous nos fers, etc.

(Les démons continuent leur danse, et redoublent leurs efforts pour écarter Pollux. Les Furies sortent des enfers, armées de flambeaux et de serpens. Cette action est suivie d'une reprise du chœur précédent, pendant laquelle Pollux combat les démons : Mercure les frappe de son caducée, et passe avec Pollux dans la caverne. Phébé, qui ne peut les suivre, se livre au désespoir, se donne un coup de poignard, et se précipite dans l'abîme.

SCÈNE V.

Le Théâtre change, et représente les Champs-Elysées. On voit le fleuve Léthé qui serpente dans ce séjour délicieux. Des Ombres heureuses paraissent errer dans l'éloignement, et viennent à la rencontre de Castor.

CASTOR, OMBRES HEUREUSES.

CASTOR.

Séjour de l'éternelle paix,
Ne calmerez-vous point mon ame impatiente !

L'amour jusqu'en ces lieux me poursuit de ses traits :
Castor n'y voit que son amante,
Et vous perdez tous vos attraits.

Séjour de l'éternelle paix,
Ne calmerez-vous point mon ame impatiente !

Que ce murmure est doux ! que cet ombrage est frais !

De ses accords touchans la volupté m'enchante ;
Tout rit, tout prévient mon attente,
Et je forme encor des regrets.

Séjour de l'éternelle paix,
Ne calmerez-vous point mon ame impatiente !

(*Premier air pour les Ombres.*)

CHŒUR DES OMBRES HEUREUSES.

Qu'il soit heureux comme nous.
Des biens que nous goûtons sur cet heureux rivage,
Nos cœurs ne sont point jaloux :
Il les voit, qu'il les partage.
Qu'il soit heureux comme nous.

(*Différens quadrilles d'Ombres heureuses s'approchent de Castor.*)

UNE OMBRE.

Pour toujours
Ce rivage
Est sans nuit et sans orage.
Pour toujours
Cette aurore
Fait éclore
Nos beaux jours.
C'est le port
De la vie ;
C'est le sort
Qu'on envie.
Le monde et ses faux attraits
Sont-ils faits

Pour nos regrets?
Non, jamais,
Lieux propices,
Vous n'offrez que des délices.
Non, jamais
Cet empire
Ne respire
Que la paix.

(*Des danses légères expriment, par des jeux différens, le caractère des Ombres.*)

UNE OMBRE.

Sur les ombres fugitives
L'amour lance encor des feux;
Mais il ne fait sur ces rives
Qu'un peuple d'amans heureux.

(*On danse, et les Ombres suivent toujours Castor.*)

UNE OMBRE, *alternativement avec le Chœur.*

Dans ce doux asile,
Vos vœux seront couronnés;
Venez:
Aux plaisirs tranquilles
Ces lieux charmans sont destinés.
Ce fleuve enchanté,
L'heureux Léthé
Coule ici parmi les fleurs;
On n'y voit ni douleurs,
Ni soucis, ni langueurs,
Ni pleurs:

L'oubli n'emporte avec lui
Que les soins et l'ennui;
Ce dieu nous laisse
Sans cesse
Le souvenir
Du plaisir.

(*Pollux reprennent leurs danses, qui sont tout-à-coup interrompues.*)

CHŒUR, *derrière le théâtre.*

Fuyez, fuyez, ombres légères,
Nos jeux sont profanés par des yeux téméraires.

(*Pollux paraît, et les Ombres étonnées fuient devant lui.*)

SCÈNE VI.

POLLUX, CASTOR, LES OMBRES,

MERCURE, *dans l'éloignement.*

RASSUREZ-VOUS, habitans fortunés;
Loin de troubler ce favorable asile,
J'y viens goûter la paix que vous donnez.
C'est ici des héros la demeure tranquille.
Chère ombre, paraissez ! . . . .

CASTOR, *apercevant* POLLUX.

O mon frère ! est-ce vous!
O moment de tendresse !

ENSEMBLE.

O moment le plus doux!
O mon frère! est-ce vous?

POLLUX.

C'est moi qui viens briser la chaîne qui te lie:
C'est moi qui t'ai vengé d'un rival odieux.

CASTOR.

Je verrais la clarté des cieux?

POLLUX.

C'est peu de te rendre à la vie,
Le sort t'élève au rang des dieux.

CASTOR.

Qu'entends-je! quel bonheur, je quitterais ces lieux?
Et le ciel près de toi me permettrait de vivre?

POLLUX.

Non, tu jouiras seul d'un partage si doux;
Et le destin jaloux
Va m'imposer les fers dont ma main te délivre.

CASTOR.

Par ton supplice, ô ciel! j'achèterais le jour?

POLLUX.

Tout l'univers demande ton retour:
Règne sur un peuple fidèle.

CASTOR.

Le fils de Jupiter doit lui donner la loi.

POLLUX.

Vois dans les cieux la gloire qui t'appelle.

CASTOR.

J'immole au seul plaisir qui m'approche de toi
Toute la grandeur immortelle.

POLLUX.

Télaïre t'attend.

CASTOR.

Cruel, épargne-moi.
Elle-même, à ce prix, verrait avec effroi
Renouer de mes jours la trame criminelle.

POLLUX.

Castor, nous la perdrons tous deux.
Si tu tardes encor, tu lui coûtes la vie :
Hâte-toi; va, le ciel t'ordonne d'être heureux,
Et c'est ton rival qui t'en prie.

(*Il embrasse son frère.*)

CASTOR.

Oui, je cède enfin à tes vœux.
J'irai sauver les jours d'une amante fidelle,
Je renaîtrai pour elle.
Mais puisqu'enfin je touche aux honneurs éternels,
Je jure par le Styx, qu'une seconde aurore

Ne me trouvera pas au séjour des mortels.
Je ne veux que la voir et l'adorer encore,
Et je te rends le jour, ton trône et tes autels.

POLLUX à MERCURE.

Ses jours sont commencés:
Volez, Mercure, obéissez.
Rendez un immortel au séjour du tonnerre,
Un héros à la terre;
Volez, Mercure, obéissez.

CHŒUR DES OMBRES.

Revenez, revenez, sur les rivages sombres,
Habitez tous deux parmi nous,
Et nous rendrons les dieux jaloux
De la félicité des ombres.

(*Mercure enlève Castor dans un nuage : Pollux lui tend encore les bras, et se retire avec les Ombres fortunées.*

ACTE V.

Le Théâtre représente une vue agréable des environs de la ville de Sparte, précédée d'un arc de triomphe orné de festons et de guirlandes pour le retour de Castor.

SCÈNE PREMIÈRE.

CASTOR, TÉLAIRE.

TÉLAÏRE.

Le ciel est donc touché des plus tendres amours!
Au jour que je quittais votre voix me rappelle:
Vous vivez, pour m'être fidèle,
Et vous vivrez toujours.

CASTOR.

Hélas!

TÉLAÏRE.

Mais pourquoi ces alarmes?
Vous m'aimez; je vous vois......

CASTOR.

Télaïre, vivez.

TÉLAÏRE.

Qu'entends-je! quels discours!

CASTOR.

Télaïre.....

TÉLAÏRE.

Achevez.

Le plus beau de nos jours est-il fait pour des larmes !

CASTOR.

A d'éternels adieux il faut nous préparer.

TÉLAÏRE.

Que dites-vous ! ô ciel !

CASTOR.

Il faut nous séparer;
Je retourne aux rivages sombres.

TÉLAÏRE.

Castor ! et vous m'abandonnez !

CASTOR.

Mon frère et mes sermens m'attendent chez les Ombres.

TÉLAÏRE.

A vous pleurer encor mes yeux sont condamnés.
A peine je vous vois, à peine je respire,
Castor, et vous m'abandonnez !

CASTOR.

L'instant fatal approche, il me presse, il expire....
Que cet instant a d'horreurs et d'appas !

TÉLAÏRE.

Hélas ! puis-je te croire,
Quand, parjure à l'amour, ingrat tu ne fais gloire
Que d'être fidèle au trépas ?

(*On entend des chants de réjouissance.*)

Mais j'entends des cris d'allégresse.

SCÈNE II.

CASTOR, TÉLAIRE, TROUPE DE SPARTIATES *qui viennent au-devant de* CASTOR.

SPARTIATES.

Vivez, heureux époux.

TÉLAÏRE.

Au-devant de tes pas tout ce peuple s'empresse :
Veux-tu troubler ses jeux ? ils étaient faits pour nous.

CASTOR, *au peuple.*

Hélas ! vous ignorez que votre attente est vaine.

TÉLAÏRE *et le* CHŒUR.

Pourquoi vous dérober à des transports si doux ?

CASTOR.

Peuples, éloignez-vous,
Vos désirs augmentent ma peine.

(*Le peuple sort.*)

SCÈNE III.

CASTOR, TÉLAIRE.

TÉLAÏRE.

Eh quoi ! tous ces objets ne peuvent t'attendrir !

CASTOR.

Voulez-vous qu'aux enfers j'abandonne mon frère ?

TÉLAÏRE.

Les dieux nous le rendront : Jupiter est son père.

CASTOR.

Vivez, et laissez-moi mourir.

TÉLAÏRE.

Tu meurs ! Pour qui veux-tu que je respire encore ?

CASTOR.

Régnez ; mon frère est immortel,
Mon frère vous adore.

TÉLAÏRE.

Non, je n'attendrai pas un destin si cruel,
J'en atteste les dieux et la mort que j'implore.

CASTOR.

Arrêtez, redoutez le charme de vos pleurs.
Si j'osais balancer, il est des dieux vengeurs ;
Sur moi, sur vous peut-être ils puniront ma flamme.

TÉLAÏRE.

De quelle horreur encor viens-tu frapper mon ame?

CASTOR.

J'armerais Jupiter; son fils a mes sermens.

TÉLAÏRE.

Ils ont aimé, ces dieux; ils plaindront des amans.
(On entend plusieurs coups de tonnerre.)

Qu'ai-je entendu! quel bruit! quels éclats de tonnerre!
Hélas! c'est moi qui t'ai perdu.

CASTOR.

J'entends frémir les airs, je sens trembler la terre.
C'en est fait; j'ai trop attendu.

ENSEMBLE.

Arrête! dieu vengeur! arrête!
(Le bruit redouble.)

CASTOR.

L'enfer est ouvert sous mes pas.
La foudre gronde sur ma tête.
(Télaïre tombe évanouie de frayeur.)
Ciel! ô ciel! Télaïre expire dans mes bras!
Arrête! dieu vengeur! arrête!
(Une symphonie mélodieuse succède au bruit du tonnerre.)
Mais le bruit cesse.... Ouvrez les yeux:
A nos tourmens la nature est sensible,
Et ces concerts harmonieux
Annoncent un dieu plus paisible.
(Jupiter descend du ciel sur son aigle.)

SCÈNE IV.

JUPITER, CASTOR, TÉLAIRE.

JUPITER.

Les destins sont contens : ton sort est arrêté ;
Je te rends à jamais le serment qui t'engage :
Tu ne verras plus le rivage
Que ton frère a déjà quitté ;
Il vit, et Jupiter vous permet le partage
De l'immortalité.
(*Pollux paraît.*)

SCÈNE V.

JUPITER, TÉLAIRE, CASTOR, POLLUX.

CASTOR.

Mon frère ! ô ciel !

POLLUX.

Dieux ! je retrouve ensemble
Tous les objets de mon amour !

CASTOR.

J'allais te délivrer du ténébreux séjour,
Quand le ciel enfin nous rassemble.

CASTOR *et* TÉLAÏRE.

Dieux qui formez pour nous un sort si plein d'appas,

O dieux, ne nous séparez pas.

JUPITER.

Séjour de ma grandeur, où je dicte mes loix,
Vaste empire des cieux, ouvrez-vous à ma voix.

SCÈNE VI et dernière.

(Les cieux s'ouvrent, et font voir au milieu des airs le palais de Jupiter, d'une architecture éclatante et légère, porté sur des nuages. Il communique des deux côtés, par des colonnades, aux pavillons des principales Divinités célestes, désignées par leurs divers attributs. Dans le lointain paraît une partie du zodiaque, où se voit la place destinée à la constellation des Jumeaux. Le globe du soleil est au milieu, parcourant sa carrière. Toutes les Divinités du ciel se rassemblent, ainsi que les Génies qui président aux planètes et aux constellations.)

JUPITER, POLLUX, CASTOR, TÉLAIRE, L'AMOUR, *tous les Dieux de l'Olympe, les Génies Célestes, les Heures,* etc.

JUPITER, *à* CASTOR *et* POLLUX.

Tant de vertus doivent prétendre
Au partage de nos autels.

Offrons

Offrons à l'univers des signes immortels
D'une amitié si pure et d'un amour si tendre.
Venez, jeune immortelle, embellissez les cieux;
Le sort accomplit ses promesses.
C'est la valeur qui fait les dieux,
Et la beauté fait les déesses.

TOUS LES CHŒURS.

Que les cieux, que la terre et l'onde
Brillent de mille feux divers;
C'est l'ordre du maître du monde,
C'est la fête de l'univers.

(*Ballet figuré des Heures et des Planètes.*)

CASTOR.

Qu'il est doux de porter tes chaînes,
Tendre amour, tes plaisirs font oublier tes peines!
J'ai fait briller tes feux dans cent climats divers,
Pour montrer à tout l'univers
Qu'il est doux de porter tes chaînes.

Tout m'a dit dans les enfers
Qu'il est doux de porter tes chaînes:
Et quand les cieux me sont ouverts,
J'entends retentir dans les airs
Qu'il est doux de porter tes chaînes.

(*Les Chœurs se mêlent à la voix de Castor, et répètent ce dernier vers; la fête continue. Ici Castor et Pollux sont enlevés sur un nuage, et placés sur le Zodiaque.*)

LE CHŒUR.

Que les cieux, que la terre et l'onde
Brillent de mille feux divers;
C'est l'ordre du maître du monde,
C'est la fête de l'univers.

(*Un divertissement général termine l'Opéra.*)

THESSALUS,

OPÉRA EN CINQ ACTES.

O 2

PERSONNAGES.

THESSALUS, Roi d'Iolcos.
PHARÈS, Grand-Prêtre de Jupiter.
ATHAMAS, Général de THESSALUS.
ALCYONE, Epouse de THESSALUS, Fille de PHARÈS.
CASSANDRE, Fille d'ATHAMAS.
MEMNON, SOSTHÈNE, } Suivans de PHARÈS.
EGINE, Confidente de CASSANDRE.
L'Hymen.
La Vengeance.
Némésis.
Les Prières.
Médée.
Généraux thessaliens.
Guerriers.
Peuple dansant et chantant.
Prêtres.
Esclaves, jeunes thessaliennes, suite de CASSANDRE.
Une Prêtresse.
Prêtresses de Médée et Magiciens dansans et chantans.
Une Magicienne.
Ombre de Médée.
Prêtres expiateurs pour l'Hymen.
Prêtres de la Vengeance.
Sacrificateurs.
Les Furies.
Compagnes d'ALCYONE.
Une Furie.
L'Espérance et sa Suite.
Les Désirs.
Les Songes heureux.
Les Illusions fortunées.
L'Amour.
Combattans, Peuple révolté.
Des Dragons volans qui accompagnent Médée.

THESSALUS.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Place publique ornée d'édifices somptueux, dans le fond est le Palais du Roi d'Iolcos; plus près de la Scène, sur le côté du Théâtre, on voit le Parvis et le Vestibule du Temple de Jupiter.

La fin de l'Ouverture prépare à la Scène, et annonce le triomphe de Thessalus.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHARÈS, MEMNON.

MEMNON.

Écoutez ces chants de victoire;
Thessalus triomphant va paraître en ces lieux
Et le maître des rois vient consacrer sa gloire
Au temple du maître des dieux.

PHARÈS.

La foudre est dans la main de ce dieu redoutable,

Qu'un barbare assassin craigne d'en approcher.

MEMNON.

Thessalus pourra le toucher,
Par l'affreux remords qui l'accable.
En vain depuis deux ans la guerre et sa douleur
L'ont éloigné de cet empire;
Le trépas d'Alcyone a laissé dans son cœur
Le trait vengeur qui le déchire.

PHARÈS.

Alcyone! ô ma fille! ô dieux!
Image sanglante,
Sans cesse présente
A mes tristes yeux!
Je la vois encore,
Fuyant dans mes bras
Le fer du trépas;
L'époux qu'elle adore,
Son barbare époux
L'atteint de ses coups;
Et sa main fumante
Laisse à mes genoux
Ma fille mourante.

MEMNON.

Dans cet égarement fatal
Thessalus crut frapper le cœur de son rival.
D'un trop sensible amour, son ame possédée,
Causa ce jaloux désespoir.

PHARÈS.

Cet amour nous a trop fait voir
Qu'il est né du sang de Médée.
Mais l'impie Athamas, ministre de ses lois,
Garde-t-il encor sa puissance ?

MEMNON.

La fille d'Athamas a conçu l'espérance
De s'unir au sang de nos rois.

PHARÈS.

Cassandre épouserait! ... Ah! c'est un nouveau crime:
Je sais quelle vertu t'anime.
Je me livre à ta foi:
Écoute, écoute-moi.
Dans ce jour fatal et propice
Que je viens d'offrir à tes yeux,
La mort n'acheva pas son cruel sacrifice.
Ma fille fut rendue à la clarté des cieux.
Elle respire ici, loin des crimes du monde,
Dans une retraite profonde.
Le roi ne peut forcer ces redoutables lieux.
Le sang dont il s'est teint, l'horreur qui l'environne,
Du temple offenseraient la loi.

MEMNON.

Athamas le devance : il menace, il ordonne.

PHARÈS.

On ne prend l'ordre ici que des dieux et de moi.

SCÈNE II.

PHARÈS, MEMNON, SOSTHÈNE.

SOSTHÈNE.

Je préviens les pas d'Alcyone :
Mes soins pour l'arrêter ont été superflus.
Elle entend retentir le nom de Thessalus,
Son cœur au trouble s'abandonne.
Mais, elle approche de ces lieux.

PHARÈS.

Que me veut-elle ? ô Dieux !

SCENE III.

PHARÈS, ALCYONE.

ALCYONE.

Pardonnez la frayeur dont mon ame est atteinte :
Pour qui sont ces nouveaux concerts ?
J'entends retentir dans les airs
Un nom qni me glace de crainte.

PHARÈS.

C'est celui d'un tyran jaloux.

ALCYONE.

Hélas ! pardonnez ma faiblesse,
Aux divers transports que je sens.

Un mouvement confus d'horreur et de tendresse,
Qui m'alarme et qui m'intéresse,
Tour-à-tour agite mes sens.

PHARÈS.

As-tu donc oublié qu'un époux sanguinaire
A voulu t'immoler à son jaloux transport?

ALCYONE.

Il m'aimait; son amour aveugla sa colère:
Peut-être a-t-il pleuré ma mort!

PHARÈS.

Son orgueil a cherché la guerre et la victoire.

ALCYONE.

Il revient couronné de gloire.

PHARÈS.

Les combats rendent plus cruels
Les cœurs endurcis par les armes.

ALCYONE.

Un songe a cette nuit dissipé mes alarmes.
Mon père y connaîtra la voix des immortels.
J'étais sur les rives
Qu'habite la mort,
Partageant le sort
Des ombres plaintives.
Quel autre spectacle a paru!
Vers moi l'hymen est accouru.
Qu'il avait de charmes!

Tremblant, à genoux,
Loin d'être en courroux,
Il était en larmes.
Par des traits si doux
Il a su me plaire!
Pardonnez, mon père,
C'était mon époux.

PHARÈS.

Dissipe une vaine chimère.....
Le bruit redouble..... On vient; il faut t'ensevelir
Dans les ténèbres du mystère.
Songe aux lois que tu dois remplir
Pour sauver ta vie et ton père.

Le bruit du triomphe se renouvelle. Alcyone et Pharès rentrent dans le temple.

SCÈNE IV.

Une marche guerrière et triomphale annonce l'arrivée des vainqueurs; Athamas paraît à leur tête.

ATHAMAS, LES GÉNÉRAUX THESSALIENS, GUERRIERS, PEUPLE.

ATHAMAS, *au peuple.*

Ce beau jour finit vos alarmes:
Chantez le plus vaillant des rois.

Le premier au combat, j'ai soutenu ses armes,
Et je veux, avant tous, célébrer ses exploits.
Chantez, répondez à ma voix,
Ce beau jour finit vos alarmes.

CHŒUR *des peuples et des guerriers.*

Chantons la gloire de ses armes;
Chantons, célébrons ses exploits;
Ce beau jour finit nos alarmes.
Chantons le plus vaillans des rois.

(*Jeux et danses des guerriers; entrée d'esclaves.*)

ATHAMAS.

Quand ces portiques retentissent
D'un nom si glorieux,
Quand les chants des Guerriers et des Peuples s'unissent,
Où sont les ministres des dieux?
Des autels pour leur roi, ne peuvent-ils descendre?
Les palmes à la main, ils devraient nous attendre.
Où sont les ministres des dieux?

(*Les portes du temple s'ouvrent. Pharès se présente à la tête du sacerdoce.*)

SCENE V.

ATHAMAS, les Chefs des Guerriers, le Peuple, PHARÈS, les Prêtres.

PHARÈS.

Ils bravent ton audace, et sauraient te confondre,
S'ils daignaient te répondre.
Guerriers, Peuples, écoutez-moi :
Vous irritez les dieux qui demandent vengeance
Du sang qu'a versé votre roi,
Et ce triomphe les offense.

ATHAMAS.

Quel attentat injurieux !

PHARÈS.

Loin des cendres d'Alcyone,
Que le tyran de ces lieux,
Aux autels de Tisiphone,
Porte un encens odieux !

ATHAMAS.

Peuple, vous entendez ce superbe langage ;
C'est votre maître qu'on outrage :
Vous partagez l'insulte et vous en rougissez.

PHARÈS.

Vous connaissez le crime, et vous en frémissez.

ATHAMAS.

Un roi, qui fait trembler la terre,
Punira les audacieux.

PHARÈS.

Le dieu qui lance le tonnerre
Frappera les ambitieux.

ATHAMAS.

La mort est dans nos mains.

PHARÈS.

La foudre est dans ces lieux.

ATHAMAS.

Tremble, crains les rois.

PHARÈS.

Crains les dieux.

LE PEUPLE.

Ciel ! ô ciel ! quelle affreuse guerre !

ATHAMAS.

Tremble, crains les rois.

PHARÈS.

Crains les dieux.

CHŒUR *des peuples consternés.*

O souveraine puissance !
Dieux, qui tenez la balance,

Entre le trône et l'autel,
De l'homme et de l'immortel
Eternisez l'alliance.

PHARÈS *et* ATHAMAS.

Rompons, rompons l'alliance
Entre le trône et l'autel.
La souveraine puissance

ATHAMAS.

Est sur le trône,

PHARÈS.

Est sur l'autel.

ATHAMAS *et* PHARÈS.

Rompons, etc.

(*Ce duo se mêle au Chœur gémissant du Peuple :*
O souveraine puissance, etc.
Le roi paraît en ce moment, et Pharès l'apperçoit.)

PHARÈS.

Rentrez, ministres saints ; peuple, sois nous fidèle.
Temple fermez-vous à ma voix.

(*Pharès et les prêtres rentrent précipitamment, et les portes du temple se ferment.*)

SCÈNE VI.

THESSALUS, ATHAMAS,
LES CHEFS DES GUERRIERS ET DU PEUPLE.

THESSALUS *descendant de son char de victoire.*

J'AI vu Pharès. Pourquoi cette fuite soudaine?
Je venais expier mon crime à ses genoux.
Il fuit ; mon espérance est vaine :
J'ai trop mérité son courroux.

ATHAMAS.

Ah ! contre lui, plutôt armez votre colère.
C'est votre ennemi.

THESSALUS.

C'est mon père !
Votre reine, sa fille, a péri sous mon bras.

ATHAMAS.

Que le vainqueur du monde en perde la mémoire.

THESSALUS.

Vain triomphe, inutile gloire !
Le remords suit le crime au milieu des combats,
Et monte au char de la victoire.
Les dieux seuls me rendront l'innocence et la paix :
Leur temple en doit être l'asile.
Entrons.....

ATHAMAS.

L'effort est inutile,
Il vous est fermé pour jamais.

THESSALUS.

Qui peut donc m'arrêter ?

ATHAMAS.

Des prêtres infidèles
Osent méconnaître leur roi.
Leur insolente audace a paru devant moi :
Accablez sous ses murs leurs têtes criminelles.

THESSALUS.

Respectons les dieux de Pharès.

ATHAMAS.

C'est à vos fidèles sujets,
De punir des sujets rebelles.
Laissez frapper mon bras.....

(*Athamas monte les degrés du temple pour enfoncer les portes : elles s'ouvrent tout-à-coup. On voit le tombeau d'Alcyone, où elle paraît dans le même état qu'elle était lorsqu'elle fut immolée ; son père est à ses pieds, tenant le poignard dont elle fut frappée. Les Prêtres paraissent consternés à l'entour.*)

SCENE

SCÈNE VII.

LES ACTEURS précédens, PHARÈS, ALCYONE, LES PRÊTRES.

THESSALUS, *effrayé du spectacle qui lui est offert.*

Qu'ai-je vu? justes dieux!

PHARÈS.

Je cède à tes désirs, contemple ton ouvrage:
Satisfais, roi cruel, tes regards curieux.

THESSALUS.

C'est Alcyone, justes dieux!

PHARÈS.

Sa cendre est dans cette urne, et voilà son image:
Reconnais ce poignard dont ton bras fit usage,
Pour verser un sang précieux.

THESSALUS.

C'est Alcyone, justes dieux!
Alcyone m'était fidelle,
Et j'ai pu l'immoler à ma rage cruelle!
O vengeance! ô remords! éternel châtiment!
Tourmentez, déchirez mon ame criminelle.
Qu'entends-je? Quel soupir?... quel long gémissement
S'élève de ce monument?
Quelle voix plaintive m'appelle?
Attends-moi, je descends dans la nuit éternelle.

Ah ! rendez ce poignard. . . ., rendez-le à ma fureur.
Ecoutez, c'est mon sang qu'Alcyone demande ;
Son ordre fatal est donné ;
C'est mon sang criminel qu'il faut que je répande :
Trop heureux, si par lui mon crime est pardonné.

(Le Roi tombe, après ces fureurs, dans les bras d'Athamas, qui le fait enlever, et qui sort d'un côté du théâtre, suivi des Guerriers. Pharès et les Prêtres, remontent au péristile du temple qui se referme.)

ACTE II.

Le Théâtre représente les Jardins de Médée, qui touchent au Palais de Thessalus; ils sont plantés d'ifs et de cyprès, offrant des aspects nobles et sombres; des urnes, des pyramides, des termes; des dragons en forment les ornemens. Une grotte est au fond, entourée d'arbres et de plantes propres à la magie: on y voit des tombeaux et des autels funèbres répandus. C'est le lieu où Thessalus doit assembler les Prêtresses de Médée, et consulter sa mère.

SCÈNE PREMIÈRE.

CASSANDRE, ÉGINE.

CASSANDRE.

A ce spectacle, Egine, aurais-je dû m'attendre?
Je l'ai vu cet amant, dans toute sa fureur;
Je m'intéressais à l'entendre,
Et mon ame s'ouvrait au cri de sa douleur.
Que ne puis-je enflammer un cœur,
Que le ciel a formé pour un amour si tendre!

Je sens qu'il serait mon vainqueur.
Que ne puis-je enflammer un cœur
Que le ciel a formé pour un amour si tendre!

SCÈNE II.

ATHAMAS, CASSANDRE, ÉGINE.

ATHAMAS.

Thessalus a repris ses sens et son amour.
Ma prudence et ton art sont ici nécessaires.
Le roi veut consulter Médée en ce séjour;
L'on y va préparer ses magiques mystères.
J'ai craint ses tristes apprêts
Pour un cœur rempli d'alarmes,
Et j'ai fait choix d'autres armes
Pour dissiper ses regrets.
Le roi n'est point inaccessible
Aux charmes des plaisirs, aux chants des voluptés.
Aux accens de ta voix son oreille est sensible :
Tu peux rendre le calme à ses sens agités.
Tu soupires.....

CASSANDRE.

Ces soins me coûteront peut-être
Moins d'efforts que vous ne pensez.

ATHAMAS.

Ah! dérobes ton ame à des feux insensés.
Insensible à l'amour, songe à le faire naître :

Tes coups seront mieux adressés.

CASSANDRE.

Le danger m'en paraît extrême.
Comment se défendre toujours?
En lançant les traits de l'amour,
Souvent on se blesse soi-même.

ATHAMAS.

Ne vois que la grandeur qui doit t'environner.
Lorsqu'un roi peut te couronner,
Eh! qu'importe un amour si tendre?
Du temple et de Pharès je dois le détourner;
Il faut ici l'attendre.

SCÈNE III.

Différens quadrilles d'Esclaves, habillés dans le caractère de leur nation, se rassemblent à la voix de Cassandre, pour former le divertissement que prépare Athamas pour distraire Thessalus, et l'arracher à lui-même.

CASSANDRE, JEUNES THESSALIENNES, ESCLAVES, etc.

CASSANDRE.

ESCLAVES, chantez avec nous,
Et n'enviez pas nos conquêtes;

Chantez, ne soyez point jaloux
Du sceptre qui courbe vos têtes.
Des maîtres, moins libres que vous,
Reçoivent l'encens de vos fêtes.

(*Thessalus arrive au milieu des apprêts de cette fête.*)

SCÈNE IV.

THESSALUS, ATHAMAS, CASSANDRE,
ET CEUX QUI PRÉCÈDENT.

THESSALUS.

A ce spectacle ami, je ne m'attendais pas;
Je venais consulter ma mère.

ATHAMAS.

Le respect et l'amour, empressés à vous plaire,
Volent au devant de vos pas;
Heureux s'ils pouvaient vous distraire!

THESSALUS.

Pour moi les plaisirs sont-ils faits?
Est-ce aux malheureux d'y prétendre?
Puis-je céder à leurs attraits,
Quand j'ai pu résister aux charmes de Cassandre?

CASSANDRE.

Daignez nous voir et nous entendre.

(*Les Esclaves les plus belles, les couples les plus galans,*

forment des danses agréables pour charmer la douleur de Thessalus qui les voit avec indifférence.)

CASSANDRE.

Vous donnez la paix:
Quand ce bien suprême
Naît de vos bienfaits,
Dieu de vos sujets,
Goûtez-le vous-même.

THESSALUS, *assis et détournant les yeux.*

Je ne la retrouverai jamais.

CASSANDRE.

Un jour sans nuage
Se lève sur nous;
Qu'un calme si doux
Soit votre partage.
Quel destin jaloux
Entretient l'orage
Qui gronde sur vous?

THESSALUS, *sortant de sa rêverie.*

Des voluptés en vain le charme m'environne :
Vous ne parlez point d'Alcyone.
Vous chantez des plaisirs étrangers à mon cœur;
Vous parlez du bonheur,
Vous ne parlez point d'Alcyone.

CASSANDRE, *d'un air d'inspiration.*

Elle était fille des dieux,
Et digne d'être immortelle.

L'Amour en fit le modèle
De tout ce qui plaît aux yeux.
Jeune, brillant, plein de charmes,
Un roi lui rendit les armes:
Fut-il un sort plus heureux?
Reine et belle,
Que n'eût-elle
Un cœur plus fidèle!

THESSALUS, *se levant avec fureur.*

Malheureuse que dites-vous?
C'est moi qui soupçonnai la plus pure innocence,
C'est moi qui fus cruel, désespéré, jaloux.

ATHAMAS, *à part.*

De ce nouveau transport calmons la violence.

THESSALUS, *qu'*ATHAMAS *embrasse.*

Laisse-moi, ta pitié m'offense.
De Médée en ces lieux j'implorais le secours
Contre mes fureurs vengeresses.
C'est à vous magiques prêtresses,
C'est aux enfers que j'ai recours.

SCÈNE V.

Les Prêtresses de Médée et les Magiciens arrivent à la voix de Thessalus, et veulent chasser la suite de Cassandre, et la Troupe galante qui occupe le théâtre.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LES MAGICIENS *et* LES PRÊTRESSES DE MÉDÉE.

CHOEURR DE MAGICIENS.

Cessez vos inutiles charmes;
Cédez, livrez-nous ce séjour.
Pour éteindre un fatal amour,
Il faut de plus puissantes armes.

CHOEUR DE LA FÊTE.

Redoublons, redoublons nos charmes;
Gardons, défendons ce séjour.
Pour éteindre un fatal amour,
Nous avons d'assez fortes armes.

(*Les Magiciens attaquent les Plaisirs : combat figuré par des danses vives ; les baguettes brisent les guirlandes. Les Plaisirs sont mis en fuite.*

SCÈNE VI.

THESSALUS, ATHAMAS, LES MAGICIENS.

ATHAMAS.

THESSALUS peut-il croire à ces vaines chimères?
Laissez aux faiblesses vulgaires
Des soins trop peu dignes d'un roi.

THESSALUS.

Tu vas frémir toi-même en voyant ces mystères.

ATHAMAS.

Non, je les verrai sans effroi.

(*Les Magiciens se rassemblent, la Prêtresse à leur tête après un profond silence.*)

LA PRÊTRESSE.

Sors de la nuit éternelle,
O Médée ! écoute-moi :
Ton fils malheureux t'appelle;
Ton fils jaloux comme toi,
Brûle d'une ardeur cruelle.
Calme sa douleur mortelle,
O Médée ! écoute-moi :
Sors de la nuit éternelle.

CHŒUR DES MAGICIENS.

Sors de la nuit éternelle,
Ton fils malheureux t'appelle.

(*Danses, marches, cérémonies.*)

UNE MAGICIENNE.

Magique puissance,
Qui peut t'égaler?
Tu fais tout trembler;
Tu fais reculer
Le jour qui t'offense.
Des cieux ébranlés
Les voûtes fléchissent,
Les astres pâlissent;
Du Styx rappelés
Les manes franchissent
Les bords désolés.
Magique puissance,
Qui peut t'égaler?
Quelle ombre s'avance?.....
Terre, fais silence,
L'ombre va parler.

(*L'Ombre de Médée sort du fond de l'antre, au milieu d'une vapeur enflammée : elle paraît avec un air terrible, sa baguette à la main.*)

L'OMBRE DE MÉDÉE.

Tu ne peux fuir l'horreur qui t'environne,
Qu'en expiant le meurtre d'Alcyone ;
L'enfer, les cieux t'en imposent la loi.
Des dieux vengeurs viens fléchir la clémence.
Je redescends.... ose me suivre.... avance.

THESSALUS *réfléchit un moment, et dit, en se précipitant :*

Je m'abandonne à toi.

L'OMBRE DE MÉDÉE à ATHAMAS.

Tremble, sujet ambitieux,
Le ciel punira ton audace;
Tu reverras Médée, et connaîtras des dieux.

ATHAMAS.

Ah! je braverai ta menace,
Et serai maître de ces lieux.

(*L'Ombre de Médée et Thessalus s'enfoncent dans la terre, et disparaissent ensemble.*)

ACTE III.

Le lieu représente d'immenses souterrains, d'une architecture mâle et pesante : au milieu est une ouverture qui laisse entrer le jour. Des lampes éclairent des enfoncemens; celui qui termine le Théâtre est le souterrain consacré aux expiations : on y voit des trophées, des tombeaux. Dans les niches d'alentour sont les statues des héros qui ont été expiés. Deux autels sont au milieu; celui de l'Hymen, dont la flamme est éteinte; celui de la Vengeance, sur lequel on voit des flambeaux allumés, des serpens et des poignards.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHARÈS, LES PRÊTRES *expiateurs pour l'Hymen, ceux qui doivent servir aux autels de la Vengeance.*

PHARÈS.

Du pardon des mortels, arbitres révérés,
Qui suspendez la foudre et refermez l'abîme,
Expiateurs sacrés,
Un auguste coupable, effrayé de son crime,
Porte ici ses pas égarés.

Sous ces portiques solitaires,
Préparez vos charmes secrets;
Formez, redoublez les apprêts
De vos plus terribles mystères.

CHŒURS DE MAGICIENS.

Formons, redoublons les apprêts, etc.

(Marche et cérémonie des deux troupes sacerdotales, d'un appareil différent, et suivies de tout ce qui sert à leurs sacrifices.)

PHARÈS.

Que l'ordre des fêtes commence,
Voilà l'hôtel à l'Hymen consacré,
Voilà celui de la Vengeance.
Ces salutaires eaux, ce feu pur et sacré,
Ce bandeau, cet encens, ces fleurs, cette guirlande,
Pour l'Hymen serviront d'offrande.
Là, des filles d'enfer le culte est honoré
Par le sang qu'il faut qu'on répande.

(Les cérémonies continuent. On offre les sacrifices.)

PHARÈS.

Hymen, descends des cieux; viens, pardonne à l'Amour;
Hymen, signale ta clémence,
Le remords a suivi l'offense:
Rallume tes feux dans ce jour,
Eteins les feux de la Vengeance.
Mais ce bruit sorti des enfers,
Ces sons, répandus dans les airs,
Annoncent leur présence.

SCÈNE II.

L'Hymen descend sur un nuage, et reste élevé au-dessus de son autel. La Vengeance, qui est sortie de dessous terre, est auprès du sien.

L'HYMEN, LA VENGEANCE, *leur suite*; PRÊTRES, SACRIFICATEURS, *et* PHARÈS.

L'HYMEN.

Rien ne fléchit mon courroux,
L'Hymen a rompu sa chaîne.
Poursuis, Vengeance inhumaine;
L'Hymen a rompu sa chaîne:
Punis les cruels époux.

LA VENGEANCE.

Hymen, soyons inexorables.
Ah! qu'il m'est doux
De trouver des cœurs coupables!
Ah! qu'il m'est doux
De tourmenter des jaloux!

PHARÈS.

Divinités terribles,
Si les cœurs sont changés,
Si les dieux sont vengés,
Serez-vous toujours inflexibles?

(Les Ministres de l'expiation arrivent en cérémonie, portant les armes et les vêtemens royaux dont Thessalus a été dépouillé ; il paraît ensuite lui-même avec l'habit de son état.)

SCÈNE III.

THESSALUS, PHARÈS, *et tout ce qui précède.*

THESSALUS *égaré, les cheveux épars, poursuivi par Némésis.*

O! mon père, délivre-moi
D'une impitoyable Furie;
Je succombe à sa barbarie;
Termine les maux que tu vois;
Prends mon sang et délivre-moi
D'une impitoyable Furie.

PHARÈS.

De son état affreux mon ame est attendrie.

(Thessalus est conduit par Pharès entre les deux autels.)

L'HYMEN *et* LA VENGEANCE.

Non, rien ne fléchit mon courroux, etc.

PHARÈS.

Hâtons-nous d'appaiser leurs fureurs vengeresses:
Venez secourables déesses;
Filles de Jupiter, venez, quittez les cieux.

Prières

Prières touchantes,
Vos voix suppliantes
Appaisent les dieux.
Un charme suprême
Suit par-tout vos pas,
Et l'enfer, lui-même,
N'y résiste pas.

(Une symphonie douce et harmonieuse annonce l'arrivée de ces Déesses, qui descendent sur un nuage d'or, à l'un des côtés du théâtre. Elles sont au nombre de trois, vêtues de blanc, portant de grands voiles : l'une tient une guirlande, l'autre un flambeau, la troisième une aiguière; elles sortent du nuage, et s'adressent aux Divinités présentes.)

SCÈNE IV.

Thessalus est conduit par les Prêtres, au fond du Théâtre, dans le sanctuaire des expiations. Les cérémonies en sont dérobées aux spectateurs par un nuage qui s'élève pour cacher ces mystères. Les Prières chantent en face des deux autels.

THESSALUS, PHARÈS, LES PRÊTRES, L'HYMEN, LA VENGEANCE, LES FURIES, LES PRIÈRES.

LES PRIÈRES.

Ecoutez nos voix gémissantes,
Vengeance, Hymen, calmez votre courroux;

Verrez-vous, sans pitié, nos larmes impuissantes
Couler à vos genoux ?
L'époux que Proserpine adore,
Aux accens de nos voix
A cédé quelquefois ;
L'époux que Proserpine adore
Y céderait encore.
Et toi, Vengeance que j'implore,
Es-tu donc aujourd'hui
Plus cruelle que lui ?

UNE DES PRIÈRES, *offrant à l'Hymen une couronne de lys.*

Hymen, reçois cette couronne.
Délices du devoir, plaisir de la vertu :
Un cœur, de remords combattu,
A ta justice s'abandonne.
Si les filles d'enfer, Hécate et Tisiphone,
Veulent des tourmens éternels,
L'Hymen, plus propice aux mortels,
Est un dieu du ciel qui pardonne.

(*On entend un coup de tonnerre, qui annonce le moment de l'expiation. Le feu de l'autel de l'Hymen se rallume; l'autel de la Furie s'abîme avec elle. Le nuage se dissipe au fond du Théâtre. Thessalus reparaît, couvert de vêtemens éclatans, et arrive environné de prêtres.*)

PHARÈS.

Quel prodige a changé la face de ces lieux ? *
Le crime est expié, je revois l'innocence.

* Ce vers est sans rime dans le manuscrit. Il donne occasion d'observer que l'Auteur s'est cru dispensé, dans ce genre d'ou-

THESSALUS, *avec transport.*

Quel nouveau jour m'éclaire ! O mon père ! ô Pharès !
O déesses, quel prix !.....

LES PRIÈRES.

Jouis de nos bienfaits :
Sur nos pas marche l'Espérance.
Rends le calme à ton ame, et l'essor à tes vœux.
Nous te quittons, tant d'autres malheureux
Ont besoin de notre présence.

(*Les Déesses montent au ciel sur leur nuage.*)

SCÈNE V.

THESSALUS, PHARÈS, LES PRÊTRES.

PHARÈS, *aux Prêtres.*

PRÊTRES, couronnez votre roi;
A côté des autels que son trône s'élève :
Rendez-lui le sceptre et le glaive.

(*A Thessalus.*)

Tu t'es soumis aux dieux, je me soumets à toi.

(*Ici le Grand-Prêtre fléchit le genou devant Thessalus, et toute sa suite se prosterne.*)

vrage, d'entremêler régulièrement ses rimes masculines et féminines. On remarque la même négligence, quoique moins fréquente, dans l'Opéra de Castor.

LES PRÊTRES *à genoux.*

Ainsi qu'au maître du tonnerre,
Cédons, obéissons au maître de ces lieux.
Les rois, qui craindront les dieux,
Seront les dieux de la terre.

CHŒUR.

Ainsi qu'au maître du tonnerre, etc.

THESSALUS, *après avoir fait relever les Prêtres.*

Quand je reçois par vous une nouvelle vie,
Je la consacre aux dieux, aux loix, à mon devoir;
Mais, qu'importe mes jours, et que sert mon pouvoir,
Lorsqu'Alcyone m'est ravie?

PHARÈS.

Je ne puis qu'adoucir l'excès de ta douleur:
Viens, au jardin du temple accompagne ton père;
Le ciel permettra qu'il opère
Des prodiges en ta faveur.

(*Thessalus et Pharès sortent ensemble: tout ce qui est sur le Théâtre les suit, formant une marche pompeuse et régulière.*)

ACTE IV.

La Scène se passe dans les jardins du Grand-Prêtre. A l'un des côtés du Théâtre, qui est plus élevé, sont des terrasses et des parties d'architecture qui tiennent au palais. Ce lieu, qui n'est que le quart de la Scène, paraît séparé du reste par un ruisseau, dont le rivage présente un aspect agréable et une prairie coupée par des bosquets et des avenues qui mènent à un bois sombre et mystérieux.

Pharès et Thessalus paraissent sur l'éminence qui tient au palais. Le jour commence de naître.

SCÈNE PREMIÈRE.

THESSALUS, PHARÈS.

PHARÈS.

C'est ici que mon art surpasse la nature,
Et retrace à mes yeux le sujet de tes pleurs.
Viens, console au moins tes douleurs
Par cette magique imposture.
Sur ce bord séparé, contemple ce séjour,

Ces lieux, ces bois, cette prairie.
C'est là que ma tendresse évoque, chaque jour,
L'ombre d'une fille chérie.
Entends-tu ces accords?... ces sons mystérieux?
Voilà le charme qui l'attire;
Elle va paraître en ces lieux.

THESSALUS.

C'est elle!... Ah! dieux, c'est elle! A peine je respire.

PHARÈS.

Enchaîne ici tes pas; permets tout à tes yeux.

(*On a vu sortir Alcyone du fond de cette retraite; elle s'avance dans la prairie, en cueillant des fleurs, qu'elle et ses compagnes répandent sur des autels. Elle approche du rivage, lève les yeux vers le palais de son père, qui s'est caché avec Thessalus derrière un feuillage.*)

SCÈNE II.

THESSALUS, PHARÈS, ALCYONE.

ALCYONE.

Lieu de ma naissance,
Asile sacré,
D'un père adoré
Rends-moi la présence.
Tu gardes encor

Mon autre trésor.
O douce espérance !
Rayon du bonheur,
Éclaire mon cœur.
Lieu de ma naissance,
Séjour de mes dieux,
Ouvre-moi les cieux.

THESSALUS, *qui se cache encore, et ne peut contenir sa joie.*

Du transport de mes sens je ne suis plus le maître.

PHARÈS.

Souviens-toi des liens que t'imposent mes loix.
Je te laisse.

THESSALUS, *l'arrêtant avec exclamation.*

Mon père ! elle va disparaître.

SCÈNE III.

THESSALUS, ALCYONE, PHARES, *à l'écart.*

ALCYONE.

Ciel ! qu'ai-je entendu ? quelle voix ?

THESSALUS.

Arrêtez, arrêtez, chère ombre que j'adore.
Les dieux m'ont pardonné, j'ai fléchi leur courroux ;
Mais les dieux n'ont rien fait, le crime dure encore
S'il n'est expié devant vous.

ALCYONE.

Injuste et criminel époux,
Pouvais-tu me croire infidelle,
Quand mon cœur te jurait une flamme éternelle?
Quand, sous le glaive du trépas,
Je n'accusais la Mort que de la loi cruelle
Qui me séparait de tes bras,
Pouvais-tu me croire infidelle?

THESSALUS.

Par pitié, de mon crime épargne-moi l'horreur,
Et vois le trouble où je m'égare.
Le remords me déchire, et porte dans mon cœur
Tout le supplice du Ténare.
Pharès en est témoin.

ALCYONE.

J'ai connu ton malheur.
Dieux! que j'ai ressenti d'alarmes!
Je t'ai suivi dans les combats;
J'ai vu ton désespoir, tes larmes,
Et j'y mêlais des pleurs que tu ne voyais pas.

THESSALUS.

Poursuis, généreuse Alcyone.

ALCYONE.

Le temps du bonheur est passé.

THESSALUS.

A l'exemple des dieux, dis-moi : Je te pardonne.

ALCYONE.

Ces dieux l'ont entendu; mon cœur l'a prononcé.

THESSALUS.

Je touche à leur bonheur suprême !
J'ai le pardon de ce que j'aime;
Que ne puis-je vers toi précipiter mes pas,
Te jurer.....

ALCYONE.

Garde-toi de forcer ce passage;
Tu connais la loi du trépas.

THESSALUS.

Non, l'amour ne la connaît pas.

(*Il avance sur le bord qui le sépare d'Alcyone; une Furie s'empare d'elle, et le ruisseau devient un torrent, qui s'oppose à Thessalus.*)

ALCYONE, *au moment qu'elle est enlevée.*

Thessalus, je te perds... Hélas !

THESSALUS.

Je te suis, cruelle Euménide;
Ces torrens, ces feux, ces éclairs
N'ont rien qui m'intimide,
Je joindrai son ombre aux enfers.

(*Pharès se précipite sur Thessalus, et l'arrête par ses cheveux.*)

SCENE IV.

THESSALUS, PHARÈS.

PHARÈS.

Que vas-tu faire? Arrête un transport furieux.
Tu vivras.....

PHARÈS.

Et pour qui voulez-vous que je vive?

PHARÈS.

Abandonne, mon fils, cette ombre fugitive;
Souviens-toi de l'objet qu'en présence des dieux,
Le temple a fait voir à tes yeux;
Dans ton palais encor tu le verras paraître.
Cette image, à ta voix, pourra se transformer,
Et les Destins, fléchis, te donneront peut-être
Le pouvoir de la ranimer.

(*Pharès embrasse Thessalus. Ils sortent.*)

ACTE V.

Le Théâtre représente le palais de Thessalus, dont on voit les cours et les avenues. Le Roi, dans l'accablement, paraît étendu sur un lit de repos. Pharès, à ses côtés, cherche à le ranimer.

SCÈNE PREMIÈRE.

THESSALUS, PHARÈS.

PHARÈS.

Venez, favorable Espérance,
Ranimez ses sens éperdus ;
Annoncez, préparez la douce jouissance
Des biens qui lui seront rendus.

(*Sur une symphonie douce et légère, arrive, du fond du Théâtre, la déesse de l'Espérance, vêtue des couleurs qui lui sont propres, accompagnée de sa suite, les Désirs, les Songes heureux, les Illusions fortunées ; elle porte un flambeau dont la flamme se ranime ; elle vient le secouer sur la tête du Roi, lui met ensuite une couronne de fleurs. Cette danse doit être suivie de différens tableaux, exprimant l'union et le bonheur. La Déesse se*

rapproche de Thessalus, qui lui tend les bras, et qui s'en écarte ensuite.)

THESSALUS.

Aimables enchanteurs,
Songes vains et flatteurs,
Voulez-vous me tromper encore?
M'offrirez-vous toujours les signes imposteurs
D'un bonheur réel que j'ignore?
Songes vains et flatteurs,
Voulez-vous me tromper encore?

(*L'Espérance redouble de séduction, pour assurer Thessalus de son bonheur.*)

THESSALUS.

Malgré de si puissans attraits,
O chère, ô divine Espérance,
Je méconnaîtrai ta puissance,
Si Pharès n'est garant des biens que tu promets.

PHARÈS *qui reparaît à l'instant.*

Oui, je le suis; Pharès t'en donne l'assurance.
Regarde, j'accomplis tes vœux en ce moment.

(*On voit arriver les Ministres, qui portent en triomphe le monument du temple. Il ne représente plus le deuil et la mort; c'est l'épouse la plus belle, dans l'habillement nuptial. Elle est à demi-renversée, immobile, l'air calme, les yeux fermés. L'Amour et l'Hymen accompagnent cette marche; l'Espérance vole au-devant d'eux. Thessalus passe de l'extase au mouvement qui le précipite vers cet objet.*)

SCÈNE II.

PHARÈS, THESSALUS, ALCYONE, ET LE CORTÉGE PRÉCÉDENT.

PHARÈS.

Je te rends ce précieux gage.

THESSALUS.

Quel prodige! quel changement!
O ciel! achève ton ouvrage....
Non, c'est au souffle de l'Amour
Que tu devras le jour.

(*Il se jette à ses pieds.*)

Je sens son ame qui m'attire....
Quels traits vivans me sont offerts?
Je vois ta bouche qui respire,
Je l'entends qui soupire;
Tes yeux,.... tes beaux yeux sont ouverts.

ALCYONE.

C'est pour voir Thessalus qu'ils cherchent la lumière.

THESSALUS.

Je jouis du bonheur de la nature entière.

PHARÈS.

Je voulais éprouver ton cœur.

L'enfer n'a point vu ta victime :
J'ai garanti ses jours, j'ai nourri ton erreur,
Pour juger du remords et du feu qui t'anime.

ALCYONE.

Thessalus.

THESSALUS.

Alcyone.

TOUS DEUX.

O surprise ! ô bonheur !

PHARÈS *à* THESSALUS.

Le ciel comble ton attente,
Tu revois, dans ce beau jour,
Ton épouse, ton amante,
Que la vertu te présente
Entre l'Hymen et l'Amour.

(*Au moment que Pharès, l'Hymen et l'Amour unissent les mains des deux époux, on entend un bruit de guerre.*)

SCÈNE III.

MEMNON, ET LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

MEMNON.

Roi, pontife, accourez, prenez notre défense,
Athamas a forcé l'enceinte de ces lieux.

THESSALUS.

Je punirai l'ingrat.

PHARÈS.

C'est la cause des dieux :
Laissons la céleste vengeance
Confondre cet audacieux.

(*Athamas arrive à la tête d'un nombre considérable de combattans, et d'une partie du peuple révolté.*)

SCÈNE IV.

LE ROI, PHARÈS, ATHAMAS, ALCYONE, CASSANDRE, COMBATTANS, PEUPLE, PRÊTRES, etc.

ATHAMAS.

Je viens donner un nouveau maître
A ce peuple indigné, qui ne reconnaît pas

Un roi si peu digne de l'être.

THESSALUS.

Impie et parjure Athamas,
Oses-tu bien me méconnaître?

ATHAMAS.

De ces fantômes que je vois,
Que l'empire seul te suffise:
Je laisse, à ton ame soumise,
Tes dieux, ton pontife et ta loi.

PHARÈS.

Tu l'entends, Médée; arme-toi.

SCENE V.

ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE; MÉDÉE, *dans un char de feu, au milieu des airs, accompagnée de dragons ailés qui jettent des flammes.*

MÉDÉE.

Céleste Vengeance,
Fléau des Titans,
Punis, il est tems.
Que ta fureur lance
Tes traits éclatans.

Frappe

ATHAMAS.

Frappe, je l'attends.

MÉDÉE.

Déployez vos ailes,
Dragons déchaînés;
Armez-vous, prenez
Les feux destinés
Aux ames cruelles.
Au défaut des dieux
Lancez le tonnerre,
Et purgez la terre
D'un monstre odieux.

ATHAMAS, *en même tems que* MÉDÉE.

Déployez vos ailes,
Dragons déchaînés.
En vain vous tonnez,
En vain vous prenez
Vos flèches cruelles.
Détrônons les dieux,
Bravons le tonnerre,
Délivrons la terre
D'un culte odieux.

(*A l'ordre de Médée, trois dragons partent du nuage, volent séparés et décrivent des cercles différens sur la tête d'Athamas, qui les combat tour-à-tour. Les monstres s'élèvent, s'abaissent, se réunissent pour le déchi-*

rer, et l'enlèvent par morceaux. Sa fille pendant le combat, cherche à le secourir, s'attache à lui, et combat elle-même.)

CASSANDRE.

Quel spectacle d'horreur! Athamas! ô mon père!
Hélas! quel sera ton appui?
Monstres, de nouveaux traits armez votre colère;
Déchirez sa fille avec lui.

(On enlève Cassandre.)

SCÈNE VI et dernière.

THESSALUS, PHARÈS, ALCYONE, L'HYMEN, L'AMOUR, L'ESPÉRANCE, GUERRIERS, PEUPLES, etc.

PHARÈS *à* L'AMOUR *et à* L'HYMEN, *qui reparaissent avec leur cortège.*

Revenez dieux charmans, régnez dans cet asile,
Il est pur et tranquille;
Dieux! ne le quittez plus:
Les crimes sont punis, couronnez les vertus.

THESSALUS *et* ALCYONE.

Dieux recevez notre hommage,
Nous sommes dignes de vous.

Rendez heureux votre ouvrage,
Formez l'accord le plus doux.
Hymen ne sois point jaloux;
Amour ne sois point volage.

LE GRAND PRÊTRE.

Quand le ciel en courroux fait gronder les orages,
Des coupables mortels, privés de son appui,
Il veut se cacher les outrages,
Et met entre la terre et lui
Le voile épais de ses nuages.
Quand l'innocence habite au terrestre séjour,
Le ciel dit à l'astre du jour,
De rendre à la nature
Sa clarté la plus pure
Et les rayons de son amour.

THESSALUS *et* ALCYONE.

O dieux d'alliance et de paix,
Conservez votre intelligence!
Régnez de concert à jamais,
O dieux d'alliance et de paix;
Votre accord fait votre puissance!

TOUS LES CHŒURS, *etc.*

Régnez, etc.

PHARÈS.

L'amour seul toujours combattu,
N'a point de félicité sûre.

L'amour, l'hymen et la vertu,
Sont le bonheur de la nature.

LES CHŒURS.

Régnez, etc.

LES SURPRISES DE L'AMOUR,

BALLET

COMPOSÉ DE TROIS ACTES SÉPARÉS,

MIS EN MUSIQUE PAR RAMEAU.

PERSONNAGES.

VÉNUS.
L'AMOUR.
DIANE.
ADONIS.
MERCURE.
UNE NYMPHE.
LES GRACES.
NYMPHES ET CHASSEURS DE LA SUITE DE DIANE.
AMOURS, JEUX ET PLAISIRS DE LA SUITE DE VÉNUS.

La Scène est dans les Bois de Diane.

L'ENLÈVEMENT D'ADONIS.

PREMIÈRE ENTRÉE.

Le Théâtre représente une vaste Forêt.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'AMOUR.

Pour surprendre Adonis j'abandonne les cieux ;
C'est l'Amour qui le suit, c'est Vénus qui l'adore :
Diane trop long-tems le dérobe à nos yeux.
C'est ici chaque jour qu'il devance l'aurore :
Et je viens, plus touché de l'emploi glorieux
D'instruire un jeune cœur des secrets qu'il ignore,
Que de régner sur tous les dieux.

(*Adonis paraît.*)

C'est lui..... Que j'aime à voir l'ennui qui le dévore !

(*L'Amour se retire un moment pour observer Adonis et pour quitter ses armes.*)

SCÈNE II.

ADONIS.

O Diane ! ô sombres forêts !
Pourquoi n'avez-vous plus de charmes ?
Dans vos jeux innocens je trouvais mille attraits.
Fiers habitans des bois ne craignez plus mes armes ;
Le trouble de mon cœur va vous donner la paix.

O Diane ! ô sombres forêts !
Pourquoi n'avez-vous plus de charmes ?

(*L'Amour reparaît sans armes.*)

SCÈNE III.

L'AMOUR, ADONIS.

L'AMOUR.

Vous qui connaissez ce séjour,
De mes pas égarés daignez être le guide.
En quels lieux sommes-nous ?

ADONIS.

Diane ici préside,
Et ces bois mènent à sa cour.

L'AMOUR.

Dans ces lieux écartés n'a-t-on point vu l'Amour ?

ADONIS.

L'Amour ! Qui ? ce monstre terrible,
Ce fatal ennemi du repos des humains ?
Ah ! qu'il éprouverait un châtiment horrible
S'il tombait dans nos mains !

L'AMOUR.

Le dieu qui fait aimer, le dieu qui rend aimable,
Est-il un dieu si redoutable ?
Hélas ! peut-on le craindre ? il est fait comme vous.
Dans un âge si tendre, avec des traits si doux,

Le dieu qui fait aimer, le dieu qui rend aimable,
Est-il un dieu si redoutable ?

ADONIS.

Il est armé de feux vengeurs.....

L'AMOUR.

Ses feux sont de douces ardeurs
Qui brillent dans les yeux, qui coulent dans les veines.

ADONIS.

Il mêle à ses plaisirs des rigueurs inhumaines.

L'AMOUR.

Jugez du prix de ses faveurs,
Puisqu'il fait adorer ses peines.

ADONIS.

Il ne se nourrit que de pleurs.

L'AMOUR.

Il est le dieu des ris.

ADONIS.

Ses liens sont des chaînes.

L'AMOUR.

Ses chaînes sont des fleurs.

ADONIS.

Mais c'est un enchanteur..... Ah! je l'éprouve même
Au charme dangereux que vous tenez de lui.

L'AMOUR.

S'il enchantait vos sens, s'il charmait votre ennui?

ADONIS.

Non. Ma frayeur serait extrême.

L'AMOUR.

Je vous entendais soupirer,
Quand vous rêviez sous cet ombrage;
C'est le réveil d'un cœur qui cherche à s'éclairer.
Le vôtre enfin commence à murmurer
D'un trop long esclavage.

ADONIS.

Si l'on connaît son cœur par ses désirs,
Je l'avouerai, le mien se fait déjà connaître.

L'AMOUR.

Allons chercher l'Amour, il vous dira peut-être
D'où naissent vos premiers soupirs....

Que sa mère, Adonis, vous ferait mieux entendre
Un mystère si tendre !...
Que vous lui trouveriez d'attraits !

ADONIS.

Son nom n'est point encore connu dans ces forêts.

L'AMOUR.

Diane a mille appas, et la cour qui l'adore
Offre les objets les plus doux.
Vénus d'un seul regard les effacerait tous.
Sur le char du matin vous avez vu l'Aurore,
Et Vénus est plus belle encore.

ADONIS.

Plus belle ! O ciel ! que dites-vous ?...
De mes transports je ne suis plus le maître,
Allons chercher l'Amour....

L'AMOUR.

Adonis, tu le vois,
Et Vénus va paraître.

ADONIS.

Au trouble de mon âme, au charme de sa voix,
Pouvais-je, ô ciel, le méconnaître !

(*L'arrivée de Vénus est annoncée par une symphonie agréable, et par la danse des Grâces qui la précèdent. Elles environnent Adonis, qui ne sait d'abord laquelle adorer. Vénus paraît et fixe ses regards.*)

SCÈNE IV.

L'Amour et les Grâces restent au fond du Théâtre.

VENUS, ADONIS.

VÉNUS *à* ADONIS.

Vous parliez à l'Amour ! Quoi ! vous ne craignez plus
D'écouter son tendre langage ?

ADONIS.

Mon cœur risquera davantage
S'il écoute Vénus.

VÉNUS.

Vous plairez-vous toujours dans ce lieu solitaire ?

ADONIS.

Avant ce jour, hélas ! j'y bornais tous mes vœux.

VÉNUS.

La déesse des bois, sans doute, a su vous plaire ?
Vous l'aimez ?

ADONIS.

Je dois tout à ses soins généreux ;
J'écoute ses leçons, je lui marque mon zèle.....
Mais sais-je encore ce que je veux ?..
Demandez à l'Amour s'il m'a parlé pour elle.

VÉNUS.

S'il était un autre séjour
Où la voix du plaisir se ferait seule entendre,
Où pour vous mille jeux renaîtraient chaque jour,
Où, toujours adoré, vous seriez toujours tendre....
Quitteriez-vous ces lieux pour un séjour si doux?
Parlez.

ADONIS.

Déesse, y seriez-vous?

VÉNUS.

Oui, charmant Adonis, j'y serais pour vous plaire,
Pour jouir d'un bonheur qui fixe tous mes vœux,
Pour y brûler de tous les feux
Qu'Amour peut allumer dans le sein de sa mère.
Fuyez une loi trop sévère:
Je garde un sort plus doux au plus beau des mortels;
Venez partager à Cythère,
Et ma tendresse et mes autels.

ADONIS, *jettant son javelot.*

Ah! je vous suis par-tout; c'est l'Amour qui l'ordonne;
Eh! qui pourrait lui résister?...
Mais Diane que j'abandonne.....
Mais vous que je ne puis quitter....
Pardonnez ce désordre à mon premier hommage.
Adonis est à vous. Adonis est charmé.

VÉNUS.

Son cœur m'aimera davantage,

Puisqu'il n'a point encore aimé.

ENSEMBLE.

Dieux ! quel bonheur sera le nôtre !
Hâtons l'instant de nos plaisirs.
Pourquoi languir dans nos désirs,
Quand deux cœurs sont faits l'un pour l'autre ?

(*Le duo est interrompu par un bruit de chasse. L'Amour qui est sorti du théâtre, pour observer ce qui se passe, rentre tout effrayé.*)

SCÈNE V.

VÉNUS, L'AMOUR, ADONIS.

L'AMOUR.

Diane assemble ici sa cour.
Fuyons, sortons de ce séjour,
Et cherchons dans les airs une route nouvelle.

ADONIS.

La fuir ! Ah ciel ! que dira-t-elle ?

L'AMOUR.

Que tout cède à l'Amour.

(*L'Amour, Vénus et Adonis sortent ensemble. Des Chasseurs et des Nymphes entrent sur le théâtre en dansant, et formant un divertissement, qui est ensuite troublé par l'arrivée de Diane, et par ses plaintes.*)

SCÈNE VI.

DIANE, NYMPHES et CHASSEURS.

UNE NYMPHE avec le CHŒUR.

Le jour vient d'éclore,
Diane est aux bois,
Son cor et sa voix
Nous pressent encore.
Courons si bien tous,
Que l'Amour jaloux
Ne nous puisse atteindre.
Tranquille séjour,
Tu n'as point à craindre
Les traits de l'Amour.

(Les jeux des Chasseurs continuent, et leur voix se mêle aux chants de la Nymphe.)

LA NYMPHE, *alternativement avec le* CHŒUR.

L'oiseau le plus tendre,
Discret dans ses chants,
Craint de faire entendre
Des sons trop touchans.
L'Amour nous offense
Même en ses chansons :
Chantons l'innocence
Dont nous jouissons.

(On danse.)

CHŒUR DE NYMPHES, *derrière le théâtre.*

Adonis, Adonis, pourquoi nous fuyez-vous?

(Diane arrive.)

SCÈNE VII.

DIANE, LES CHŒURS.

DIANE.

O Dieux! quel ravisseur jaloux
Peut ici braver ma puissance?
Courons, courons à la vengeance!
Volons sur ses pas! armons-nous!

CHŒUR *de* NYMPHES *et de* CHASSEURS.

Courons, courons à la vengeance!
Volons sur ses pas! armons-nous!

(*Une partie des Nymphes et des Chœurs sort du théâtre pour suivre Adonis.*)

DIANE.

L'Amour a-t-il séduit sa crédule innocence?
Cruel, je reconnais tes coups;
Courons, courons à la vengeance!
Volons sur ses pas! armons-nous!
Jupiter, prends-tu sa défense?
Si tu ne punis qui m'offense,
Tout se ressentira de mon juste courroux.

La

La plus affreuse nuit couvrira ces rivages,
J'obscurcirai mes feux qui brillent dans les airs.
Hécate ira dans les enfers,
Des torrens du Ténare exciter les ravages.
Et je déchaînerai du fonds de ces déserts
Mille monstres sauvages
Qui déseleront l'univers.

(*Mercure descend du ciel.*)

SCÈNE VIII.

MERCURE, DIANE, NYMPHES.

DIANE.

Mercure, venez-vous m'apprendre
Que mes pleurs ont touché les dieux?

MERCURE.

Oui, l'objet de tes vœux va paraître en ces lieux;
Vénus consent à te le rendre:
Ose, si tu veux, le reprendre;
Mais garde-toi de l'erreur de tes yeux,
Et crains de te laisser surprendre.

(*Vénus paraît sur un nuage, ayant devant elle l'Amour et Adonis déguisés sous les mêmes traits, avec les armes et les attributs de ce dieu. Vénus est accompagnée de toute sa suite.*)

SCÈNE IX.

VÉNUS, DIANE, MERCURE, ADONIS, L'AMOUR, GRACES, JEUX *et* PLAISIRS.

VÉNUS, *en présentant à Diane l'Amour et Adonis déguisés sous les mêmes traits.*

Je cède à tes désirs par une loi suprême.
Sous les traits de l'amour je te rends Adonis,
Tu le vois près de l'Amour même,
Tu peux choisir.

DIANE.

O Dieux ! qu'entends-je ? Je frémis!
Adonis..... répondez..... il garde le silence.....
Dieux ! Si j'allais choisir l'ennemi qui m'offense.....
Vénus, tu l'emportes sur moi.
Garde un ingrat que je te livre :
Dès qu'il a pu te suivre,
Il n'est plus digne que de toi.

(*Elle sort.*)

L'AMOUR.

Nous triomphons de sa colère.
Sombres forêts, triste séjour,
Disparaissez, laissez voir à l'Amour

Des lieux plus dignes de lui plaire.

(*Le théâtre change ; on voit les jardins d'Amathonte ornés de berceaux et de portiques dorés.*)

SCÈNE X.

L'AMOUR, VÉNUS, ADONIS, LES GRACES, CHŒUR DES AMOURS, DES PLAISIRS ET DES JEUX.

CHŒUR.

CHANTONS l'Amour et sa conquête,
Qu'il va combler d'heureux désirs !
L'Hymen en prépare la fête,
L'Amour en promet les plaisirs.

VÉNUS.

Votre bonheur fait ma gloire suprême,
Ah ! quel plaisir de vous charmer !

ADONIS.

L'Amour donne un cœur pour aimer,
Et c'est Vénus qu'il faut qu'on aime.
Quel amant fut jamais épris
D'une ardeur si pure et si belle !
Quel doit être l'excès d'une flamme nouvelle,

Dont l'Amour est l'auteur, dont Vénus est le prix.

(La suite de Vénus forme un ballet, auquel les Grâces président.)

VÉNUS.

Le premier trait que l'Amour lance
Est celui qui blesse le mieux.
Que ce Dieu plaît à sa naissance!
L'instant qui détruit l'ignorance
Est l'instant le plus précieux;
Quand on sort de l'indifférence,
Le premier trait que l'Amour lance
Est celui qui blesse le mieux.

L'AMOUR, *à* ADONIS.

Diane que tu crois si fière et si sauvage,
N'a pas toujours gardé son cœur,
Et je veux que ces jeux te retracent l'image
Du berger qui fut son vainqueur.

(Des plaisirs déguisés exécutent les ordres de l'Amour; Endimion paraît endormi au fond du théâtre sur un lit de gazon. Diane descend dans son char avec un Amour à ses pieds, elle contemple le berger, dont elle devient amoureuse. Danse de Diane et de l'Amour, qui éveille Endimion. Surprise, enchantement du berger : action pantomime représentant les amours de Diane et Endimion que la Déesse enlève dans son char.)

CHŒUR.

Chantons l'Amour et sa conquête.
Qu'il va combler d'heureux désirs !
L'Hymen en prépare la fête,
L'Amour en promet les plaisirs.

(*Le Chœur est accompagné d'une danse générale.*)

PERSONNAGES.

APOLLON.
URANIE, Muse.
PARTHÉNOPE, l'une des Syrènes.
LINUS, fils d'APOLLON.
Terpsicore.
Les Muses.
Des Syrènes.
Faunes, Dryades et Sylvains.

La Scène est au pied du Parnasse.

LA LYRE ENCHANTÉE.

SECONDE ENTRÉE.

Le Théâtre représente un Vallon champêtre, au pied du mont Parnasse, dont on voit les deux coteaux couverts de Palmiers, et des Trophées qui conviennent aux Muses et aux Arts. On voit la Fontaine d'Hippocrène qui y prend sa source, et serpente dans le Vallon. Au sommet du Mont, paraît le Temple de l'Immortalité.

SCÈNE PREMIÈRE.

PARTHÉNOPE.

Charme de mon vainqueur, doux accens de ma voix,
Formez avec mes yeux un si tendre langage,
Qu'il puisse écouter mille fois
Et mes sermens et mon hommage.
Imitez les oiseaux qui chantent dans ces bois,

Accompagnez leur chant, secondez leur ramage;
Vous plairez davantage
A l'amant dont je suis les lois.

Charme de mon vainqueur, doux accens de ma voix,
Formez avec mes yeux un si tendre langage,
Qu'il puisse écouter mille fois
Et mes sermens et mon hommage.
Linus doit, pour me voir, s'échapper aujourd'hui;
Il vient, mais Uranie est encore avec lui.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

LINUS, URANIE.

URANIE.

Elève et fils du Dieu que le Pinde révère,
Quand ma voix vous appelle aux concerts d'Apollon,
Pourquoi chercher dans ce vallon,
Et le silence et le mystère?

LINUS.

J'y venais rêver à l'écart.
J'ai trouvé la nature en ce séjour plus belle:
Pour mieux vous imiter je me conduis par elle;
Et pour être digne de l'art,
J'en viens consulter le modèle.

URANIE.

Prenez un vol plus glorieux ;
Venez lire avec moi dans les secrets des dieux.
Chantez, Linus, chantez les faveurs éclatantes
Du Dieu qui brille aux yeux de l'univers,
Les Titans renversés, et la rage mourante
Du serpent qui souillait les airs.

LINUS.

Ce sublime essor m'épouvante.
C'est l'amant d'Issé que je chante.

URANIE.

Ce penchant aux douces erreurs,
Annonce déjà la tendresse.
Gardez-vous, gardez-vous sans cesse
Du piége des folles ardeurs.
S'il est des dieux que l'Amour blesse,
C'est un jeu dont ils sont vainqueurs,
Sans qu'il en coûte à leur sagesse ;
Au lieu qu'à l'humaine faiblesse,
Il coûte le repos des cœurs.

Gardez-vous, gardez-vous sans cesse
Du piége des folles ardeurs.

LINUS.

On peut chanter l'Amour sans ressentir sa flamme.
J'aime à peindre ses jeux sans éprouver ses fers ;
Il fait le charme de mes airs,

Sans faire encor le tourment de mon ame.
Je craindrai toujours ses rigueurs.

URANIE.

Gardez-vous, gardez-vous sans cesse
Du piége des folles ardeurs.

LINUS.

Rassurez-vous, Déesse....

(*On entend une brillante symphonie. Uranie se retire, Parthénope arrive, la Lyre à la main, suivie de Faunes, de Sylvains et de Driades ses élèves, qui l'accompagnent en dansant.*)

SCÈNE III.

PARTHÉNOPE, FAUNES, SYLVAINS et DRIADES.

PARTHÉNOPE.

Venez tous écouter ma Lyre.
Avec elle écoutez mes chants.
L'Amour en forme les accens,
Et c'est le plaisir qu'elle inspire.

LES CHŒURS.

Écoutons, écoutons sa Lyre.
L'Amour en forme les accens,
Et c'est le plaisir qu'elle inspire.

(*On danse au son de la Lyre de Parthénope; c'est un*

Ballet champêtre dans lequel les Faunes et les Driades qui le composent, montrent plus de gaieté que de régularité dans leurs pas.)

PARTHÉNOPE.

Ranimez vos sons et vos pas,
Dansez, chantez ; le plaisir vous appelle,
Les ris font briller plus d'appas.
C'est la gaieté qui rend la jeunesse éternelle.

(*Pendant le chant de Parthénope, les Faunes et Driades continuent leur danse, et répètent ensuite le chœur.*)

Ecoutons, écoutons sa Lyre.

(*Linus paraît*)

SCÈNE IV.

LINUS, PARTHÉNOPE.

PARTHÉNOPE.

LINUS, que vous tardiez à répondre à ma voix !
Ces muses que je crains, ont sur vous trop d'empire ;
Je vous perdrai.

LINUS.

Non, ce n'est qu'à vos lois
Que Linus charmé veut se rendre.
Les trouverais-je ailleurs, ces charmes que je vois?
Cette voix que j'adore, où pourrais-je l'entendre ?

PARTHÉNOPE.

Ah ! si vous l'écoutez, vous la rendrez plus tendre.

LINUS.

Les Muses, sur mon ame, ont d'inutiles droits.
Mon esprit en vain se rappelle
Les chants que les neufs Sœurs m'apprennent chaque jour.
Mais que ma mémoire est fidelle
Quand vous chantez l'Amour!

PARTHÉNOPE.

Répétons nos airs tour-à-tour.

(*Elle commence.*)

« Lorsque Vénus sortit du sein de l'onde,
» Son regard sur la terre enfanta le désir.
» L'espoir de tous les cœurs vint bientôt se saisir.
» Et l'Amour achevant les délices du monde,
» Donna la naissance au plaisir.

LINUS.

» Tout rend hommage à la beauté.
» Pour éclairer ses traits, le jour se renouvelle ;
» Pour la chanter, s'éveille Philomèle ;
» Le ruisseau qui fuyait, devant elle arrêté,
» Trace son image fidelle ;
» Des pavots du sommeil, la douce volupté
» Rend de son teint la fraîcheur éternelle.
» L'ordre de l'univers semble établi pour elle.
» Tout rend hommage à la beauté. »

PARTHÉNOPE.

Charmant élève que j'adore,
Si vous chantez l'Amour, qui peut y résister?
Mais occupez-vous plus encore
A le sentir qu'à le chanter.

LINUS.

Ah! vous m'êtes garant de ce talent suprême,
Puisque c'est vous que j'aime!

ENSEMBLE.

Aimons-nous, répétons cent fois
Le charmant aveu de nos flammes.
Que l'accord touchant de nos voix
Egale celui de nos ames.

PARTHÉNOPE.

Linus, si ton cœur est à moi,
Je veux me venger avec toi.
Les Muses condamnent sans cesse
Les Syrènes et leur amour:
Je veux qu'Uranie à son tour
En éprouve toute l'ivresse.

LINUS.

Vos efforts seraient impuissans.

PARTHÉNOPE.

Par un enchantement plus doux que redoutable,

(*En montrant la Lyre qu'elle tient.*)

Qui touche cette Lyre en tire des accens
Qui pénètrent les sens
D'un charme inévitable.
Uranie en ces lieux va presser son retour.
Elle y trouvera cette Lyre.....
Pour mieux jouir de son martyre,
Cachons-nous; elle vient......

(*Parthénope suspend à un arbre la Lyre enchantée, et sort avec Linus.*)

SCÈNE V.

URANIE, *seule.*

C'EST ici le séjour
Où le fils d'Apollon doit bientôt reparaître,
Attendons.... Quel objet vient de frapper mes yeux!
Pourquoi cette Lyre en ces lieux?
A l'une de mes sœurs elle appartient peut-être.
Voyons.... en la touchant, amusons nos loisirs.

(*Uranie touchant cette Lyre, est étonnée du prélude qu'elle entend, et qui lui inspire aussitôt des chants d'Amour.*)

« Douce volupté d'un cœur tendre
» Triomphez de tous les plaisirs.... »

(*Uranie s'arrête avec surprise.*)

Ah Dieu! que me fait-elle entendre!...
Mais je crains peu de m'y laisser surprendre;

Ce sont de vains accords qu'emportent les Zéphirs.
« Douce volupté d'un cœur tendre,
» Triomphez de tous les plaisirs.
» L'amour cause quelques soupirs :
» Mais le bonheur doit en dépendre.
» Douce volupté d'un cœur tendre,
» Triomphez de tous les plaisirs. »
Quels sons touchans ! Je devrais les suspendre....
Linus, mon cher Linus, quelle ardeur de te voir
Brûle mon ame impatiente !
Trop d'intérêt pour toi commence de m'émouvoir,
Et mon amitié m'épouvante.

(*Après avoir rêvé quelque temps, elle touche encore cette Lyre, qui rend des sons plus gais.*)

« La sagesse est de bien aimer,
» Et d'aimer toujours sans partage.
» On est heureux si l'on peut s'enflammer;
» Si l'on est constant on est sage.
» La sagesse est de bien aimer,
» Et d'aimer toujours sans partage. »

(*Après un moment de silence.*)

Je le sens bien, Linus, le bonheur de mes jours
Serait de t'adorer toujours.

(*Elle s'arrête avec étonnement.*)

L'adorer..... moi ! qu'ai-je dit ? je l'ignore.
Ma raison interdite accuse mes disours,
Et mon cœur les répète encore.
Il vient..... comment cacher le feu qui me dévore ?

SCÈNE VI.

URANIE, LINUS.

URANIE.

Suivez, chantez le Dieu qui paraît vous charmer;
Je ne lui serai plus contraire.
Quand mon cœur brûle de vous plaire
Puis-je vous défendre d'aimer !

LINUS

Ah, Déesse ! le puis-je croire !
Non, non, ce serait en un jour
Trop d'ambition pour ma gloire,
Trop de triomphe pour l'amour.
Amusons-nous de la tendresse,
Qu'elle soit un jeu pour nos cœurs:
Gardons-nous, gardons-nous sans cesse
Du piége des folles ardeurs.

URANIE.

Vous me lancez mes propres armes,
Quand je les mets aux pieds de mon vainqueur.

LINUS.

Eh bien ! connaissez donc mon cœur.
Comme vous de l'amour j'éprouve tous les charmes;
Dans ces lieux, loin de vous, je venais soupirer....
J'adore...

J'adore.....

URANIE.

Ah! de quel trait m'allez-vous déchirer!

LINUS.

J'adore une Syrène, et je suis aimé d'elle.
Parthénope.....

URANIE.

Quel nom! quelle honte mortelle!

LINUS.

Apollon lui-même en ce jour
Va couronner notre espérance.

(*Un prélude annonce l'arrivée d'Apollon.*)

Mais ce brillant concert annonce ici sa cour,
Et je vois le dieu qui s'avance.

URANIE.

Comment éviter sa présence?

(*Le Parnasse s'éclaire : Apollon descend d'un côté de la montagne, suivi des Muses ; Terpsicore arrive ensuite, suivie de ses élèves ; les Faunes et Driades, qui ont formé le premier divertissement, accourent à ce spectacle.*)

SCÈNE VII.

APOLLON, URANIE, LES MUSES, PARTHÉNOPE, LINUS, LES SYRÈNES, FAUNES, et DRIADES.

APOLLON *à* URANIE.

Muses, rougissez moins d'un piége de l'amour ;
Ce dieu pour vous soumettre enchanta cette lyre.
Sortez de ce délire,
Et de votre raison célébrez le retour.

(*Apollon donne sa lyre à Uranie, à la place de celle qu'elle avait, et l'enchantement finit.*)

Accourez, Muses et Syrènes,
Venez seconder mes désirs.
Que vos talens unis forment les douces chaînes
Qui mènent aux plaisirs.

(*La réunion des Muses et des Syrènes se forme par un ballet.*

PARTHÉNOPE.

Vole, amour, prête-moi tes armes ;
Que le cœur de Linus s'enflamme chaque jour.
Que ne puis-je augmenter mes charmes
Pour ajouter à son amour !

CHŒUR.

Enseignez-nous vos jeux, brillante Terpsicore,

Que nos voix, que nos chants acccompagnent vos pas.
Rendez-les plus légers encore;
L'amour vous suit, il vole et ne vous quitte pas.

(*Terpsicore arrive : les leçons qu'elle donne aux Sylvains rendent leur danse plus régulière, ils se mêlent aux Muses et aux Syrènes.*)

PARTHÉNOPE AUX MUSES.

Souffrez les amours sur vos traces,
Muses; souvenez-vous toujours
Que l'esprit est sans les amours
Ce qu'est la beauté sans les grâces.
C'est à l'amour qu'il faut céder
Quel autre charme nous arrête?
L'esprit peut faire une conquête;
Mais c'est au cœur à la garder.

(*Ballet des Muses, des Syrènes, des Driades; des Sylvains, ayant Terpsicore à leur tête.*)

PERSONNAGES.

L'AMOUR.
ANACRÉON.
LA PRÊTRESSE DE BACCHUS.
LYCORIS, personnage dansant.
AGATHOCLE, } amis d'ANACRÉON.
EURICLÈS, }
TROUPE DE FEMMES INSPIRÉES, représentant les MÉNADES.
CONVIVES.
ESCLAVES.
LES GRACES.
AMOURS, RIS ET JEUX.

La Scène est à Théos, dans la Maison d'Anacréon.

ANACRÉON.

TROISIÈME ENTRÉE.

Le Théâtre représente l'appartement d'Anacréon, orné pour une fête ; on y voit les statues de l'Amour et de Bacchus. Trois arcades ouvertes laissent voir un salon d'architecture grecque, avec des buffets garnis de vases, etc. Anacréon paraît à table au milieu de ce salon avec plusieurs convives, environnés de jeunes Esclaves qui leur versent à boire, qui les couronnent de fleurs et qui dansent autour d'eux. Lycoris, maîtresse d'Anacréon, est toujours à leur tête.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANACRÉON (LYCORIS, personnage dansant), AGATHOCLE, EURICLÈS, CONVIVES, ESCLAVES, JEUNES GRECQUES.

ANACRÉON, AGATHOCLE, EURICLÈS.

RÈGNE, ô divin Bacchus ! enflamme nos esprits :
Que le transport de ton ivresse

A chaque instant renaisse
Avec la tendresse et les ris.
Règne, ô divin Bacchus ! enflamme nos esprits.

ANACRÉON.

Le vol du tems qui nous presse,
Nous fait mieux sentir le prix
De l'instant fortuné que le destin nous laisse.

ANACRÉON *et les* CONVIVES.

Règne ô divin Bacchus ! enflamme nos esprits.

ANACRÉON, *s'adressant à* LYCORIS *dans le tems qu'elle danse autour de lui et qu'elle lui verse à boire.*

Nouvelle Hébé, charmante Lycoris,
Vole, répands sur nous les fleurs de ta jeunesse :
Par tes dons, par tes yeux, rends nos cœurs plus épris.
Verse-nous le nectar, fais-le couler sans cesse.
Charmante Lycoris,
Sois dans ce temple heureux, l'adorable Prêtresse,
De tous les dieux que je chéris.

CHŒUR.

Règne, ô divin Bacchus ! enflamme nos esprits.

ANACRÉON *à* LYCORIS.

Que l'amante d'Alcide, au séjour du tonnerre,
Soit jalouse de tes bienfaits,

Et vienne sur la terre
Voir les dieux que tu fais.

(Ici la danse de Lycoris devient plus vive, et rend plus gais les chants d'Anacréon.)

Point de tristesse :
Passons nos jours
Dans les amours
Et dans l'ivresse :
Buvons sans cesse,
Aimons toujours.
Le vin, la tendresse,
Convives, maîtresse
M'invite à jouir.
Tout plaisir m'enchante,
Je bois, ris et chante,
Toujours dans l'attente
D'un nouveau plaisir.

(Ces chants sont interrompus par une bruyante symphonie. La Prêtresse de Bacchus paraît suivie d'une troupe de femmes inspirées, représentant les Ménades, portant des thyrses et des flambeaux.)

SCENE II.

ANACRÉON, LA PRÊTRESSE DE BACCHUS, FEMMES représentant LES MÉNADES, et LES ACTEURS de la Scène précédente.

ANACRÉON.

QUEL bruit, quelle clarté vient ici se répandre ?
Prêtresse, où courez-vous? Quels transports furieux?

CHŒUR DE MÉNADES, *suivi de leurs danses tumultueuses.*

Détruisons un culte odieux.

LA PRÊTRESSE, *à* ANACRÉON.

Favori de Bacchus, oses-tu faire entendre
Les chants qui profanent ces lieux?

CHŒUR DES MÉNADES.

Détruisons un culte odieux.

LA PRÊTRESSE.

Renversons cet autel.

ANACRÉON *se levant pour s'opposer à leur fureur.*

Ah ! laissez-moi défendre
Le plus charmant des dieux !

LA PRÊTRESSE, *en l'arrêtant.*

Cesse ton criminel hommage ;
Chasse l'Amour
De ce séjour.
Avec Bacchus point de partage :
C'est un outrage.

ANACRÉON.

Eh, pourquoi les séparer
Quand la volupté les rassemble?

LA PRÊTRESSE.

L'Amour nous ferait soupirer.

ANACRÉON.

A la table des dieux on les adore ensemble.
Eh, pourquoi les séparer ?

(*On voit ici, dans un ballet figuré, un combat entre les suivans d'Anacréon et ceux de la Prêtresse. Lycoris qu'on veut arracher de ce lieu, paraît toujours au milieu de la danse, poursuivie par une Ménade. La symphonie exprime la fureur des uns, et le gémissement des autres. Les Bacchantes ont enfin le dessus : Lycoris disparaît, et l'on brise la statue de l'Amour.*)

LE CHŒUR.

Bacchus remporte la victoire.
Ne suivons que Bacchus; ne chantons que sa gloire.

(*La Prêtresse et sa suite se retirent.*)

SCÈNE III.

ANACRÉON, AGATHOCLE, EURICLÈS, et les autres CONVIVES, LE CHŒUR.

ANACRÉON.

NON, je ne puis souffrir cette injuste rigueur !
Bacchus, par quelle violence
Veux-tu chasser l'amour qui règne dans mon cœur ?
Si je brûle de plus d'ardeur,
C'est par l'effet de ta puissance.
Eloignez-vous plaisirs ; sortez de ce séjour :
Je renonce à Bacchus, s'il en coûte à l'amour.

(*A cet ordre d'Anacréon, les Convives et le Chœur se retirent, et les rideaux tombent.*)

ANACRÉON, *seul.*

J'aime à voir ce lieu plus paisible,
Et déjà le sommeil vient calmer mes esprits.
Cèdons à ce charme invincible....

(*En cet endroit Anacréon s'approche de son lit, et en s'asseyant dessus dit :*)

Mes yeux en se fermant auraient vu Lycoris !

SCÈNE IV.

(La plus douce symphonie accompagne le sommeil d'Anacréon. Il est interrompu par le bruit du tonnerre, et l'on entend un orage terrible.)

ANACRÉON, L'AMOUR.

ANACRÉON, *sur son lit.*

Qui m'éveille ? J'entends le tonnerre qui gronde.
Quel sifflement ! Quel bruit ! Eole est déchaîné.
Bacchus que ne m'as-tu donné
Ton ivresse profonde !
En vain Jupiter eût tonné.

L'AMOUR, *derrière le théâtre.*

Quelle nuit ! O ciel, quel orage !

ANACRÉON.

Quels sons plaintifs !

L'AMOUR.

Hélas, je vais périr.

ANACRÉON.

C'est la voix d'un enfant.

L'AMOUR.

Dieux ! quel affreux ravage !

ANACRÉON.

La tempête redouble; allons le secourir.

(*Il se lève pour ouvrir à l'Amour, qui paraît en habit d'esclave, et dans un grand désordre.*)

Que vois-je! De pitié mon ame est attendrie.
Jeune infortuné, quel malheur
Expose votre vie?
Parlez.

L'AMOUR.

Je suis encor tout glacé de frayeur.

ANACRÉON.

Où vîtes-vous le jour?

L'AMOUR.

Cythère est ma patrie.

ANACRÉON.

A quel maître êtes-vous?

L'AMOUR.

Je servais Lycoris;
J'étais son esclave fidèle.
Un ingrat qu'elle aimait la quitte avec mépris.
Le courroux s'est emparé d'elle;
J'ai moi-même éprouvé ses transports furieux:
J'ai fui sa disgrâce cruelle;
Et mes pas égarés m'ont conduit en ces lieux.

ANACRÉON.

Quoi ! Lycoris brûlait d'une ardeur aussi tendre?

L'AMOUR.

Si l'ingrat avait pu l'entendre !
S'il eût vu son funeste sort !
Mais songe-t-il à son amante ?
Dans les bras de l'Amour, Lycoris est mourante;
Et dans ceux de Bacchus le parjure s'endort.

ANACRÉON.

Quel est donc cet amant coupable?

L'AMOUR.

Ah! de tous les mortels il fut le plus aimable.
Avant ce jour
C'était l'Amour
Qui tenait chez lui son empire.
Les Grâces montaient sa lyre;
Les jeux venaient à l'entour
Danser, folâtrer et rire.
Aujourd'hui la fureur d'un bachique délire
Les a bannis de ce séjour.

ANACRÉON.

Le déclin de l'âge
Peut-être l'engage
A quitter leur cour.
On suit avec moins de peine

Un vieillard comme Silène,
Qu'un enfant comme l'Amour.

L'AMOUR.

L'infidèle sur ses traces
Guiderait encor les Grâces;
Et je sais que Lycoris
De l'amant qui l'abandonne
N'aurait pas donné l'automne
Pour le printems d'Adonis.

ANACRÉON.

Quel plaisir je goûte à l'entendre!
Mais que mon cœur éprouve un rigoureux tourment!

L'AMOUR.

Vous soupirez!

ANACRÉON.

Je ne puis m'en défendre.
Je suis ce criminel amant.

L'AMOUR, *avec vivacité.*

Qu'entends-je? Lycoris peut-être vit encore.
Hâtez-vous: ah! rendez le jour
A l'amante qui vous adore.
Par la voix de l'Amour, la pitié vous implore.

ANACRÉON, *le considérant attentivement.*

Mais vous, que j'observe à mon tour,

Enfant mystérieux que je cherche à connaître....
Esclave.... ah !... vous êtes mon maître :
Et je suis aux pieds de l'Amour.

(*Il s'y jette, et dit avec transport :*)

Rendez-moi Lycoris; je quitte tout pour elle.

L'AMOUR.

Volez, Amours; venez troupe immortelle;
Rendez à ses désirs
Une amante fidelle.
Annoncez ma victoire, et chantez mes plaisirs.

(*Les rideaux se lèvent. Le fond du théâtre reparaît. Une troupe de Jeux, de Ris et d'Amours entre gaiement sur le théâtre. Les Grâces ramènent Lycoris, que l'Amour présente à Anacréon.*

SCÈNE V.

L'AMOUR, ANACRÉON, LYCORIS,
LES GRACES, PLAISIRS, RIS ET JEUX, etc.

ANACRÉON, *entre* L'AMOUR *et* LYCORIS.

SANS Vénus et sans ses flammes,
Tous nos beaux jours sont perdus :
Les vrais plaisirs ne sont dus
Qu'à l'ivresse de nos ames.

Si le dieu, rival des Amours,
Si Bacchus condamnait l'ardeur qui me dévore,
En montrant Lycoris, je lui dirais encore,
Je lui dirais toujours :
Sans Vénus et sans ses flammes
Tous nos beaux jours sont perdus :
Les vrais plaisirs ne sont dus
Qu'à l'ivresse de nos ames.
Si je partage mon choix,
Si je bois,
Amour, ne prends point d'ombrage :
Ce breuvage
Donne plus de force à ma voix,
Pour chanter mille fois :
Sans Vénus et sans ses flammes
Tous nos beaux jours sont perdus :
Les vrais plaisirs ne sont dus
Qu'à l'ivresse de nos ames.

(*Les Chœurs chantent alternativement avec Anacréon ce rondeau. Lycoris en dansant, rend grace à l'Amour et à Anacréon. Un prélude annonce le retour des Ménades.*)

SCENE

SCÈNE VI.

LA PRÊTRESSE DE BACCHUS, MÉNADES, EGIPANS, ET LES ACTEURS de la Scène précédente.

CHŒUR DE MÉNADES, *qu'on entend d'abord derrière le théâtre.*

Le chant d'Anacréon dans ces lieux nous rappelle :
Des autels de l'Amour allons voir les débris.

LA PRÊTRESSE, *surprise de voir cette fête galante, et de retrouver Anacréon entre Lycoris et l'Amour.*

Quoi ! toujours Lycoris !

ANACRÉON.

Et toujours l'Amour avec elle.

L'AMOUR, *dont la présence en impose à la Prêtresse et à sa suite.*

L'Amour est le dieu de la paix.
Règne avec lui, Bacchus; partage ses conquêtes :
Il lance par tes mains de plus rapides traits.
Viens, triomphe, embellis nos fêtes,
Mais ne les trouble jamais.

(*Les suivans de Bacchus vont au pied de la statue de l'Amour, qui est rétablie, porter leurs tyrses et leurs*

couronnes. La suite de l'Amour va de son côté orner de mirtes et de fleurs la statue de Bacchus. Les Chœurs de danse se mêlent; Lycoris préside à la fête.)

LE CHŒUR.

Quel bonheur pour nous ! quelle gloire !
Tout s'unit pour nous enflammer.
Bacchus ne défend pas d'aimer,
Et l'Amour nous permet de boire.

(*Le Chœur et la contredanse qui le suit, sont accompagnés du bruit des sistres et autres instrumens bachiques.*)

SÉLIMNUS,

OU

LE FLEUVE DE L'INDIFFÉRENCE;

ACTE DE BALLET,

EN 1755.

PERSONNAGES.

SÉLIMNUS, Dieu du Fleuve de l'Indifférence.
ÉGIRE, Nymphe des Eaux.
DES AMANS MALHEUREUX.
DES AMANTES MALHEUREUSES.
NYMPHES.
TROUPE D'AMANS HEUREUX.

La Scène est au bord d'un Fleuve qui traverse une prairie agréable.

SÉLIMNUS,

OU LE FLEUVE

DE L'INDIFFÉRENCE.

SUJET.

Un Berger de la Fable fut si malheureux par les cruautés de la Nymphe Egire, qu'il demanda aux Dieux de la métamorphoser. Neptune le fit Dieu d'un Fleuve. Comme il aimait toujours, Neptune le rendit indifférent, et donna à ses Eaux la vertu d'ôter l'Amour à tous ceux qui en viendraient boire.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉGIRE, *seule.*

L'Amour fait sentir sa colère,
Lorsqu'on diffère
A s'enflammer.
Pourquoi perdre le temps à plaire ?
Il nous est donné pour aimer.

D'un berger qui m'aimait, que j'adore à mon tour,
J'ai lassé la persévérance,
Et je l'ai perdu sans retour.
Je ne puis de mes feux souffrir la violence;
Je veux éteindre mon amour
Dans les flots de l'indifférence.

L'amour fait sentir etc.

Toi, qui coule si lentement,
Fais passer dans mon cœur le calme de ton onde:
Par un plus rare enchantement
Tu ne peux étonner le monde.

Quelle foule d'amans vient gémir en ces lieux!
Cachons-nous encore à leurs yeux.

(*Des amans plaintifs et des amantes malheureuses entrent en gémissant des deux côtés du théâtre, et demandent à Sélimnus le soulagement de leurs peines.*)

SCÈNE II.

SELIMNUS, TROUPE D'AMANS ET D'AMANTES.

CHŒUR D'AMANS *et* D'AMANTES.

Ah! quelles souffrances mortelles!
Dieu propice, éteins nos ardeurs.

CHŒUR D'AMANS.

Nous soupirons pour des cruelles.

CHŒUR D'AMANTES.

Nous adorons des infidelles.

CHŒUR D'AMANS.

Dissipe nos langueurs.

CHŒUR D'AMANTES.

Appaise nos fureurs.

TOUS ENSEMBLE.

Ah ! quelles souffrances mortelles !

(*La symphonie annonce le dieu du fleuve qui sort du milieu de ses roseaux.*

SÉLIMNUS.

Du doux repos que je vous rends,
Profitez amans misérables ;
J'éteindrai vos feux dévorans :
Mon pouvoir rend indifférens
Ceux qu'amour n'a pu rendre aimables.
Il donne des plaisirs plus grands ;
J'en fais naître de plus durables.

CHŒUR.

Éteignez nos feux dévorans ;
Rendez-nous des biens plus durables.

SÉLIMNUS.

Plus malheureux que vous, je n'étais qu'un berger ;
J'aimais une nymphe inhumaine :

Neptune, pour m'en dégager,
Me fit dieu de ces eaux, dont l'épreuve certaine
Doit à l'instant vous soulager.

(*Les amans vont au bord du fleuve, et reviennent en dansant.*)

LES CHŒURS.

Quel changement ! quelle puissance !
Nos cœurs cessent de soupirer.
Non, rien ne peut se comparer
Aux doux charmes de l'indifférence.

(*On danse.*)

UN INDIFFÉRENT.

Loin de nous les soins amoureux,
Le bonheur est d'être insensible,
C'est l'état d'un sommeil paisible,
Dont tous les songes sont heureux.

UN AUTRE INDIFFÉRENT.

Liberté, liberté,
Règne sur ce rivage ;
Plus d'esclavage.
Liberté,
Sois notre volupté.
L'oiseau, dès qu'il est arrêté,
Est dégoûté
De son ramage.
L'onde fuit la captivité.

(*On danse.*)

SÉLIMNUS.

Une nymphe des eaux se plaint de son martyre;
Je dois interroger son cœur.
(*Aux amans.*)
Éloignez-vous.... Dieux! si c'était Égire!
Mais, non; l'Amour n'en put être vainqueur.
Que vois-je? O ciel! c'est-elle; oui, je la vois paraître...
Mon cœur, tout glacé qu'il doit être,
Mon cœur se sent presqu'agité;
Sous l'appareil nouveau de ma divinité
Elle ne peut me reconnaître.

SCÈNE III.

ÉGIRE, SÉLIMNUS.

ÉGIRE.

Dieu puissant, pourrez-vous calmer
Mon désespoir et mes alarmes?

SÉLIMNUS.

L'Amour à ces beaux yeux peut-il coûter des larmes?
Si votre ame a pu s'enflammer,
Qui peut vous disputer les armes?
Et, s'il est un mortel qui possède vos charmes,
Peut-il cesser de vous aimer?

ÉGIRE.

Oui, j'ai lancé des traits que j'ai sentis moi-même.

SÉLIMNUS *à part.*

Ah! dieux!

ÉGIRE.

Mais, quel affreux tourment
De voir, par son caprice, échapper ce qu'on aime,
Pour aimer toujours vainement.

SÉLIMNUS.

Égire, expliquez ce mystère;
La loi de ce séjour vous défend de rien taire.

ÉGIRE.

Plus paisible que vous, j'arrosais dans mon cours
Les fleurs qui parent mon rivage.
Le plus beau des bergers y chantait tous les jours
Et mon triomphe et son hommage;
Sa voix, du rossignol surpassait le ramage.
Je l'aimais en secret, je résistais toujours,
Il m'aimait encor davantage,
Lassé de ma fierté sauvage,
Il perdit dans les flots sa vie et ses amours.

SÉLIMNUS.

Vous plaignez donc le sort d'un amant si fidèle?

ÉGIRE.

Sans vous le mien serait affreux.

SÉLIMNUS

Et si cet amant malheureux

Avait été sauvé d'une mort si cruelle,
Aimeriez-vous encor?

ÉGIRE.

Si j'aimerais? Ah dieux!

SÉLIMNUS.

S'il vivait sans pouvoir partager votre flamme?

ÉGIRE.

Je l'aimerais sans espoir de retour;
Et sa présence et mon amour
Suffiraient pour combler mon ame.

SÉLIMNUS, *à part.*

Neptune, qu'as-tu fait?

ÉGIRE.

Que dites-vous?

SÉLIMNUS.

Hélas!

ÉGIRE.

Parlez; que faut-il que j'espère?

SÉLIMNUS.

De revoir un amant indigne de vous plaire,
Puisqu'il ne peut brûler pour vos appas.

ÉGIRE.

Ah! tout indifférent, tout changé qu'il peut être,
Parlez, est-il en ce séjour?

SÉLIMNUS.

Voyez quel changement le déguise en ce jour;
Puisqu'en moi vos regards n'ont pu le reconnaître.

ÉGIRE.

Vous? Sélimnus, ô dieux!

SÉLIMNUS.

Egire, ainsi l'amour
Se fait un jeu cruel de notre sort pénible.
J'aimais, vous étiez insensible;
Vous aimez quand je suis insensible à mon tour.
Cessez, cessez de vous plaindre
D'un feu qui peut se calmer.
Si je ne pus l'allumer,
Aujourd'hui je puis l'éteindre.
Venez

ÉGIRE.

Je ne veux plus de vos tristes secours.
Je vous vois, il suffit; laissez-moi ma tendresse.

SÉLIMNUS.

Je veux finir le tourment qui vous presse.

ÉGIRE.

Dieu des indifférens, je t'aimerai toujours;
Laisse-moi le trait qui me blesse.
De tes eaux, par mes pleurs, j'enflammerai le cours,
Et mon amour vivra sans cesse
Sur ce bord fatal aux amours.

SÉLIMNUS, ÉGIRE.

Quel caprice!

Dieux jaloux !
Quel plaisir prenez-vous,
A changer l'amour en supplice ?
Dieux jaloux !
Otez - nous
Des biens si doux,
Ou souffrez qu'on en jouisse.

ÉGIRE.

Toi, qui lances la flamme au vaste sein des ondes,
Où les feux du soleil tombent anéantis ;
Toi, qui t'assujettis
Dans leurs grottes profondes.
Et Neptune et Thétis,
Vole, amour, venge ton outrage.
Souffriras-tu qu'un dieu, dans ses faibles roseaux,
T'enlève son hommage ?
Brûle son cœur, embrase son rivage,
Détruis le poison de ses eaux.

(*L'Amour paraît dans les airs ; il traverse le théâtre en secouant son flambeau sur les eaux du fleuve dont le cours devient tout-à-coup plus rapide. Une bruyante symphonie accompagne le bruit de ses eaux. C'est une tempête de feu qu'il faut rendre. Sélimnus sent la même agitation qui s'empare de lui, et qu'il exprime par son chant accompagné de toute cette symphonie.*)

SÉLIMNUS.

Que vois-je ? l'amour même accomplit ce présage,
Il répand ses feux dans les airs :

Ces rivages en sont couverts,
Mes flots déchaînés se soulèvent.
Dans mon ame à l'instant quels mouvemens s'élèvent?
Je sens les transports les plus doux.
L'amour est triomphant, ses prodiges s'achèvent;
Égire, tout s'enflamme, et s'enflamme pour vous.

ENSEMBLE.

Amour, tu méditais ton plus parfait ouvrage,
Et le beau nœud qui nous engage
Te coûtait sans doute à former.
Pour avoir différé d'aimer,

ÉGIRE.

J'aimerai cent fois davantage.

SÉLIMNUS.

Aimez-moi cent fois davantage.
Amans, dont j'éteignais les feux;
Brûlez de mes flammes nouvelles:
L'amour vous rendra plus heureux,
Et vous lui serez plus fidèles.

(*On danse.*)

LE CHŒUR.

Aimons encore, aimons toujours.
Pour échapper aux amours
La fuite est vaine,
La loi du penchant y ramène.
Aimons encore, aimons toujours.

(*Les amans indifférens redevenus sensibles forment un ballet plus gai et plus vif encore que le précédent.*)

PALMYRE,

ACTE DE BALLET.

PERSONNAGES.

PALMYRE.
ZÉLÉNOR.
LE GRAND-PRÊTRE.
UN SUIVANT.
CHŒUR DE PRÊTRES.
CHŒUR DE PEUPLE.
BERGERS ET BERGÈRES.
L'ORACLE.
L'AMOUR.
LES JEUX ET LES PLAISIRS.

PALMYRE.

PALMYRE.

SCÈNE PREMIERE.

LE GRAND-PRÊTRE, UN SUIVANT.

LE SUIVANT.

Zélénor va paraître annoncé par la gloire,
Sa valeur a sauvé le temple de l'Amour:
Au bonheur du héros rien ne manque en ce jour,
Si Palmyre devient le prix de sa victoire.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ah! qu'il est douloureux
De renoncer à la beauté qu'on aime!
Ah! quel supplice extrême
De perdre tout espoir d'être jamais heureux!

LE SUIVANT.

Qui peut vous inspirer ce désespoir affreux?

LE GRAND-PRÊTRE.

Palmyre en est l'objet. Sa feinte indifférence
Avait contraint mes feux
A garder le silence
Ministre de l'Amour, j'osais flatter mes vœux
D'une douce espérance;

Mais Zélénor obtient la préférence !
Ah ! qu'il est douloureux, *etc.*

LE SUIVANT.

A leur bonheur vous pouvez mettre obstacle ;
Leur hymen deviendrait un crime dans ces lieux,
Si par la voix de son oracle
L'Amour n'approuvait pas leurs nœuds.
Soyez-en l'interprète. Un ministre dispose
Et de l'organe et du pouvoir des dieux.
Trompez l'espoir d'un rival odieux.

LE GRAND-PRÊTRE.

Je me livre aux conseils que ton zèle propose.
Mais si l'Amour voulait seulement m'éprouver ?
J'espère... Je frémis... Tout déchire mon ame....
Va m'attendre aux autels ; j'irai te retrouver,
Pour apprendre ou dicter le destin de ma flamme.

SCÈNE II.

LE GRAND-PRÊTRE, *seul.*

FATAL hymen, funeste jour ;
Pour mon cœur déchiré, ta pompe est un outrage ;
J'éteindrai tes flambeaux dans les mains de l'Amour ;
Ils ne s'allumeront que du feu de ma rage.

CHŒUR, *derrière le théâtre.*

Régnez, aimez, jeune vainqueur ;

Que la gloire et l'Amour partagent votre cœur!

LE GRAND-PRÊTRE.

Ces chants irritent mes alarmes.
Dieu! que c'est un destin fatal
D'être forcé d'admirer son rival;
Mais, de son sort je troublerai les charmes.
Fatal hymen, funeste jour, etc.

SCÈNE III.

PALMYRE, ZÉLÉNOR, LE GRAND-PRÊTRE
PEUPLES.

CHŒUR.

Régnez, aimez, jeune vainqueur, etc.

ZÉLÉNOR.

Ministre du dieu dont l'empire
S'étend sur tout ce qui respire,
Présentez-lui deux cœurs qui chérissent ses fers.
Quels hommages lui sont plus chers
Que les sentimens qu'il inspire!

PALMYRE.

L'oracle de l'Amour doit approuver mon choix;
Daignez l'interroger: qu'il nous dicte ses loix.

ZÉLÉNOR.

Si j'en crois les transports de mon ame ravie,

Déjà j'entends ce dieu vous consacrer ma vie.
Quel sera mon bonheur,
Si j'en crois les transports de mon ame ravie!

PALMYRE.

L'oracle de l'Amour est écrit dans mon cœur.

CHŒUR.

Que leurs chaînes soient éternelles.
Puissant Amour, remplis leurs vœux;
Rends ces amans heureux
Autant qu'ils sont fidèles.

LE GRAND-PRÊTRE.

Allons prier ce dieu d'approuver leur ardeur.
Qu'il les unisse l'un et l'autre:
Lui demander de faire leur bonheur,
C'est former des vœux pour le vôtre.

SCÈNE IV.

PALMYRE, ZÉLÉNOR.

ZÉLÉNOR.

L'EXCÈS de ma félicité
Répand l'ivresse dans mon ame;
Mes yeux vous expriment ma flamme;
Les vôtres sont garans de ma fidélité.

L'excès de ma félicité
Répand l'ivresse dans mon ame.

PALMYRE.

Je dois aux doux transports des mêmes sentimens,
Le bonheur de mes jours et de tous mes momens.
C'est pour aimer que je respire
Ah! l'Amour me devait un si parfait amour.

ZÉLÉNOR.

Que l'Amour est un dieu charmant
Quand il fait partager les transports qu'il inspire.

PALMYRE.

Cher Zélénor,

ZÉLÉNOR.

Adorable Palmyre!

ENSEMBLE.

Je vous aimerai toujours.
Je veux passer tous mes jours
A répéter l'aveu du serment qui nous lie;
Et vous redire encore, en terminant ma vie:
Je vous adorai toujours.

(*Annonce pour les bergers*).

PALMYRE.

Mais le son charmant des musettes
Annonce ici les bergers de ces lieux.

ZÉLÉNOR.

Ils quittent leurs retraites
Pour offrir à vos yeux
L'hommage le plus pur et le plus précieux.

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS,
BERGERS ET BERGÈRES.

(On danse.)

ZÉLÉNOR.

Bergers, chantez une reine si belle.

PALMYRE.

Bergers, chantez la gloire de mon choix.

CHŒUR.

Chantons, chantons une reine si belle.
Chantons, chantons la gloire de son choix.

ZÉLÉNOR.

Unissez tous vos voix.

PALMYRE.

Vous chérirez ses loix.

ZÉLÉNOR.

Je les recevrai d'elle.

CHŒUR.

Chantons, etc.

(*On danse une musette et deux gavottes.*)

PALMYRE.

Tendre amour, dans cet empire
On n'est heureux qu'en aimant.
Dans ces lieux où tout soupire,
Vole, vole, dieu charmant,
Le bonheur des cœurs fidèles
Fait adorer ton pouvoir.
Rends nos charmes éternelles;
Viens remplir ce doux espoir.

(*On danse.*)

ARIETTE.

Jeux, plaisirs, régnez dans nos fêtes;
Volez, enchaînez les beaux jours;
De concert avec les amours,
Prolongez-en l'aimable cours.
Le bonheur naît de vos douces conquêtes.
Quand vous quittez les cieux,
Les dieux, pour être heureux,
Viennent où vous êtes.
Volez, jeux et plaisirs,
Régnez dans nos fêtes,
Bannissez les tristes soupirs,
Comblez sans cesse nos désirs,
Volez, jeux et plaisirs.

(*On danse.*)

SCÈNE VI.

LE GRAND-PRÊTRE, SUITE, ET LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

LE GRAND-PRÊTRE.

Viens, Amour, dicte tes arrêts;
Fais le bonheur d'un amant qui t'implore.

CHŒUR DE PRÊTRES.

Viens, Amour, dicte tes arrêts.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ne triomphe d'un cœur et n'y lance tes traits
Que pour l'unir à l'objet qu'il adore.

CHŒUR.

Triomphe, prononce tes décrets.

LE GRAND-PRÊTRE.

Le dieu m'entend... Il va prononcer ses décrets...
Que du plus saint respect votre ame soit saisie.

L'ORACLE.

Palmyre, ce n'est point aux profanes mortels
Que l'Amour destine ta vie;
Tu ne dois être unie
Qu'au ministre de ses autels.

PALMYRE.

Quel oracle fatal !

ZÉLÉNOR.

Quel désespoir extrême !
L'Amour, l'Amour lui-même,
Hélas ! veut donc nous séparer !

LE GRAND-PRÊTRE.

Le dieu vient de se déclarer ;
Vous devez respecter sa volonté suprême :
C'est un crime d'en murmurer.

PALMYRE.

Dieu barbare, quelle est la rigueur de tes chaînes !
Tu ne te plais qu'à voir couler nos pleurs.
Si pour les tendres cœurs
Tu réserves les peines,
Sur moi seule du moins épuise tes rigueurs.

LE GRAND-PRÊTRE.

Chaque instant vous rend plus coupables.
L'Amour condamne votre ardeur ;
Ses arrêts sont irrévocables :
Venez à ses autels, prévenez sa fureur.

ZÉLÉNOR.

Peuples, opposez-vous à cette barbarie.

ZÉLÉNOR ET LE CHŒUR.

Non, non, je ne souffrirai pas
Non, non, nous ne souffrirons pas

Qu'elle te/me soit ravie.

ZÉLÉNOR.

Frémissez, ministres ingrats,
Et craignez les transports de ma juste furie.

ZÉLÉNOR ET LE CHŒUR.

Non, non, etc.

LE GRAND-PRÊTRE.

Amour, on méprise tes loix;
Viens effrayer la terre.
Soutiens ta puissance et mes droits;
Du souverain des dieux emprunte le tonnerre.

(*Le chœur répète ces paroles avec le grand-prêtre. On entend le tonnerre.*)

PALMYRE ET ZÉLÉNOR.

Hélas! nous nous voyons pour la dernière fois.

SCÈNE VII.

L'AMOUR ET LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

L'AMOUR.

En vain à mes projets voulez-vous mettre obstacle;
Pour les faire accomplir, je descends dans ces lieux.

Tremblez mortels audacieux,
Et soumettez-vous à l'oracle.

LE GRAND-PRÊTRE.

Qu'entends-je?

PALMYRE ET ZÉLÉNOR.

Juste ciel!

L'AMOUR.

Et toi, de mes autels,
Ministre coupable et parjure,
Je vais faire éclater tes complots criminels;
Je vais punir ton imposture.
Tu trompas ces amans par un oracle faux:
Il va servir à faire ton supplice.
Pour augmenter ta honte et terminer leurs maux,
Je veux que l'hymen les unisse.
Zélénor, présidez dans ce temple sacré;
L'oracle est accompli: je vous joins à Palmyre.

LE GRAND-PRÊTRE.

O rage! ô désespoir! quel rigoureux martyre!

PALMYRE.

Quelle félicité!
Nos chaînes seront éternelles!

ZÉLÉNOR.

Pour te servir avec sincérité,
Tu ne pouvais choisir deux amans plus fidèles.

PALMYRE.

Ni plus remplis de ta divinité.

ENSEMBLE.

Quelle félicité!
Nos chaînes seront éternelles.
L'Amour vient de combler nos vœux;
C'est l'amour qui nous rend heureux:
Nos chaînes seront éternelles.

L'AMOUR.

Venez, Volez, plaisirs et jeux,
Venez, embellissez ces lieux.

(*Entrée pour les jeux et les plaisirs.*)

L'AMOUR.

Vous, qui brûlez d'une si belle flamme,
Tendres, amans livrez-vous aux désirs;
Vous ressentirez dans votre ame
Que je suis le dieu des plaisirs.
Le bonheur vous rendra fidelle.
Formez des vœux, je les remplirai tous;
Je suis le tyran des jaloux,
Mais je suis l'esclave des belles.
Chantez Palmyre et ses attraits;
C'est d'elle que je tiens ma gloire.
Son cœur est blessé de mes traits.
Célébrez à jamais
Ma plus brillante victoire.

CHŒUR.

Chantons Palmyre et ses attraits;
C'est d'elle que tu tiens ta gloire:
Son cœur est blessé de tes traits.
Célébrons à jamais
Ta plus brillante victoire.

VARIANTES.

PAGE 24, SCÈNE IV.

PALMYRE.

Au plus tendre penchant je me laisse conduire;
Quand je vous vis, je commençai d'aimer.
J'ignorais le bonheur, mais mon cœur sut m'instruire.
Vous avez le don de charmer
Et les autres mortels n'ont que l'art de séduire.

LES HESPÉRIDES,

ACTE DE BALLET.

PERSONNAGES.

HESPÉRUS, Frère d'Atlas et Roi des Hespérides.

ÉGLÉ, la première des HESPÉRIDES.

ÉRÉTHUSE, Sœur d'ÉGLÉ.

THÉSÉE, Fils de NEPTUNE.

LES HESPÉRIDES.

Habitans des jardins.

Les Aquilons.

Troupe de Grecs.

La Scène est sur un rivage de la Mauritanie, où l'on place le Jardin des Hespérides.

LES

LES HESPÉRIDES.

SUJET.

THÉSÉE, à l'imitation d'Hercule, pénétra dans le jardin des Hespérides, et devint amoureux de l'une de ces Nymphes. C'est le sujet de ce Ballet.

(*Le Théâtre représente lè Jardin des Hespérides, situé entre la mer et le mont Atlas qui en défendent les abords. Les arbres sont couverts de pommes d'or. Au fond du théâtre est un aigle enchaîné, qui est le gardien de ces trésors. Hespérus paraît au milieu des Nymphes ses filles, et de ceux qu'il commet à la garde des pommes d'or.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

HESPÉRUS, LES HESPÉRIDES, HABITANS DES JARDINS.

HESPÉRUS.

REDOUBLEZ votre vigilance,
Fortunés habitans, défendez ce séjour,

Et gardez nuit et jour,
Les trésors que Cybèle a mis sous ma puissance.

LES HABITANS.

Redoublons notre vigilance,
Défendons ce séjour,
Et gardons nuit et jour
Les trésors que Cybèle a mis sous sa puissance.

HESPÉRUS.

Les écueils de Neptune et les rochers d'Atlas,
Ont séparé ces bords de la nature entière;
Soleil, toi qui vois naître en ces heureux climats,
Ces rameaux éclatans, rivaux de la lumière,
Dans ta course, aux mortels ne les découvre pas.
D'Alcide, le bras invincible,
Dompta le dragon furieux
Qui gardait ce séjour paisible;
Mais cet aigle encor plus terrible,
Est, pour nous descendu des cieux,
Et promet un trépas horrible,
A tout mortel audacieux:
Il est votre dieu tutélaire.
Nymphes, donnez-lui tous vos soins;
Par tout ce que la terre enfante pour nous plaire,
Prévenez ses besoins.

(Les Hespérides vont en cérémonie présenter au monstre toutes sortes de fruits dans des corbeilles d'or. Elles forment une marche et des danses pour le rendre favorable

à l'empire d'Hespérus, qui préside à cette fête, après laquelle l'aigle est déchaîné.)

HESPÉRUS.

Il est temps de briser sa chaîne,
Qu'il vole sur ces monts, qu'il plane sur ces mers ;
De nos ennemis découverts
La témérité sera vaine.

(*L'aigle est mis en liberté et vole dans les airs.*)

LE CHŒUR.

Redoublons notre vigilance, etc.

SCÈNE II.

ÉGLÉ, ÉRÉTHUSE.

ÉRÉTHUSE.

Cet ordre et ce devoir semblent peu vous toucher.

ÉGLÉ.

Des trésors de ces lieux l'inutile abondance,
Et ce monstre ailé qu'on encense,
Sont-ils faits pour nous attacher?
On tient nos cœurs dans l'ignorance
D'un bonheur qu'on veut nous cacher,
Mais dont on ne peut m'arracher
Ni le désir, ni l'espérance.

ÉRÉTHUSE.

Dans l'apparence
D'un bien frivole, mais charmant,
Les yeux se trompent aisément;
Mais pour peu que le cœur y pense,
On donne difficilement
Dans l'apparence.

ÉGLÉ.

Un songe a cette nuit fait naître mon espoir,
Et ce matin ici, je devançais l'aurore,
Lorsqu'au milieu des flots un vaisseau s'est fait voir;
Ma sœur je le découvre encore....
Mes vœux trahissent mon devoir.
Quelqu'un de ces mortels, dont on craint le pouvoir,
Vient sans doute affronter des périls qu'il ignore,
Et de pitié pour lui je me sens émouvoir.

(*On voit un vaisseau qui approche du rivage.*)

Étranger malheureux, arrête;
L'éclat d'un bien trompeur te fait chercher la mort.
Un aigle dévorant va fondre sur ta tête.....

(*Le vaisseau aborde. Thésée, suivi d'une troupe de Grecs débarque aux yeux d'Églé, et s'approche d'elle.*)

SCÈNE III.

THÉSÉE, ÉGLÉ, TROUPE DE GRECS, LES HESPÉRIDES.

THÉSÉE.

Nymphe, j'ai remporté le prix de ma conquête,
Puisque vous tremblez pour mon sort.
Rassurez-vous, charmantes Hespérides ;
Ne craignez point en nous des ravisseurs avides.
Votre intérêt nous mène sur ces bords :
J'y conduis les plaisirs qui fuyaient ce rivage,
Et pour vous enrichir de vos propres trésors,
Je viens vous en montrer l'usage.

ÉGLÉ.

Le puissant Hespérus s'armera contre vous.

THÉSÉE.

De l'or de ces vergers peut-il être jaloux?
A-t-on des yeux pour eux quand on a vu vos charmes ?
Quel trésor près de vous peut avoir des appas?
Et si des ravisseurs échappaient à ses armes,
D'un seul de vos regards appaisant ses alarmes,
Ne les enchaîneriez-vous pas ?
Des trésors le plus aimable,
Dont l'œil puisse être enchanté,
C'est la beauté.

Des biens le plus désirable,
Où l'ame aspire à son tour,
C'est l'amour.
C'est lui qui, dans ces lieux m'attire :
Au lieu de tous ces biens, je demande vos fers.
L'intérêt d'Hespérus à mes désirs conspire;
Je suis le fils du dieu des mers,
Qui règne autour de son empire.

ÉGLÉ.

Vous en serez plus coupable à ses yeux;
Ah! cachez-lui votre naissance.
Un oracle fatal veut qu'un enfant des dieux
Détruise sa puissance.
D'un péril si certain sauvez des jours si beaux;
Plus je vous vois, plus je crois qu'il augmente:
Chaque instant produirait mille obstacles nouveaux.

THÉSÉE.

Soyez le prix de mes travaux;
Il n'en est point qui m'épouvante.

ÉGLÉ.

Et moi, tout m'alarme en ce jour;
Je sens un trouble qui m'égare....
J'ordonne votre fuite et la crains tour à tour...
Qu'une flamme aisément s'empare
D'une ame où la pitié prépare,
Les ravages que fait l'amour!

(*L'aigle reparaît dans les airs, et après avoir volé long-tems, menace de fondre sur Thésée.*)

J'entends frémir les airs, c'est l'oiseau redoutable :
C'est votre mort inévitable.

THÉSÉE.

Ne craignez rien, je vais le combattre à vos yeux ;
Fût-il l'oiseau du tonnerre,
Il tombera des cieux :
Il vengera la terre.

CHŒUR DES HABITANS.

Vole, et punis l'audacieux,
Qui vient nous déclarer la guerre.

(*L'Aigle descend et fond à plusieurs reprises sur Thésée, qui se couvre de son bouclier et se défend de son épée. Après quelques momens de combats, l'aigle enlève le bouclier de Thésée, qui prend son arc et ses flèches.*)

THÉSÉE.

Je l'atteindrai par de plus sûres armes.

(*Il ajuste un de ses traits sur son arc, tire et perce l'aigle qui tombe à terre.*)

Il expire à vos pieds, il finit vos alarmes ;
Et Thésée est victorieux.

SCÈNE IV.

HESPÉRUS, THÉSÉE, ÉGLÉ, LES HESPÉRIDES, LES HABITANS DES JARDINS, TROUPE DE GRECS.

HESPÉRUS.

Non, non, tu ne l'es point encore,
Arrête, malheureux; tes vœux seront trompés.
Vois tes vaisseaux enveloppés,
Dans la flamme qui les dévore.

(*On voit sur le rivage les vaisseaux de Thésée enflammés.*)

THÉSÉE.

Dieu puissant, qui promis d'exaucer tous mes vœux,
Je t'appelle aujourd'hui pour venger mon outrage;
Au sein de ton empire on a porté des feux.
Que tes flots à leur tour inondent ce rivage;
Dans ces jardins porte un affreux ravage,
Ensevelis ces fleurs sous tes sables mouvans;
Et que ces fruits, victimes de ta rage,
Soient le jouet des vents.

CHŒUR.

Quels sifflemens! quel orage!
Ces arbres sont renversés,
Ces rameaux sont dispersés.
Quelle épouvante!

Moisson brillante,
Vous périssez.

(La tempête commence à s'élever sur la mer; les Aquilons paraissent portés sur des nuages : ils arrachent les pommes d'or des arbres des Hespérides, et paraissent tout ravager.)

HESPÉRUS.

Je reconnais ton fils et ta puissance;
Dieu des mers, dieu terrible, appaise ton courroux;
De ce héros, ma fille, embrassez les genoux,
Et des mains de l'Amour enchaînez la vengeance:
Il peut tout sur les dieux jaloux.

THÉSÉE.

Neptune est satisfait, le calme recommence.

CHŒURS.

Le calme recommence.

THÉSÉE.

Renaissez plus brillans, jardins délicieux;
Règne Amour, embellis ces lieux.
Qu'une moisson de fleurs nouvelles,
Que les fruits les plus précieux
Soient ici le charme des yeux,
L'ornement et le prix des belles.
Des pommes d'or, qui vont orner
Ce séjour riant et fertile,
Pâris n'en eut qu'une à donner;
Pour vous Églé j'en aurai mille.

UN GREC.

Tous les trésors de l'aurore,
Ceux qu'Hespérus voit éclore,
Ceux que Plutus a formé,
Le plus simple berger les a tous s'il adore
Un objet dont il soit aimé.

(*Les Grecs, suivans de Thésée, et les Hespérides forment un ballet. Une Hespéride annonce un ballet figuré représentant une fable qui a rapport au sujet.*)

UNE HESPÉRIDE.

Mêlez vos jeux à vos chansons;
Que la danse la plus brillante,
Trace aux yeux la course d'Atalante
Et l'heureux emploi de nos dons.

(*On voit sur le devant du Théâtre une barrière d'où partent les amans qui disputent à Atalante le prix de la course. Au fond du Théâtre est l'obélisque où le vainqueur doit toucher. Atalante paraît en dansant, et provoque tous ses adorateurs; il s'en présente trois qui partent en même temps qu'elle; ils sont bientôt devancés et vaincus. Elle défie de nouveaux combattans. Hyppomène paraît et part en même tems qu'elle. Hyppomène, dans sa course laisse tomber les pommes d'or à différentes distances, et au moyen du retard que cela cause à Atalante, il atteint le but avant elle, et ils finissent par un pas de deux.*)

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE PREMIER VOLUME.

Avis des Éditeurs, Page 5

Essai sur la Vie et les Ouvrages de Bernard, 7

Les Trois Bernard, par Voltaire, 29

*Vers à M. S***, en lui envoyant une Édition de Bernard,* 30

PREMIÈRE PARTIE.

POËMES.

Précis de la Guerre de 1733, 3

Sommaire, 4

Les Campagnes d'Italie en 1733 et 1734, 5

Variantes, 24

L'Art d'Aimer, 27

Variantes, 44, 65 et 86

Phrosine et Mélidore, 91

Dialogues Orientaux, 129

Aminte et Médor, Tableau Nuptial, 147

DEUXIEME PARTIE.

THÉATRE.

Envoi de l'Opéra de Castor à Madame de Pompadour, 165
Castor et Pollux, Tragédie en cinq Actes, 169
Thessalus, Opéra en trois Actes, 213
Les Surprises de l'Amour, Ballet en trois Actes, 263
Sélimnus, 309
Palmyre, 321
Les Hespérides, 337

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.





